This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

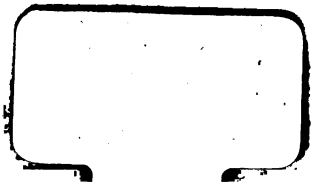
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27524 f. 167



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BERQUIN.

TOME XII.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

A Borel inv. & del. 1788 L. Petit, Scalp.

CHOIX
DE LECTURES
POUR LES ENFANS,

OU

Recueil de Contes, d'Anecdotes et de Traits de vertu, choisis des meilleurs auteurs;

PAR BERQUIN.

TOME I.

A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

BODL. LIBR.
30 MAY 1913
OXFORD

LECTURES
POUR LES ENFANS.

JEANNOT ET COLIN.

Toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami.

Jeannot et Colin apprenoient à lire chez le magister du même village. *Jeannot* étoit fils d'un marchand de mulets, et *Colin* devoit le jour à un brave laboureur. Ces deux jeunes enfans s'aimoient beaucoup, et ils avoient ensemble les petites familiarités dont on se ressouvient toujours, avec agrément, quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études étoit sur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon, de fort bon goût : le tout étoit accompagné d'une lettre

à M. de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais *Jeannot* prit un air de supériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment, *Jeannot* n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet-de-chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à M. le marquis de *la Jeannotière*. C'étoit un ordre de M. son père de faire venir M. son fils à Paris. *Jeannot* monta en chaise, en tendant la main à *Colin*, avec un sourire de protection assez noble. *Colin* sentit son néant et pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de sa gloire.

Il faut savoir que M. *Jeannot* le père, à force d'intrigues, avoit acquis assez rapidement des biens immenses dans les entreprises. Bientôt on ne l'appela que M. de *la Jeannotière*. Il y avoit même déjà six mois qu'il avoit acheté un marquisat, lorsqu'il retira de l'école M. le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. *Colin* en fut malade de douleur.

M. de *la Jeannotière* vouloit donner une

éducation brillante à son fils ; mais madame la marquise ne voulut pas qu'il apprît le latin, parce qu'on ne jouoit la comédie et l'opéra qu'en françois. Elle empêcha aussi qu'on ne lui apprît la géographie, parce que, disoit-elle, les postillons sauroient bien trouver, sans qu'il s'en embarrassât, le chemin de ses terres. Après avoir examiné de cette manière toutes les sciences utiles, il fut décidé que le jeune marquis apprendroit à danser.

On imagine bien qu'éloigné de toutes les études qui doivent occuper un jeune homme, il fut bientôt conduit, par l'oisiveté, dans le libertinage. Il dépensa des sommes immenses à rechercher de faux plaisirs, pendant que ses parens s'épuisoient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, qui n'avoit qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de monsieur et de madame de *la Jeannotière*, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Tout étoit déjà prêt pour les

nôces, et le jeune marquis, aux genoux de sa belle veuve, recevoit déjà les complimens de leurs amis communs, lorsqu'un valet-de-chambre de sa mère arriva tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il ! Des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame. Tout est saisi par des créanciers; on parle de prise-de-corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins, allez vîte. Il y court, il arrive à la maison. Son père étoit déjà emprisonné. Tous les domestiques avoient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avoient pu. Sa mère étoit seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes. Il ne lui restoit rien que le souvenir de sa fortune et de celui de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec sa mère, il lui dit enfin : Ne nous désespérons pas. Cette jeune veuve m'aime éperdûment. Elle est plus généreuse encore que riche. Je réponds d'elle. Je vais la chercher, et je vous l'amène. Il retourne donc chez sa maîtresse. Quoi ! c'est vous, lui

dit-elle, M. de *la Jeannotière?* Que venez-vous faire ici ? abandonne-t-on ainsi sa mère ? Allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien. J'ai besoin d'une femme-de-chambre, et je lui donnerai la préférence.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chez ceux qu'il avoit vu venir le plus familièrement dans la maison de son père. Ils le reçurent tous avec une politesse étudiée, et en ne lui donnant que de vagues espérances. Il apprit mieux à connoître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il étoit plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante, à l'antique, espèce de tombereau couvert, avec des rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avoit dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu. C'étoit un visage rond et frais, qui respiroit la douceur et la gaîté. Sa petite femme brune et assez grossièrement agréable, étoit cahotée à côté de lui. La voiture n'alloit pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abîmé

dans sa douleur. Eh ! mon Dieu, s'écria-t-il! je crois que c'est-là *Jeannot* ! A ce nom le marquis lève les yeux : la voiture s'arrête. C'est *Jeannot* lui-même, c'est *Jeannot*. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin*. La honte et les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné, lui dit *Colin* ; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. *Jeannot*, confus et attendri, lui conta, en sanglottant, une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit *Colin*. Embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied suivis du bagage. — Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? Vous appartient-il ? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays. Je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits. Nous travaillons beaucoup, Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami *Jeannot*. Ne sois plus marquis ; toutes les

grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile. Je te mettrai de part, et nous vivrons gaîment dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot, éperdu, se sentoit partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte; et il se disoit tout-bas : Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et *Colin*, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours! Quelle instruction! La bonté d'ame de *Colin* développa, dans le cœur de *Jeannot*, le germe du bon naturel que le monde n'avoit pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvoit abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit *Colin*; et quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires et je me charge des siennes. Il vint, effectivement, à bout de le tirer des mains de ses créanciers. *Jeannot* retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de *Colin*, laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et *Jeannot* le père, et *Jeannote* la mère, et *Jeannot*

le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

MÉNALQUE.

Le moyen de couler une vie toujours heureuse.

MÉNALQUE étoit bien vieux. Déjà les ans avoient penché sa tête ombragée de cheveux argentés, et il avoit besoin d'un bâton pour rassurer ses pas chancelans. Ménalque avoit travaillé, il avoit fait le bien; et tranquille et serein, il attendoit désormais le sommeil du tombeau. La bénédiction du ciel étoit répandue sur ses enfans. Il leur avoit donné de nombreux troupeaux et de riches pâturages. Aussi, tous s'étudioient à l'envi à embellir ses vieux jours, et à lui rendre les soins qu'il avoit eus de leur jeunesse.

Mais l'amusement le plus cher à ce bon vieillard, c'étoit lorsque les enfans de ses enfans venoient folâtrer autour de lui. Arbitre de leurs jeux, il jugeoit leurs petits différends, et lui-même faisoit leurs jouets.

Sans cesse ils accouroient en criant : Oh ! fais-nous ceci, et puis encore cela. Quand ils l'avoient obtenu, ils se précipitoient à son cou ; ils sautoient de joie, et le vieillard sourioit à leurs transports. Il leur apprenoit à tailler le jonc, à en faire des flûtes et des chalumeaux. Il leur enseignoit les airs qui appellent les brebis et les chèvres au pâturage, et ceux qui les ramènent au bercail. Il composoit pour eux des chansons. Les petits les chantoient, les plus grands les accompagnoient de la flûte. Quelquefois encore il leur racontoit quelque histoire intéressante. Alors on les voyoit assis à terre, ou sur le seuil de la porte, tous la bouche entr'ouverte et les yeux attachés sur ses lèvres.

Un soir il étoit monté dans sa barque avec un de ses petits-fils, et, côtoyant la mer, il étoit allé poser des filets dans les roseaux qui bordent de toutes parts le rivage de plusieurs petites îles. Déjà le soleil, sur son déclin, commençoit à se plonger dans la mer, et l'onde et le ciel paroissoient tout en feu.

Que tout ce qui nous environne est beau ! s'écria le jeune enfant, instruit par Ménal-

que à remarquer les beautés de la nature. Que tout ce qui nous environne est beau ! O mon père ! que j'ai de plaisir en ce moment !

Tu as du plaisir, lui dit Ménalque ? eh bien ! tu en auras toujours, si tu conserves l'innocence de ton cœur. O mon cher fils ! bientôt je te quitterai ! bientôt j'abandonnerai cette belle contrée, pour recevoir dans des régions encore plus belles, la récompense de la probité ! Ah ! demeure toujours fidèle à la vertu, pleure avec l'affligé, et donne de ton pain à l'indigent. Contribue, autant qu'il est en ton pouvoir, au bien-être de tes semblables : sois laborieux, élève ton esprit vers le maître de la nature, à qui les vents et les mers obéissent, qui gouverne tout pour le bien de l'univers. Choisis plutôt la mort que de consentir au crime. C'est en pensant ainsi, ô mon fils ! que j'ai vu mes cheveux blanchir au milieu de la joie. Et quoique j'aie déjà vu quatre-vingts fois fleurir le bocage qui entoure notre cabane, cependant mes années nombreuses se sont écoulées comme un jour serein du printemps, au milieu des plaisirs les plus doux. J'ai essuyé, il est vrai, quelques malheurs.

Lorsque ta mère expira, mes yeux versèrent un torrent de larmes; on crut longtemps que je descendrois avec elle dans son tombeau. Souvent aussi l'orage m'a surpris au milieu de la mer, dans ma barque légère. Je voyois le vent de la tempête plongeant ses ailes dans les ondes, les secouer ensuite dans les airs, et me couvrir d'un effroyable déluge, tandis que les vagues entr'ouvertes sembloient prêtes à m'engloutir. Mais bientôt la fureur des vents s'appaisoit, l'onde calmée me montroit de nouveau l'image du ciel, et le calme et la joie rentroient dans mon cœur. Maintenant le tombeau m'attend, je ne le crains point. Le soir de ma vie sera aussi beau que l'ont été le matin et le midi. O mon fils! sois bon, sois vertueux, et tu seras heureux comme moi, et la nature aura sans cesse des charmes pour toi.

Le jeune homme se pencha sur le sein de Ménalque, en lui disant: Non, non, mon père, tu ne mourras pas sitôt; le ciel te conservera encore pour ma consolation. Et bien des larmes coulèrent de ses yeux. Pendant ce temps leurs filets se trouvèrent tendus. La nuit sortant peu-à-peu du sein de

la mer, ils voguèrent doucement vers leur cabane.

Philète mourut bientôt : son fils vertueux le pleura long-temps, et jamais cette soirée ne lui sortit de l'esprit. Un saint tressaillement le saisissoit quand l'image de son père se présentoit à son ame. Il suivit toujours les instructions du respectable vieillard. Le ciel répandit ses bénédictions sur ses travaux. Il vécut long-temps, et sa vie ne lui parut aussi qu'un long printemps.

MYRTIL ET DAPHNÉ.

Les soins prévenans des enfans pour leurs pères.

MYRTIL.

DÉJA, ma sœur, si matin ! A peine le coq matineux a-t-il salué l'aurore, et déjà tu cours dans la rosée ! Quelle fête prépares-tu donc aujourd'hui, et pourquoi as-tu si matin rempli ta corbeille de fleurs ?

DAPHNÉ.

Te voilà, mon cher frère ! bon jour. D'où viens-tu pendant l'humidité du matin ?

Quel ouvrage as-tu entrepris dès la pointe du jour ? Pour moi je suis venue ici chercher des violettes, du muguet, des roses ; et pendant que notre père et notre mère dorment encore, je vais les surprendre sur leur lit. Ils se réveilleront en respirant ces doux parfums, et se réjouiront quand ils se verront entourés de fleurs.

MYRTIL.

Pour moi, ma sœur, écoute : tu sais bien qu'hier au coucher du soleil, comme notre père tournoit les yeux vers le côteau sur lequel il se repose souvent, il disoit : Oh ! quel plaisir s'il y avoit-là un berceau qui pût nous recevoir sous son ombre ! Je l'entendis, et je fis comme si je ne l'avois pas entendu. Mais long-temps avant le lever du soleil, je suis venu ici, j'y ai construit un berceau, et j'ai attaché à l'entour les branches pendantes des coudriers. Regarde, ma sœur, l'ouvrage est achevé. Ne me décèle pas, jusqu'à ce que lui-même l'ait apperçu. Que ce jour va être heureux pour nous !

DAPHNÉ.

O mon frère ! comme il sera surpris agréablement, quand il appercevra de loin

le berceau ! Je m'en vais à l'instant. Je vais me glisser légèrement auprès du lit de mes parens, et répandre ces fleurs autour d'eux.

MYRTIL.

Lorsqu'ils se réveilleront au milieu de ces doux parfums, ils se regarderont avec un sourire tendre, et diront : C'est Daphné qui a fait ceci ! Où est-elle cette enfant ? Avant que nous fussions éveillés, elle étoit occupée de nos plaisirs.

DAPHNÉ.

Eh vraiment ! quand notre père de sa fenêtre verra le berceau ! Me trompé-je, dira-t-il alors ? voilà un berceau sur le haut de la colline. Sûrement c'est mon fils qui l'a construit. Qu'il soit béni mon fils ! Le repos de la nuit ne l'a pas empêché de songer à réjouir notre vieillesse. Alors, mon frère, le jour entier sera pour nous un jour de délices ; car celui qui commence la journée par une bonne action, est assuré de trouver du plaisir dans tout ce qu'il aura à faire.

LE BESOIN D'AIMER

ET D'ÊTRE AIMÉ.

Le visir Azamet avoit plu, dans sa jeunesse, au sultan Mahmoud, qui l'éleva aux premières dignités de l'empire. Dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus; mais les grands et les imans le perdirent dans l'esprit du prince, et même du peuple.

Privé de ses biens, et sans amis, Azamet se retira dans les rochers du Korasan. Là, il vivoit seul dans une petite cabane qu'il avoit construite, et il cultivoit un petit terrein au bord d'un ruisseau.

Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette solitude, lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avoient pas peu contribué à la perte du visir. Le Sage, qui n'avoit point oublié son ami dans sa disgrace, partit pour le Korasan.

Usbeck n'étoit plus qu'à un parasange de la cabane du ministre, lorsqu'il le rencon-

tra. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent; le Sage versoit des larmes, le visage d'Azamet étoit riant, son front étoit serein, et la joie étoit dans ses yeux. Béni soit l'éternel qui donne de la force aux malheureux, dit Usbeck! Celui qui possédoit une belle maison dans les riches plaines de Ghilem, est content d'habiter une cabane dans les rochers du Korasan. O Azamet! ta vertu t'a suivi dans ces déserts; elle te console d'avoir perdu les roses d'Hérat, les turquoises de Nishapour, et les soies de Mezendran; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul? Il faut des compagnons à ceux mêmes qui n'ont point d'amis. Quelle solitude n'est pas un tombeau?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet, où il n'étoit pas rentré depuis le matin. Ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venoit en bondissant à leur rencontre. Quand il fut auprès du visir, il le caressa et marcha devant lui en sautant et en hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine, deux belles génisses, qui passèrent et repassèrent devant Azamet. Elles sembloient lui

joug. Elles se mirent à sa suite. A quelques pas de-là, deux chèvres, suivies de leurs petits chevreaux, descendirent d'un rocher; elles témoignèrent, par leurs cabrioles, la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger, couvert de jeunes arbres, sortirent quatre ou cinq moutons; ils bêloient, ils bondissoient et léchoient les mains d'Azamet, qui leur rendoit leurs caresses en souriant. En même-temps quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête et sur ses épaules. Il entroit dans le petit verger qui environnoit sa cabane, lorsqu'un coq l'apperçut et fit un cri de joie, et à ce cri, plusieurs poules, en coquetant, vinrent augmenter son cortège.

Mais les démonstrations de joie et d'amour de tous ces animaux, n'égaloient point celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à sa porte. Ils ne venoient point au-devant de lui, et sembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement sa demeure qu'il leur avoit confiée; mais au moment qu'il entra, ils l'accablèrent des caresses les plus vives. Ils

rampoient autour de lui, ils se jettoient à ses pieds, ils les léchoient. A la moindre caresse que leur faisoit leur maître, ils s'élançoient, ils faisoient de longs circuits autour de la cabane, en courant et en aboyant de toute leur force. L'excès du plaisir leur donnoit de la folie : ils revenoient bien vîte tout hors d'haleine s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck sourioit à ce spectacle. Eh bien ! lui dit le visir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres sensibles. J'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins. Je rends ces animaux heureux, et je jouis de leur reconnoissance. Tu vois qu'enfermé dans les rochers du Korasan, j'ai des compagnons, et que ma solitude n'est pas un tombeau. Je vis encore, ô mon cher Usbeck ! je vis encore, j'aime et je suis aimé.

LES CRIMES PUNIS
L'UN PAR L'AUTRE.

Trois hommes voyageoient ensemble : ils rencontrèrent un trésor, et ils le partagèrent. Ils continuèrent leur route en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avoient portés étoient consommés, ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la ville, et que le plus jeune se chargeroit de cette commission ; il partit.

Il se disoit en chemin : Me voilà riche ; mais je le serois bien davantage, si j'avois été seul quand le trésor s'est présenté ! Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses ; ne pourrois-je pas les reprendre ? Cela me seroit facile ; je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter. A mon retour, je dirois que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeroient sans défiance, et ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se

disoient : nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer à nous ! nous avons été obligés de partager le trésor avec lui : sa part auroit augmenté les nôtres, et nous serions véritablement riches. Il va revenir, nous avons de bons poignards.

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés. Ses compagnons l'assassinèrent ; ils mangèrent ; ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

ALIBÉE.

CHA-ABBAS, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connois point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes. Tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art et non pas la nature simple qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on

méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant. Il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connoissent pas. Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on faisoit des danses; et il étoit ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane; et comme il avoit grand faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il apperçut un jeune berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert, ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre qui s'étoit déguisée; mais il apprit du berger que son père et sa mère étoient

dans un village voisin, et que son nom étoit Alibée. A mesure que le roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étoient vifs, et n'avoient rien d'ardent et de farouche : sa voix étoit douce et insinuante, propre à toucher. Son visage n'avoit rien de grossier; mais ce n'étoit pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres. Il croyoit penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village. Mais, sans éducation, il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé. Il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il rioit de la naïveté de cet enfant qui ne ménageoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtisan qui l'accompagnoit, de ne point découvrir qu'il étoit le roi; car il craignoit qu'Alibée ne perdît, en un moment, toute sa liberté et toutes ses graces, s'il venoit à

savoir devant qui il parloit. Je vois bien, disoit le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paroît propre à tout; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu si agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour, et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur, joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sé-

rieuses, et mérita la confiance de son maître qui, connoissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition; et souvent il la regrettoit. O beaux jours! disoit-il à lui-même, jours innocens, jours où j'ai goûté une joie pure et sans périls, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis. Il leur souhaita, pour principal bonheur, de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la

mort de son bon maître Cha-Abbas. Son fils Chaph-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices, trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu roi. Il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Chaph-Sephi étoit, tout ensemble, jeune et prince : il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi, son père, avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi, son grand-père, avoit accoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avoit fait, autrefois, ôter de ce cimeterre tous les beaux diamans; et Alibée prouva, par de bons témoins, que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte

pour le perdre, ils conseillèrent à Chaph-Sephi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours il demanda à voir, lui-même, toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit : tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre et d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il apperçut, au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes serrures. C'est-là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussi-tôt le roi, en colère, s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi. A ces mots, Alibée se jetta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui pas ôter ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant

d'années auprès du roi, votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis, qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva, en ce lieu, que la houlette, la flûte, et l'habit de berger qu'Alibée avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi! les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens qui ne manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà, ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie

simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus m'abuser, et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois, quand le roi votre père vint, par ses graces, me rendre malheureux.

Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, et étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrettes ; mais il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte, et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

L'HOMME BIENFAISANT,

MÊME APRÈS SA MORT.

Nous allions à Delphes, Lycas et moi, porter notre offrande à Apollon. Déjà nous appercevions la colline sur laquelle le temple, orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'élève du sein d'un bois de lauriers, vers la voûte azurée des cieux. Plus loin, nos yeux se perdoient sur la plaine immense des mers. Il étoit midi; le sable brûloit nos pieds, et à chaque pas que nous faisions, il s'élevoit une poussière enflammée, qui nous brûloit les yeux et se colloit sur nos lèvres desséchées. Nous gravissions ainsi, accablés de langueur; mais bientôt nous hâtâmes le pas, lorsque nous apperçûmes devant nous, sur le bord même du chemin, quelques arbres hauts et touffus. Leur ombrage étoit aussi sombre que la nuit. Saisis d'un frémissement religieux, nous entrâmes dans le bocage, où l'on respiroit la plus douce fraîcheur. Ce lieu de délices offroit à-la-fois tout ce qui pouvoit récréer nos sens. Ces arbres touffus entou-

roient un parterre de gazon arrosé par une source de l'eau la plus fraîche. Des branches chargées de poires et de pommes dorées, s'inclinoient vers le bassin, et les troncs des arbres étoient entrelacés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille et du mûrier sauvage. La fontaine sortoit en bouillonnant, du pied d'un tombeau entouré de chèvrefeuille, de saules et de lierre rampant. O Dieux! m'écriai-je, quel charme on respire en ce lieu! Mon cœur bénit celui dont la main bienfaisante a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, me dit Lycas, voici quelques caractères que j'apperçois entre ces rameaux de chèvrefeuille, sur le bord du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, et lut ces mots:

» Ici reposent les cendres d'Amyntas. Sa vie entière ne fut qu'une chaîne de bienfaits. Voulant encore faire du bien long-temps après sa mort, il conduisit cette source en ce lieu, et il y planta ces arbres. »

Que ta cendre soit bénie, homme généreux! que tous les tiens, que tous ceux que

tu laissas après toi, soient bénis à jamais! En disant ces mots, je vis de loin, sous les arbres, quelqu'un s'avancer vers nous. C'étoit une femme jeune et belle, qui venoit à la fontaine avec un vase de terre sous son bras. Je vous salue, nous dit-elle d'une voix gracieuse. Vous êtes étrangers, et vous êtes accablés sans doute du long chemin que vous avez fait durant la chaleur du jour. Dites-moi, auriez-vous besoin de quelques rafraîchissemens que vous n'ayez pas trouvés ici? Nous te remercions, lui répondis-je, nous te remercions, femme aimable et bienfaisante. Que pourrions-nous desirer encore? L'eau de cette fontaine est si pure! ces fruits si délicieux! ces ombrages si frais! nous sommes pénétrés de vénération pour l'homme de bien dont la cendre repose ici. Sa bienfaisance a prévenu tous les besoins du voyageur. Tu parois être de cette contrée, tu l'as connu sans doute? Ah! dis-nous, tandis que nous reposons à la fraîcheur de l'ombre, dis-nous quel fut cet homme vertueux?

Alors elle s'assit, posa son vase de terre à son côté, et s'appuyant dessus, elle reprit avec un sourire gracieux.

Amyntas étoit le nom de cet homme de bien. Honorer les dieux, être utile aux hommes, c'étoit pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée, il n'est pas un berger qui ne révère sa mémoire, avec la reconnoissance la plus tendre. Il n'en est pas un qui ne raconte, en versant des larmes de joie, quelques traits de sa droiture ou de sa bonté. Dans ses derniers jours, il venoit souvent s'asseoir ici sur le bord du chemin. D'un air affable et doux, il saluoit les passans, et offroit des rafraîchissemens au voyageur fatigué. Eh quoi! dit-il un jour, si je plantois ici quelques arbres fruitiers; si, sous leur ombrage, je conduisois une source fraîche et limpide. L'eau et l'ombre sont loin de ces lieux; je soulagerois encore longtemps après moi, et l'homme fatigué, et celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce dessein fut promptement exécuté. De ses mains débiles il conduisit ici la source la plus pure, et à l'entour il planta ces arbres fertiles, dont les fruits mûrissent en différentes saisons. Il n'a pu voir ces arbres dans toute leur vigueur, étendre au loin leurs branches touffues, et l'extrémité de leurs rameaux cédant au poids des fruits

mûrs, se courber jusques sur le gazon fleuri; mais il leur a vu prendre leurs premiers accroissemens ; il s'est promené sous leur ombre naissante. Lorsque les dieux, pour se hâter sans doute de récompenser sa bienfaisance, ont rappelé son ame dans leur sein, nous avons enseveli sa dépouille mortelle dans ces lieux, afin que tous ceux qui reposeront sous cet ombrage, bénissent sa cendre.

A ce récit, pénétrés de respect, nous bénîmes la cendre de l'homme de bien, et nous dîmes à la bergère : « Cette source nous a paru bien douce, la fraîcheur de cette ombre nous a récréés ; mais bien plus encore le récit que tu viens de nous faire. Que les dieux bénissent tous les instans de ta vie »! Et pleins d'un sentiment religieux, nous portâmes nos pas au temple d'Apollon.

LA PROBITÉ
RÉCOMPENSÉE.

PERRIN avoit reçu le jour en Bretagne, dans un village auprès de Vitré. Né pauvre, et ayant perdu son père et sa mère avant de pouvoir en bégayer les noms, il dut sa subsistance à la charité publique. Il apprit à lire et à écrire. Son éducation ne s'étendit pas plus loin. A l'âge de quinze ans, il servit dans une petite ferme, où on lui confia le soin des troupeaux. Lucette, jeune paysanne du voisinage, fut, dans le même temps, chargée de ceux de son père. Elle les conduisoit dans des pâturages où elle voyoit souvent Perrin, qui lui rendoit tous les petits services qu'on peut rendre à son âge et dans sa situation. L'habitude de se voir, leurs occupations, leur bonté mutuelle, leurs soins officieux les attachèrent l'un à l'autre. Perrin se proposa de demander Lucette en mariage à son père. Lucette y consentit, mais elle ne voulut pas être présente à cette visite. Elle devoit aller le lendemain à la ville; elle pria Perrin de

choisir cet instant, et de venir le soir au-devant d'elle, pour lui apprendre comment il auroit été reçu.

Le jeune homme, au temps marqué, vola chez le père de Lucette, et lui déclara, avec franchise, qu'il aimoit sa fille, et qu'il voudroit bien l'épouser. Tu aimes ma fille, interrompit brusquement le vieillard! Tu voudrois l'épouser! y songes-tu, Perrin? comment feras-tu? as-tu des habits à lui donner, une maison pour la recevoir, et du bien pour la nourrir? Tu sers, tu n'as rien; Lucette n'est pas assez riche pour fournir à ton entretien et au sien. Perrin, ce n'est ainsi qu'on se met en ménage.— J'ai des bras, je suis fort, on ne manque jamais de travail quand on l'aime; et que ne ferai-je point quand il s'agira de soutenir Lucette! Jusqu'à présent j'ai gagné cinq écus tous les ans, j'en ai amassé vingt: ils feront les frais de la noce; j'en travaillerai davantage; mes épargnes augmenteront; je pourrai prendre une petite ferme. Les plus riches habitans de notre village ont commencé comme moi; pourquoi ne réussirois-je pas comme eux?— Eh bien! tu es jeune, tu peux attendre encore; de

viens riche, et ma fille est à toi ; mais jusqu'à ce moment, ne m'en parle pas.

Perrin ne put obtenir d'autre réponse ; il courut chercher Lucette ; il la rencontra bientôt ; il étoit triste. Elle lut sur son visage la nouvelle qu'il venoit lui annoncer. — Mon père t'a donc refusé ? — Ah ! Lucette, que je suis malheureux d'être né si pauvre ! Mais je n'ai pas perdu toute espérance. Ma situation peut changer. Ton mari n'auroit rien épargné pour te procurer de l'aisance ; ferai-je moins pour devenir ton mari ? Va ! nous serons unis un jour. Conserve-moi toujours ton cœur ; souviens-toi que tu me l'as donné.

En parlant ainsi, ils étoient toujours sur la route de Vitré. La nuit qui s'avançoit les pressoit de regagner leurs maisons ; ils alloient fort vîte. Perrin fait un faux-pas, et tombe. En se relevant, ses mains cherchent ce qui a causé sa chûte ; c'étoit un sac assez pesant. Il le ramasse ; curieux de savoir ce qu'il contient, il entre avec Lucette dans un champ où brûloient encore des racines auxquelles les laboureurs avoient mis le feu pendant le jour. A la clarté qu'elles répandent, il ouvre le sac, et y trouve de

l'or. Que vois-je, s'écria Lucette! Ah! Perrin, tu es devenu riche!— Quoi! Lucette, je pourrois te posséder! Le ciel, favorable à nos desirs, m'auroit-il envoyé de quoi satisfaire ton père, et nous rendre heureux? Cette idée verse la joie dans leurs ames: ils contemplent avidement leur trésor; puis après s'être regardés un moment avec tendresse, ils se mettent en chemin pour aller sur-le-champ le montrer au vieillard. Ils étoient près de sa maison, lorsque Perrin s'arrête. — Nous n'attendons notre bonheur que de cet or, dit-il à Lucette; mais est-il à nous? Sans doute il appartient à quelque voyageur; la foire de Vitré vient de finir. Un marchand en retournant chez lui, l'a vraisemblablement perdu: dans ce moment où nous nous livrons à la joie, il est peut-être en proie au désespoir le plus affreux. —Ah! Perrin, ta réflexion est terrible! Le malheureux gémit sans doute. Pouvons-nous jouir de son bien? Le hasard nous l'a fait trouver; mais le retenir est un vol. — Tu me fais frémir..... Nous allions le porter à ton père, il nous auroit rendus heureux; mais peut-on l'être du malheur d'autrui? Allons voir M. le rec-

teur, (c'est le nom que les Bretons donnent à leurs curés) il a toujours eu mille bontés pour moi ; il m'a placé dans la ferme où je sers. Je ne dois rien faire sans le consulter.

Le recteur étoit chez lui. Perrin lui remit le sac qu'il avoit trouvé, et avoua qu'il l'avoit regardé d'abord comme un présent du ciel. Il ne cacha point son amitié pour Lucette, et l'obstacle que sa pauvreté mettoit à leur union. Le pasteur l'écoute avec bonté. Il les regarde l'un et l'autre. Leur procédé l'attendrit. Il voit toute l'ardeur de leur tendresse, et admire la probité qui lui est encore supérieure. Il applaudit à leur action.—Perrin, conserve toujours les mêmes sentimens. Le ciel te bénira ; nous retrouverons le maître de cet or ; il récompensera ta probité. J'y joindrai quelques-unes de mes épargnes ; tu posséderas Lucette. Je me charge d'obtenir l'aveu de son père. Vous méritez d'être l'un à l'autre. Si l'argent que tu déposes entre mes mains, n'est point réclamé, c'est un bien qui appartient aux pauvres ; tu l'es, je croirai suivre l'ordre du ciel en te le rendant ; il en a déjà disposé en ta faveur.

Les deux jeunes gens se retirèrent satisfaits d'avoir fait leur devoir, et remplis des douces espérances qu'on leur donnoit. Le recteur fit crier dans sa paroisse le sac qu'on avoit perdu ; il le fit afficher ensuite à Vitré, et dans tous les villages voisins. Plusieurs hommes avides se présentèrent ; mais aucun n'indiqua la somme, ni l'espèce de monnoie, ni le sac qui la contenoit.

Pendant ce temps, le recteur n'oublia pas qu'il avoit promis à Perrin de s'occuper de son bonheur. Il lui fit avoir une petite ferme, la monta de bestiaux et des instrumens nécessaires au labourage ; et deux mois après il le maria avec Lucette. Les deux époux, au comble de leurs vœux, remercièrent avec ardeur le ciel et le recteur. Perrin étoit laborieux. Lucette s'occupoit de son ménage ; ils étoient exacts à payer le propriétaire de leur ferme ; ils vivoient médiocrement du surplus, et se trouvoient heureux.

L'or perdu ne fut point réclamé pendant deux ans. Le recteur ne jugea pas qu'il fallût attendre davantage ; il le porta au couple vertueux qu'il avoit uni. Mes enfans,

leur dit-il, jouissez du bienfait de la Providence, et n'en abusez pas. Ces douze mille francs sont actuellement sans produit, vous pouvez en faire usage. Si par hasard vous en découvriez le maître, vous devriez sans doute les lui rendre. Faites-en un emploi, qui, les changeant seulement de nature, n'en diminue point la valeur. Perrin suivit ce conseil : il se proposa d'acquérir la ferme qu'il tenoit à bail : elle étoit à vendre. On l'estimoit un peu plus de douze mille francs ; mais en payant comptant, on pouvoit espérer de l'avoir à ce prix. Cet argent, qu'il ne regardoit que comme un dépôt, ne pouvoit être mieux placé ; et si le maître se retrouvoit un jour, il n'auroit pas à se plaindre.

Le recteur approuva ce projet. L'acquisition fut bientôt faite. Le fermier, devenu propriétaire, donna une plus grande valeur à son terrein. Ses champs mieux cultivés devinrent plus fertiles. Il vécut dans cette douce aisance qu'il avoit eu l'ambition de procurer à Lucette. Deux enfans bénirent successivement leur union. Ils prenoient plaisir à se voir revivre dans ces tendres gages de leur amour. En revenant des

champs, Perrin trouvoit sa femme qui venoit au-devant de lui, et lui présentoit ses enfans. Il les embrassoit l'un et l'autre, les quittoit pour serrer son épouse dans ses bras, puis revenoit encore à eux pour les accabler tour-à-tour de caresses. L'un essuyoit la sueur dont son front étoit couvert, l'autre essayoit de le soulager du poids du hoyau qu'il portoit. Perrin sourioit de ses foibles efforts, le caressoit de nouveau, et rendoit graces au ciel qui lui avoit donné une épouse tendre et des enfans qui lui ressembloient.

Quelques années après, le vieux recteur mourut. Perrin et Lucette le pleurèrent. Ils songeoient avec attendrissement à ce qu'ils lui devoient. Cet évènement les fit réfléchir sur eux-mêmes. Nous mourrons aussi, disoient-ils, notre ferme restera à nos enfans. Elle n'est pas à nous. Si celui à qui elle appartient revenoit, il en seroit privé pour toujours ; nous emporterions le bien d'autrui au tombeau. Ils ne pouvoient soutenir cette idée. Leur délicatesse leur fit écrire une déclaration qu'ils déposèrent entre les mains du nouveau recteur, et qu'ils firent signer par les plus notables habitans du

village. Cette précaution qu'ils jugeoient nécessaire, pour assurer une restitution à laquelle ils croyoient leurs enfans obligés, les tranquillisa.

Il y avoit douze ans qu'ils étoient établis. Perrin, après un travail pénible, revenoit un jour dîner avec son épouse; il vit passer sur la grande route deux hommes dans une voiture, qui versa à quelques pas de lui. Il courut porter du secours. Il offrit les chevaux de sa charrue pour transporter les malles. Il pria les voyageurs de venir se reposer chez lui. Ils n'étoient point blessés. Ce lieu-ci m'est bien funeste, s'écria l'un d'eux; je ne puis y passer sans éprouver des malheurs. J'y ai fait, il y a douze ans, une perte assez considérable. Je revenois de la foire de Vitré, j'emportois douze mille francs en or, que j'ai perdus. Comment, lui dit Perrin, qui l'écoutoit avec attention, avez-vous négligé de faire des recherches pour les retrouver? — Cela ne me fut pas possible; je me rendois à l'Orient, où je devois m'embarquer pour les Indes. Le temps pressoit; le vaisseau, prêt à mettre à la voile, ne m'auroit point attendu; je ne pus faire des perquisitions sans doute inutiles, qui, en

retardant mon départ, m'auroient apporté un préjudice beaucoup plus grand que la perte que j'avois faite.

Ce discours fait tressaillir Perrin. Il s'empresse davantage auprès du voyageur. Il le conjure d'accepter l'asyle qu'il lui offre. Sa maison étoit la plus prochaine et la plus propre habitation du lieu. On cède à ses instances. Il marche le premier pour montrer le chemin. Il rencontre bientôt sa femme, qui, selon son usage, venoit au-devant de lui. Il lui dit d'aller promptement préparer un dîner pour ses hôtes. En attendant le repas, il leur présente des rafraîchissemens, et fait retomber la conversation sur la perte dont l'un s'est plaint. Il ne doute plus que ce ne soit à lui qu'il doit une restitution. Il va chercher le nouveau recteur, l'informe de ce qu'il vient d'apprendre, l'invite à partager le dîner de ses hôtes, et à leur tenir compagnie. Celui-ci l'accompagne, et ne cesse d'admirer la joie que ce bon paysan a d'une découverte qui doit le ruiner.

On dîne. Les voyageurs satisfaits ne savent comment reconnoître l'accueil que leur fait Perrin. Ils admirent son petit ménage, son bon cœur, sa franchise, l'air ouvert

de Lucette, sa candeur, son activité; ils caressent les enfans. Perrin, après le repas, leur montre sa maison, son potager, sa bergerie, ses bestiaux, les entretient de ses champs et de leur produit. Tout cela vous appartient, dit-il ensuite au premier voyageur. L'or que vous avez perdu est tombé entre mes mains. Voyant qu'il n'étoit point réclamé, j'en ai acheté cette ferme, dans le dessein de la remettre un jour à celui qui y a de véritables droits. Elle est à vous. Si j'étois mort avant de vous trouver, M. le receveur a un écrit qui constate votre propriété.

L'étranger, surpris, lit l'écrit qu'il lui remet. Il regarde Perrin, Lucette et ses enfans. Où suis-je, s'écrie-t-il enfin, et que viens-je d'entendre? quel procédé! quelle vertu! quelle noblesse! et dans quel état les trouvé-je! Avez-vous quelque autre bien que cette ferme, ajouta-t-il?—Non; mais si vous ne la vendez point, vous aurez besoin d'un fermier, et j'espère que vous me donnerez la préférence. — Votre probité mérite une autre récompense. Il y a douze ans que j'ai perdu la somme que vous avez trouvée. Depuis ce temps, Dieu béni mon commerce, il s'est étendu, il

a prospéré ; je ne me suis pas ressenti longtemps de ma perte ; cette restitution aujourd'hui ne me rendroit pas plus riche. Vous méritez cette petite fortune. La Providence vous en a fait présent, ce seroit l'offenser que de vous l'ôter. Conservez-la, elle vous appartient ; et, s'il le faut, je vous la donne. Vous pouviez la garder, je ne la réclamois point. Quel homme eût agi comme vous !

Il déchira aussi-tôt l'écrit qu'il tenoit dans ses mains. Une si belle action, ajouta-t-il, ne doit point être ignorée. Il n'est pas besoin d'un nouvel acte pour assurer ma cession, votre propriété et celle de vos enfans ; je le ferai cependant écrire pour perpétuer le souvenir de vos sentimens et de votre honnêteté.

Perrin et Lucette tomberent aux pieds du voyageur ; il les releva et les embrassa. Un notaire qui fut mandé, écrivit cet acte, le plus beau qu'il eut rédigé de sa vie. Perrin versoit des larmes de tendresse et de joie. Mes enfans, s'écrioit-il, baisez la main de votre bienfaiteur. Lucette, ce bien est à nous ; et nous pouvons en jouir sans trouble et sans remords.

LE BON FILS.

MONSIEUR de **** allant joindre son régiment, il y a dix à douze ans, s'occupa, pendant sa route, à faire quelques recrues dont il avoit besoin pour completter sa compagnie. Il trouva plusieurs hommes dans une petite ville, où il demeura une semaine. L'avant-veille de son départ, il se présenta encore un jeune homme de la plus haute taille, et de la figure la plus intéressante. Il avoit un air de candeur et d'honnêteté qui prévenoit pour lui. M. de **** ne put s'empêcher, à la première vue, de souhaiter d'avoir cet homme dans sa compagnie. Il le vit trembler en demandant qu'on l'engageât. Il prit ce mouvement pour l'effet de la timidité, et peut-être de l'inquiétude que peut avoir un jeune homme qui sent le prix de la liberté, et qui ne la vend pas sans regrets. Il lui montra ses soupçons, en tâchant de le rassurer. Ah! monsieur, lui dit le jeune homme, n'attribuez pas mon désordre à d'indignes motifs. Il ne vient que de la crainte d'être refusé. Vous

ne voudrez peut-être pas de moi, et mon malheur seroit affreux. Il lui échappa quelques larmes en achevant ces mots. L'officier ne manqua pas de l'assurer qu'il seroit enchanté de le satisfaire, et lui demanda vîte quelles étoient ses conditions. Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le jeune homme; elles vous dégoûteront peut-être : je suis jeune, vous voyez ma taille, j'ai de la force, je me sens toutes les dispositions nécessaires pour servir; mais la circonstance malheureuse dans laquelle je me trouve, me force de me mettre à un prix que vous trouverez sans doute exorbitant. Je ne puis rien en diminuer. Croyez que sans des raisons trop pressantes, je ne vendrois point mon service : mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse; je ne puis vous suivre, à moins de cinq cents livres, et vous me percez le cœur si vous me refusez. Cinq cents livres, reprit l'officier? la somme est considérable, je l'avoue; mais vous me convenez, je vous crois de la bonne volonté, je ne marchanderai point avec vous, je vais vous compter votre argent. Signez, et tenez-vous prêt à partir après-demain avec moi.

Le jeune homme parut pénétré de la facilité de M. de ****. Il signa gaîment son engagement, et reçut les cinq cents livres avec autant de reconnoissance que s'il les avoit eues en pur don. Il pria son capitaine de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, et lui promit de revenir à l'instant. M. de **** crut remarquer quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme. Curieux de s'éclaircir, il le suivit sans affectation. Il le vit voler à la prison de la ville, frapper avec une vivacité singulière à la porte, et se précipiter dedans aussi-tôt qu'elle fut ouverte. Il l'entendit dire au geolier: Voilà la somme pour laquelle mon père a été arrêté, je la dépose entre vos mains; conduisez-moi vers lui, que j'aie le plaisir de briser ses fers. L'officier s'arrête un moment pour lui laisser le temps d'arriver seul auprès de son père, et s'y rend ensuite après lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un vieillard, qu'il couvre de ses caresses et de ses larmes, à qui il apprend qu'il vient d'engager sa liberté pour lui procurer la sienne. Le prisonnier l'embrasse de nouveau. L'officier attendri s'avance. Consolez-vous, dit-il au

vieillard ; je ne vous enleverai point votre fils. Je veux partager le mérite de son action. Il est libre ainsi que vous, et je ne regrette point une somme dont il a fait un si noble usage. Voilà son engagement, et je le lui remets. Le père et le fils tombent à ses pieds; le dernier refuse la liberté qu'on lui rend. Il conjure le capitaine de lui permettre de le suivre ; son père n'a plus besoin de lui ; il ne pourroit que lui être à charge. L'officier ne peut le refuser. Le jeune homme a servi le temps ordinaire. Il a toujours épargné sur sa paye quelques petits secours qu'il a fait passer à son père; et lorsqu'il a eu le droit de demander son congé, il en a profité pour aller servir ce vieillard qu'il nourrit actuellement du travail de ses mains.

LES TROGLODITES.

Histoire d'un peuple malheureux par le crime, et heureux par la vertu.

Il y avoit en Arabie un petit peuple appelé Troglodite. Il descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffloient point; mais ils étoient si méchans et si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement; et après bien des dissentions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables; et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi; je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins, et pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres. Chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile ; je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides et de montagneuses ; et d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut

très-grande, de manière que les terres qui étoient dans des lieux élevés, manquèrent absolument; tandis que celles qui purent être arrosées, furent très-fertiles. Ainsi, les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse. Les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle. Son voisin en devint amoureux, et l'enleva. Il s'émut une grande querelle, et après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, et voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, et à travailler à vos

affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, et de ne plus m'importuner de vos querelles. Là-dessus il les quitta, et s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin, et de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle, qui revenoit de la fontaine. Il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; et elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, et qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva et l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, et occupèrent son champ. Ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper; et effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua

l'autre, et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long. Deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva trop foible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodite, presque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre. Il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même : Naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, et payer le prix demandé. Je suis bien-aise, dit le marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? vous avez besoin de bled ? j'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous saurez que le bled est extrêmement cher, et que la famine règne presque par-tout ; mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à pro-

pos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, et affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. « Allez, leur dit-il, hommes injustes; vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues. Je croirois offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colère. » L'épidémie fut si violente, qu'il n'y eut que deux familles qui échappèrent au malheur de la nation.

Il étoit resté dans ces deux familles, deux hommes bien singuliers. Ils avoient de l'humanité, ils connoissoient la justice, ils aimoient la vertu. Autant liés par la droiture de leur cœur, que par la co

ruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, et ne la ressentoient que par la pitié. C'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun. Ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisoit naître, et dans l'endroit du pays le plus écarté; séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse et tranquille. La terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, et ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste. Ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible; et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages. Le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; et la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre; et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, et les jeunes garçons, les célébroient par leurs danses, et par les accords d'une musique champêtre. On faisoit ensuite des festins où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve; c'étoit-là qu'on apprenoit à donner le cœur et à le recevoir; c'étoit-là que les tendres mères se plaisoient à prévoir de loin pour leurs filles, une union douce et fidèle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux. Ce n'étoit pas les richesses et une onéreuse abondance. De pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites; ils ne savoient les desirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur, et ne demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, et que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient; et dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, et sa félicité. Ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas. Ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, et le bonheur d'une condition tou-

jours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangère. Ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille. Les troupeaux étoient presque toujours confondus. La seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

Un d'eux disoit un jour : Mon père doit demain labourer son champ ; je me leverai deux heures avant lui, et quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour ce jeune Troglodite ; il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau. J'en suis fâché, dit-il, car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut

que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frère, que mon père aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien : il y a un champ qui touche à celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil. Il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille !

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé sa maison, et avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie. Les peuples voisins s'assemblèrent ; et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès

que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non. Nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait de nos troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence. Mais ils étoient bien disposés à la défense. Ils avoient mis leurs femmes et leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit

emparée de leur cœur. L'un vouloit mourir pour son père, et un autre pour sa femme et ses enfans ; celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis : tous pour le peuple Troglodite. La place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir ; et cédant à la vertu des Troglodites, ils les laissèrent dès-lors jouir en paix de leur bonheur.

HEUREUX LE PÈRE
D'UN SI BON FILS!

MYRTIL ayant ramené des champs son troupeau, étoit allé, un soir, se promener dans la prairie voisine. Le calme profond des campagnes éclairées par la douce lumière de la lune, le souffle d'un vent frais, et les tendres accens du rossignol, le retinrent long-temps plongé dans une rêverie délicieuse. Il revint enfin vers sa cabane; et comme il passoit sous un berceau de pampres verds qui en décorent l'entrée, il trouva son père qui sommeilloit paisiblement au clair de la lune. Le vieillard étoit couché sur le gazon, tenant sa tête blanchissante appuyée sur une de ses mains. Myrtil s'arrêta devant lui, les bras croisés contre sa poitrine. Sa vue restoit constamment attachée sur son père. Seulement il regardoit de temps en temps le ciel à travers le feuillage, et des larmes de joie couloient de ses yeux.

O mon père, dit-il! toi que j'honore le plus après les dieux, comme tu repos

doucement ! Que le sommeil du juste est tranquille ! Tu as sans doute porté tes pas chancelans hors de ta cabane pour célébrer le soir par de saints cantiques, et le sommeil t'aura surpris après ta prière. Tu auras aussi prié pour moi. Ah ! que je suis heureux ! Les dieux t'écoutent d'une oreille favorable ; car, autrement, pourquoi notre cabane seroit-elle ombragée par des arbres courbés sous le poids de leurs fruits ? Pourquoi la bénédiction du ciel seroit-elle sur nos troupeaux et sur les productions de nos champs ? Lorsque satisfait de mes foibles soins pour le repos de ta vieillesse, tu verses des larmes de joie ; lorsque tournant tes regards vers le ciel, tu me donnes ta bénédiction d'un air content, de quels doux sentimens je suis pénétré ! Encore aujourd'hui, quittant mes bras, pour aller te ranimer à la chaleur du soleil : Mon fils, disois-tu, que le ciel, pour te récompenser, te fasse vivre à jamais heureux dans ces campagnes chéries ! Mes regards affoiblis n'ont pas encore long-temps à les parcourir. Bientôt je les quitterai pour d'autres campagnes plus heureuses..... Ah ! mon père ! ah ! mon meilleur ami ! je vais donc

bientôt te perdre.... Il se tut un moment, et regarda le bon vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Mais non, reprit-il, ta vieillesse est encore robuste. Les dieux te laisseront encore sur la terre pour faire le bien, pour m'apprendre à le faire, quand tu ne seras plus. Il dit, et craignant pour son père les vents frais du soir, et la rosée humide, il lui baise le front pour l'éveiller doucement, et le conduit dans sa cabane, pour lui procurer un sommeil plus commode.

PERSONNAGES.

M. DORMEL.

Madame DORMEL.

DORMEL l'aîné, fils, âgé de 20 ans.

SOPHIE, fille de M. DORMEL, âgée de 18 ans.

DORMEL le cadet, âgé de 6 ans.

Le comte de SAINT-BON.

Un laquais du comte, personnage muet.

La scène est à Paris, dans la maison de M. DORMEL.

Le théâtre représente une chambre des plus délabrées. On y voit quelques vieux meubles usés, un chevalet dressé, sur lequel est un tableau commencé, une table à écrire, etc. Dans le fond est une couchette sur laquelle est un enfant endormi; elle est couverte d'une mauvaise tapisserie.

LA SAIGNÉE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORMEL, SOPHIE, DORMEL le cadet.

Madame Dormel file au grand rouet sur le devant du théâtre. Son fils est à côté d'elle, et carde du coton. La lassitude le force d'interrompre son travail, qu'il reprend ensuite avec vivacité. Sa mère jette sur lui par intervalle des regards de pitié. Sophie tricotte auprès de la couchette où est son plus jeune frère. Elle est placée vis-à-vis de la porte qu'elle regarde aussi de temps en temps d'un air inquiet et rêveur.

Il est environ trois heures après-midi.

SOPHIE, *lève un peu la tapisserie qui couvre la couchette.* (*A part.*)

Être à jeun depuis hier sept heures, et dormir d'un sommeil si tranquille ! Qu'il est heureux !

mad. DORMEL.

Dort-il, Sophie ?

SOPHIE.

Oui, ma mère.

mad. DORMEL.

Puisse-t-il dormir encore long-temps, le pauvre malheureux ! Que je crains son réveil ! Où est allé votre père ?

SOPHIE.

Il a dit qu'il alloit demander quelque à-compte sur les dessus de porte qu'il a entrepris.

mad. DORMEL.

Quoi ! il n'est pas de retour, depuis neuf heures qu'il est parti ! Que deviendrons-nous si sa course est inutile ?

SOPHIE.

Cela n'est pas à craindre. Qui est-ce qui pourroit être insensible à notre infortune ?

mad. DORMEL.

Ah ! ma pauvre Sophie, que tu connois peu les hommes ! Qu'est-ce sur la terre qu'un artisan malheureux ? qu'un homme du petit peuple ?

SOPHIE.

Mais enfin, c'est son bien qu'il va demander, c'est le prix de son travail.

mad. DORMEL.

Cela est vrai, ma fille ; mais ses travaux ne sont pas entièrement finis, et il faut qu'ils le soient pour qu'il puisse en exiger le paiement.

SOPHIE.

L'ouvrage est au moins bien avancé, et celui à qui il a affaire est si riche !

mad. DORMEL.

Si riche ! Eh ! les plus riches sont les plus impitoyables. L'homme pour lequel il travaille, est un homme de rien, que j'ai vu dans la dernière indigence. Il étoit alors notre égal, et l'ami de votre père. Il a voulu l'associer à son commerce..... mais, dieux ! quel commerce ! Combien la pauvreté, toute affreuse qu'elle est, lui est préférable ! Votre père a refusé ; pouvoit-il faire autrement ? Il est resté pauvre, l'autre a fait fortune ; mais son cœur s'est endurci. Votre père a perdu son ami, il en a été méconnu. C'est par une grace singulière qu'il veut bien, depuis quelque temps, lui donner de l'emploi, acheter au prix le plus modique le fruit de ses sueurs et de ses veilles.

SOPHIE.

Cela est-il possible ? Être riche, et sans

pitié pour les pauvres, encore après avoir éprouvé toutes les horreurs du besoin ! Pour moi, je vous avouerai qu'il ne m'est pas possible de le comprendre.

mad. DORMEL.

Tant-mieux, ma fille ! Toutes tes pensées sont honnêtes et généreuses. Puisses-tu ne jamais changer ! (*Il se fait un instant de silence, après lequel on entend sonner trois heures.*)

Le petit DORMEL, *interrompant son ouvrage.*

Maman, voilà trois heures qui sonnent ; est-ce que nous ne dînons pas aujourd'hui?

mad. DORMEL, *sévèrement.*

Dormel, qu'est-ce que cela veut dire ? Votre père et votre frère sont sortis ; est-ce que vous voudriez dîner sans eux ?

Le petit DORMEL.

Oh ! non, maman : mais ils ont peut-être dîné ; nous ne savons pas où ils ont été ; enfin.....

mad. DORMEL.

Eh bien ! dans cette incertitude, dîneriez-vous tranquillement ?

Le petit DORMEL.

Oh ! non, maman.... Mais c'est qu'il est

bien tard.... et il se pourroit bien que...

mad. DORMEL.

Taisez-vous. Ils sont à jeun aussi-bien que vous. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que j'attends, moi? Votre sœur en fait autant, et votre petit frère..... N'êtes-vous pas plus en état de supporter le besoin que lui? Il ne se plaint pas cependant.

Le petit DORMEL.

Oui, maman;... mais c'est que... j'ai bien faim! (*Il dit ces dernières paroles en pleurant de toutes ses forces.*)

mad. DORMEL, *en allant à lui les larmes aux yeux.*

Mon enfant! mon cher enfant! tranquillise-toi... allons... quelques efforts. Ton père va rentrer. Il nous apportera de quoi dîner; crois que je souffre autant que toi de ta peine.

Le petit DORMEL, *l'embrasse en essuyant ses larmes.*

Oh! non, maman, ne souffrez pas, je vous en prie; car je souffrirois bien davantage moi: tenez, je ne pleure plus, voilà qui est fini. Est-ce que je ne peux pas me passer de dîner aussi-bien que vous? Que je me veux de mal d'avoir pleuré! Mais c'est

malgré moi..... Je m'en vais travailler si fort, qu'il faudra bien que j'oublie que j'ai faim. (*Il se remet à son ouvrage, et travaille avec plus d'ardeur.*)

mad. DORMEL, *reprenant son ouvrage.*

Mon malheur est-il assez grand? Ah! ciel! comment le supporter?

SOPHIE.

Mon père ne vient point. S'il lui étoit arrivé quelque malheur!

mad. DORMEL.

Je devine celui qui lui est arrivé. On l'aura refusé, et il ne peut se déterminer à paroître ici les mains vuides... Mais c'est votre frère, c'est Dormel qui me surprend. A quelle heure est-il sorti?

SOPHIE.

Dès la pointe du jour.

mad. DORMEL.

Qui l'auroit cru? Lui en qui j'avois toujours reconnu des sentimens si dignes de son éducation, nous abandonner en de pareilles circonstances, lorsque nous avons le plus besoin de son secours! Je ne m'y serois jamais attendue.

SOPHIE.

Que cela ne vous attriste pas, ma mère;

c'est sûrement pour un bon dessein qu'il est sorti. Je connois l'excellence de son cœur; je sais combien il est pénétré de notre triste situation. Il est allé y chercher du remède et seconder les efforts de mon père.

mad. DORMEL.

Que fera-t-il sans appui, sans secours, sans connoissances ?

SOPHIE.

Nos besoins le rendront industrieux. Il paroissoit au désespoir.

mad. DORMEL.

Que dis-tu ? Ah ! Sophie, ah ! ma chère fille ! S'il alloit se déshonorer ! c'est ce coup-là qui me seroit mortel. On supporte tous les maux.... mais l'infamie....

SOPHIE.

Ne craignez rien, je connois mon frère.

mad. DORMEL.

Ton père n'aura pu réussir. Il va revenir accablé de douleur, de fatigue et de faim.

SOPHIE.

Je souffre plus pour lui que pour moi.

mad. DORMEL.

Mes chers enfans, l'état de votre père me perce l'ame. Il faut avoir recours au dernier des moyens ; à celui qui déchire ur

cœur sensible; il faut que Dormel me prête ici son secours.

Le petit DORMEL.

Moi, maman? commandez, je suis prêt à tout faire.

mad. DORMEL.

C'est bien, mon fils, embrassez-moi..... Dormel, mon cher fils.... dure nécessité! à quoi me réduis-tu?.... Il faut que tu ailles implorer l'assistance des hommes; que tu leur arraches, par tes instances et par tes larmes, quelque légère portion de leur superflu.... Tu trouveras des méchans qui ne croient pas qu'il soit possible d'être pauvre et estimable, qui repoussent impitoyablement les malheureux; mais peut-être aussi rencontreras-tu quelqu'homme vraiment digne de ce nom, qui voudra bien jetter sur nous un regard de commisération, et nous retirer, au moins pour un temps, de l'état affreux où nous sommes.

Le petit DORMEL, *après l'avoir écoutée avec la plus grande attention.*

Maman, n'est-ce pas ce qu'on appelle demander l'aumône?

mad. DORMEL.

Ah ciel! (*Haut.*) Oui, mon fils.

Le petit DORMEL.

Cela me fera bien de la peine de demander l'aumône. Faudra-t-il demander à tout le monde ?

mad. DORMEL.

Oui, mon fils, à tout le monde, à tous ceux que tu verras en état de t'assister.

Le petit DORMEL.

C'est qu'il y en a qui sont si durs et si rebutans, qui traitent si mal les pauvres ! Je voudrois bien ne leur point demander à ceux-là.

mad. DORMEL.

Que veux-tu, mon fils ? il n'est pas possible de les distinguer. Demande avec instance, les cœurs ne s'émeuvent guère à la première secousse, sans te rendre cependant importun. Sois humble sans avoir l'air bas et rampant.

Le petit DORMEL, *tristement.*

Allons donc, embrassez-moi, maman.

mad. DORMEL, *l'embrassant.*

Va, mon fils ; si la vie de ton père et celle de tes frères et sœurs n'y étoient pas attachées, je n'exigerois pas un pareil sacrifice. (*Le petit Dormel sort en pleurant.*)

SCÈNE II.

MADAME DORMEL, SOPHIE.

SOPHIE, *le regardant sortir, les larmes aux yeux.*

Le pauvre enfant! Non, il n'est personne que sa figure ne touche, que ses larmes n'attendrissent. Cette humiliation lui coûte beaucoup.

SCÈNE III.

MADAME DORMEL et SOPHIE *restent long-temps en silence.* M. DORMEL.

M. DORMEL *entre d'un air sombre, il est pâle et défait. Ses habits annoncent la plus grande misère.*

Ah! ma femme! Ah! ma fille! il nous faut mourir. (*Il s'assied et regarde de tous côtés d'un air égaré.*) Où est donc mon cadet? Dormel est-il de retour?

MAD. DORMEL.

Mon cher mari, j'en avois un secret pressentiment. Tu n'as rien obtenu?

M. DORMEL, *avec fureur.*

Tout accès à la pitié est fermé dans le cœur des hommes.... Un misérable que j'ai bien voulu honorer de mon amitié dans des temps plus heureux.... J'étois à mon aise alors ; il étoit pauvre et homme de bien.... En changeant de mœurs, il a fait fortune.... Que la terre l'engloutisse ! Le scélérat ! il me vole lâchement le fruit de mes travaux, il nous porte à tous le coup de la mort.

mad. DORMEL.

Comment ! il ne veut pas vous payer ?

M. DORMEL.

Le monstre ! il invoque à son secours la lettre de la loi pour m'assassiner.... Achevez votre ouvrage, je vous payerai ; jusques-là je ne dois rien : voilà son unique réponse. En vain lui ai-je représenté l'excès de ma misère, qu'il ne m'étoit pas possible de travailler sans me nourrir, que je me contenterois de la moitié du prix de l'ouvrage ; que je regarderois ce secours, s'il le jugeoit à propos, comme un don ; il a été sourd à toutes mes prières. Je ne dois rien, m'a-t-il reparti durement, et je n'ai point d'aumône à vous faire.... J'insistois. Qu'on me débarrasse de cet importun, a-t-il dit à ses

gens ; et sur-le-champ on me porte dans la rue à demi-mort d'épuisement et d'indignation.

mad. DORMEL.

Remettez-vous, mon cher ami ; n'aigrissez point nos maux en vous appesantissant sur les vôtres. J'ai envoyé votre cadet par la ville ; peut-être sera-t-il assez heureux pour nous trouver quelque secours.

M. DORMEL.

N'espère rien, ma chère. Ah ! des hommes, des hommes ! Non, il n'en est plus, il n'est que des bêtes féroces. Ton état a-t-il pu me permettre d'oublier ce moyen ? Il est vrai que je l'ai rejeté long-temps. La honte, te l'avouerai-je, l'amour-propre, l'orgueil . . . . , ces différentes passions ont long-temps combattu dans mon cœur ; ma tendresse pour toi, pour ces chers enfans, l'a enfin emporté. Je me suis adressé au premier passant. Je l'aborde les larmes aux yeux, la physionomie renversée : j'ai une femme et quatre enfans qui sont dans le besoin le plus pressant, lui ai-je dit d'une voix basse et d'un ton mal articulé. Travaillez, me répond brusquement cet homme, vous le pouvez encore ; il n'est point

de métier qui ne soit plus honnête que celui que vous faites. En même-temps il tire de sa poche une bourse des mieux fournies, y cherche la plus petite des monnoies et me la met dans la main. J'étois immobile de dépit. Je voulois parler, mais ma langue étoit glacée, et il étoit déjà bien loin, lorsque j'en ai recouvré l'usage.

SOPHIE.

Un homme riche insulter la misère, et ne la pas secourir ! A qui donc s'adresser ?

M. DORMEL.

A personne, ma fille. Quand on est aussi malheureux que nous le sommes, il faut savoir mourir.... Mais Dormel m'étonne ; il n'a pas accoutumé de s'absenter si longtemps, ni de sortir si matin.

mad. DORMEL.

C'est ce que je disois à l'instant. Je ne puis croire qu'il ait eu dessein de nous abandonner.

M. DORMEL.

Je ne le crois pas non plus. Mais devoit-il sortir dans une circonstance aussi fâcheuse, lorsque son secours nous est si nécessaire ? Ne sait-il pas que la plus légère interrup-

tion de son travail nous fait un tort irréparable ? Non, il ne s'excusera jamais.

SOPHIE.

J'entends quelqu'un ; c'est sûrement lui. (*Elle va à la porte.*)

M. DORMEL.

Qu'il ne paroisse pas devant mes yeux !

SCÈNE IV.

M. DORMEL, MADAME DORMEL, SOPHIE, DORMEL l'aîné.

Il a l'air foible et abattu, ses bras sont entourés de linges, il porte deux pains et une bouteille de vin.

DORMEL l'aîné, *jettant les pains sur la table, et mettant la bouteille à terre.*

Tenez, mangez ; ils me coûtent bien cher ! Je n'en puis plus. (*Il se laisse aller sur un vieux coffre.*)

M. DORMEL.

Qu'est-ce à dire ? Seroit-ce le fruit d'un crime ! Ah ! malheureux !

DORMEL l'aîné.

Mangez, vous dis-je ; je suis digne de vous !

M. DORMEL.

Mais encore, que signifie l'état où vous voilà ?

mad. DORMEL.

Des bandages, des linges, du sang ! Vous seriez-vous battu ?

SOPHIE.

Ah ! ma mère ! il s'est fait saigner. Tenez, voilà une ligature défaite. Le sang coule de son bras.

DORMEL fils.

Mon père !..... ma mère ! ma sœur ! c'étoit pour vous donner du pain.

M. et madame DORMEL, *ensemble.*

Ah ! mon fils !

SOPHIE.

Ah ! mon frère ! (*Ils s'approchent de Dormel et l'embrassent étroitement. Sophie resserre la ligature.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

M. et MADAME DORMEL, SOPHIE, DORMEL l'aîné, le comte DE SAINT-BON, DORMEL le cadet, un Domestique du Comte *portant quelques provisions.*

Le comte de SAINT-BON.

Où sont-ils, ces pauvres malheureux ? Comment ont-ils pu se cacher si long-temps à mes yeux ?

DORMEL le cadet.

Les voilà, monsieur,... c'est mon père.... c'est ma mère..... Ils meurent de faim.

mad. DORMEL, *au comte.*

Hélas ! monsieur, que votre générosité est touchante ! Nous en sentons tout le prix : mais comment en pourrions-nous jouir, tandis que ce cher enfant, le mortel le plus respectable... est près d'expirer ? Ah ! si vous saviez...

Le petit DORMEL.

Mon cher frère, comme vous voilà ! (*Il court à son frère.*)

Le comte, à DORMEL l'aîné.

Comment ! vous auroit-on maltraité ?

DORMEL *fils*, *d'une voix foible et interrompue.*

Non, monsieur, je n'ai pu supporter l'état où se trouve réduite ma malheureuse famille. Je suis sorti ce matin, le désespoir dans l'ame, déterminé à leur trouver du secours, ou à mourir. Je rencontre un de mes amis, aussi pauvre, aussi malheureux que moi. Mon air désespéré l'effraie. Où vas-tu, me dit-il, que t'est-il arrivé ? — Ah! mon cher! ils n'ont pas mangé depuis hier au soir... mon père... ma mère! Je ne sais où je vais... où je suis... Ils vont mourir. Tiens, mon ami, me dit cet homme vertueux, en me donnant une pièce de deux sols, voilà tout ce que je possède. Si tu voulois gagner de l'argent, je sais un moyen. — Ah! dis-je, je ferai tout; il est honnête sans doute. — Eh bien! me dit ce généreux ami, il y a un particulier qui demeure auprès de l'école de chirurgie; il apprend à saigner, et il donne de l'argent à ceux qui... J'entends, ai-je interrompu. Je le quitte à l'instant, je vole chez ce particulier. Il me saigne et me donne de l'argent. Je vais chez un autre, on m'en fait autant. Je viens avec ces pains, et je me meurs. Heureux si ma

mort retarde de quelques instans celle des infortunés à qui je dois le jour !

LE COMTE.

Ah ! mon ami, vous êtes un prodige de vertu ! Mais vous avez un frère qui se montre votre digne émule.... Ce petit malheureux (*en montrant le petit Dormel*) est tombé en défaillance à ma porte; je l'ai fait transporter chez moi. Quelques gouttes de liqueur lui ont fait reprendre ses sens. Il meurt d'inanition, dit un médecin qui étoit alors à la maison, et sur-le-champ je lui fais présenter quelque nourriture. Il la refuse constamment. — C'est mon père..... c'est ma mère qu'il faut secourir. Pourrois-je manger tandis qu'ils meurent de faim?

M. DORMEL, *attendri.*

Ah ! mes enfans, vous méritiez un meilleur sort !

LE COMTE.

Que leur sort ne vous inquiète plus, j'en fais actuellement mon affaire. Je bénirai chaque jour l'heureux instant où j'ai pu secourir des malheureux aussi peu faits pour l'être. Votre fils n'est heureusement qu'affoibli. A son âge, fort comme il le paroît, il se tirera aisément d'affaire. (*Il jette une*

bourse sur la table.) Voilà pour aider à sa guérison et à votre subsistance pendant quelques jours. Dans peu vous aurez de mes nouvelles. Je vais de ce pas... *retenant M. Dormel et sa famille qui veulent se jetter à ses pieds.* Point de remercîmens, mes chers enfans; ce que je fais m'est bien doux. J'en ai déjà reçu la récompense au fond de mon cœur. (*A M. et à madame Dormel.*) Je ne puis me lasser d'admirer l'effet de l'éducation et des bons exemples que vous avez donnés à vos enfans. Ils me donnent une haute idée de vos sentimens; car, dit le proverbe, *bon sang ne peut jamais mentir.*

LA MAUVAISE MÈRE
ET LE BON FILS.

Dans l'une de nos provinces maritimes, il y avoit un intendant qui s'étoit rendu recommandable par son désintéressement et par son intégrité. Cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre, et presque insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, et point de fortune. Un riche et honnête négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien, disoit le bonhomme Corée! (c'étoit le nom du négociant). Il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement, et mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bonhomme pour la mémoire du père, s'étendoit jusques sur sa fille. Il la consultoit comme son oracle, et si quelquefois il

lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles imposantes : Feu M. de Carandon, mon père.... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, et lui laissa deux enfans. Son héritage, suivant ses dernières dispositions, fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans, comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans, l'aîné faisoit ses délices ; non qu'il fût plus beau, ou plus heureusement né que le cadet, mais il étoit plus hardi et plus impérieux, par conséquent d'un caractère plus ressemblant au sien. Elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut ; sa mère ne daignoit presque pas le voir, et ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, et ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son père, une ame du peuple. Pour l'aîné, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible,

c'étoit la gentillesse même : son indocilité s'appeloit hauteur de caractère; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison : or, il faut savoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien, et qu'il avoit l'honneur de ressembler à madame sa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Etang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée), cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce. Les leçons étoient pour lui seul, et le petit Jacquaut en recueilloit le fruit; de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut savoit tout ce qu'on avoit enseigné à M. de l'Etang, qui, en revanche, ne savoit rien.

Toutes les personnes qui vouloient faire leur cour à madame, s'appercevant de son foible, lui faisoient croire que son aîné étoit un prodige. Les maîtres moins complaisans, ou plus mal-adroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissoient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disoient pas précisément que M. de l'Etang fût un sot; mais disoient que le petit Jacquaut avoit de

l'esprit comme un ange. La vanité de la mère en fut blessée ; elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, et résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature ; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorsqu'elle tomba dangereusement malade. L'aîné s'occupoit de ses plaisirs, et fort peu de la santé de sa mère. C'est la punition des mères folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter. Jacquaut s'en apperçut ; et voilà son petit cœur saisi de douleur et de crainte. L'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé ; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte ; il entre sans bruit et à pas tremblans ; il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous, mon fils, demanda-t-elle ? — Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve et accablante, pénétra de honte et de

douleur l'ame de cette femme injuste ; mais quelques caresses de son mauvais fils, rendirent bientôt à celui-ci tout son ascendant ; et Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison. Son prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude ; et que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble, ou le plus caressant avec eux, pouvoit fort bien décourager celui dont le caractère plus haut et moins flexible, exigeoit plus de ménagement. Elle voulut donc que de l'Etang fût l'unique objet de leurs soins, et se défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collége.

A seize ans, de l'Etang quitta ses maîtres de mathématiques, de physique, de musique, etc. comme ils les avait pris ; il commença ses exercices, qu'il fit à-peu-près comme ses études ; et à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, et qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquaut avoit fini ses humanités, et sa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Vous voilà grand, lui dit-elle un jour, il faut prendre un parti. Vous croyez peut-être que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde; je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes; vous faire tonsurer, ou casser la tête; accepter, en un mot, un petit collet, ou une lieutenance d'infanterie; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots, mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, et lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, et résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il

avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction, et une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie.

Sa mère se croyant trop heureuse d'en être débarrassée, voulut le voir avant son départ, et en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premières caresses qu'il avoit reçues de ses parens. Son cœur sensible en fut pénétré. Cependant il n'osa leur demander de leur écrire ; mais il avoit un camarade de collège dont il étoit tendrement aimé : il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe. On lui obtint des dispenses d'études, et bientôt il fut admis dans le sanctuaire des loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux. On proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir ; en se réservant à peine de quoi vre décemment, bien assurée que la for-

tune de son fils seroit toujours à sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang se trouva donc un petit conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, et fort peu de souci des affaires du palais. Bientôt il n'y eut pas d'excès dans lequel il ne se plongeât. Sa fortune diminuoit tous les jours par ses dépenses énormes. Cependant comme il croyoit humiliant pour lui de déchoir, il se piqua d'honneur, et ne voulut rien rabattre de son faste : ensorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit au désespoir ; mais que loin de lui pouvoir envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'allarme s'étoit répandue parmi les créanciers, et c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait? disoit cette mère désolée ; je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant, qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, et sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un François de bonnes mœurs et de bonne mine, trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence et sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante. Le commerce qui étoit en vigueur, commençoit déjà à l'enrichir, lorsque son camarade de collège, qui, jusques-là, ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère étoit ruiné, et que sa mère, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah! ma pauvre mère, s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir! Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvoient la priver des secours de son fils, et la laisser mourir dans l'indigence et le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se

disoit-il à lui-même, lorsqu'il y va de l'honneur et de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de vendre tout ce qu'il possédoit, et le sacrifice ne coûta rien à son cœur. Il s'embarqua, et avec lui toute sa fortune. Le trajet fut heureux. Au bout de six semaines, il arrive sur les côtes de France ; et ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve aux bords du tombeau, et dans un état plus affreux pour elle que la mort même. Elle étoit dénuée de tout secours, et livrée aux soins d'un domestique, qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation l'avoit portée à défendre à ce domestique de recevoir personne que le prêtre et le médecin charitable qui la visitoient quelquefois.

Corée demande à la voir, on le refuse. Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom ? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir madame. — Hélas !

et quel est cet étranger?—Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ses entrailles furent si émues, qu'elle faillit à expirer. Ah! mon fils, dit-elle, d'une voix éteinte, et en levant sur lui sa mourante paupière! ah! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère! Votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux et si tendre, de voir cette mère qu'il avoit laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, et dont l'image souleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre! O ma mère! s'écria-t-il, en se précipitant sur ce lit de douleurs.... Ses sanglots étouffèrent sa voix, et les ruisseaux de larmes dont il inondoit le sein de sa mère expirante, furent long-temps la seule expression de sa douleur et de son amour. Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'avoir.... Il l'interrompit. Tout est réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme; vivez. La fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au sein de la nature. C'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez, j'ai de quoi vous faire aimer la vie.—Ah! mon cher enfant!

si je desire de vivre, c'est pour expier mon injustice ; c'est pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots, elle se couvrit le visage, comme indigne de voir le jour. Ah ! madame, s'écria-t-il, en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère ! Je viens à travers les mers la chercher et la secourir. Dans ce moment le prêtre et le médecin arrivèrent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le ciel m'a laissées ; sans leur charité, je ne serois plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ? Sans vous je n'aurois plus de mère. Achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours ; rendez-la-moi. Le médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez, monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, et n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode et sain. Ce soir madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourri-

ture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, et le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal, sa consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venoit de périr misérablement; mais, par bonheur, sans laisser d'enfans. On déroba la connoissance de cette mort à une mère sensible, et trop foible pour soutenir, sans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur se rouvrirent, et les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus sensible et la vertu de plus touchant. Il avoit laissé en Amérique une jeune veuve nommée Lucelle, dont il étoit tendrement aimé, et à laquelle il se disposoit à s'unir. Il confia à madame Corée les désirs de son ame. C'étoit de pouvoir réunir dans ses bras son épouse et sa mère. Celle-ci saisit avec joie le projet de passer avec lui en Amérique. Une ville remplie de ses folies et de ses malheurs,

étoit pour elle un séjour odieux ; et l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le ciel qui protège la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de son amant, comme elle auroit reçu sa mère. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, et leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs et sereins qui sont le partage de la vertu.

LE COURAGE
DE L'AMITIÉ.

Deux matelots, l'un espagnol et l'autre françois, étoient dans les fers à Alger. Le premier s'appeloit Antonio ; Roger étoit le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation des malheureux ; Antonio et Roger en éprouvèrent toutes les douceurs. Ils se communiquoient leurs peines et leurs regrets. Ils parloient ensemble de leur famille, de

leur patrie, de la joie qu'ils ressentiroient, si jamais ils étoient libres. Ils pleuroient enfin dans le sein l'un de l'autre, et cet adoucissement leur suffisoit pour porter leurs chaînes avec plus de courage, et pour soutenir les fatigues auxquelles ils étoient condamnés.

Ils travailloient à la construction d'un chemin qui traversoit une montagne. L'Espagnol un jour s'arrête, laisse tomber languissamment ses bras, et jette un long regard sur la mer. Mon ami, dit-il à Roger, avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau. Que ne puis-je la franchir avec toi! Je crois toujours voir ma femme et mes enfans qui me tendent les brás du rivage de Cadix, ou qui donnent des larmes à ma mort. Antonio étoit absorbé dans cette image accablante. Chaque fois qu'il revenoit à la montagne, sa vue mélancolique s'attachoit sur cet espace immense qui le séparoit de son pays, il formoit les mêmes regrets.

Un jour, il embrasse avec transport son camarade. — J'apperçois un vaisseau, mon ami; tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi? Il n'abordera point ici, parce

qu'on évite les parages barbaresques ; mais demain, si tu veux, Roger, nos maux finiront, nous serons libres — Nous serons libres ? — Oui, demain ce navire passera à deux lieues environ du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons. La mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude ? Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort. Tu n'ignores pas, Antonio, combien tu m'es cher. Cette amitié qui m'attache à toi, ne finira qu'avec ma vie. Je ne te demande qu'une seule grace, mon ami, va trouver mon père.... Si le chagrin de ma perte et la vieillesse ne l'ont pas fait mourir, dis-lui.... — Que j'aille trouver ton père, mon cher Roger ! Eh ! que prétends-tu faire ? Me seroit-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant, si je te laissois dans les fers ? — Mais, Antonio, je ne sais pas nager, et tu le sais, toi. — Je sais t'aimer, repart l'Espagnol en fondant en larmes et en serrant, avec chaleur, Roger contre sa poitrine, mes jours sont les tiens. Nous nous sauverons tous

deux. Va, l'amitié me prêtera des forces; tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il est inutile, Antonio, d'y penser. Je ne saurois m'exposer à faire périr mon ami. L'idée seule m'inspire de l'horreur. Cette ceinture m'échapperoit, ou je t'entraînerois avec moi. Je serois la cause de ta perte. — Eh bien! Roger, nous mourrons ensemble! Mais pourquoi former ces craintes? Je te l'ai dit, l'amitié soutiendra mon courage. Je t'aime trop pour qu'elle ne produise pas des miracles. Cesse de combattre mon dessein. Je l'ai résolu. Je m'apperçois que les monstres qui nous gardent, nous épient. Il y a de nos compagnons même qui seroient assez lâches pour nous trahir. Adieu. J'entends la cloche qui nous rappelle. Il faut nous séparer. Adieu, mon cher Roger, à demain.

Ils sont renfermés dans leur bagne. Antonio étoit rempli de son projet. Il se voyoit déjà franchissant la Méditerranée, libre et dans le sein de ses compatriotes. Il étoit dans les bras de sa femme et de ses enfans. Roger se présentoit un tableau bien différent. Son ami, victime de sa générosité, emporté avec lui au fond de la mer, péris-

tant enfin, quand peut-être, en ne s'occupant que de sa seule conservation, il eût pu se sauver, et être rendu à une famille, qui, selon les apparences, gémissoit et souffroit de son esclavage. Non, se disoit dans son cœur l'infortuné François : je ne céderai point aux sollicitations d'Antonio ; je ne lui causerai pas la mort, pour prix de cette amitié si généreuse qu'il m'a vouée. Il sera libre. Mon malheureux père apprendra du moins que je vis encore, que je l'aime toujours. Hélas ! je devois être l'appui de sa vieillesse, le consoler ! Je lui étois nécessaire. Peut-être en ce moment expire-t-il dans l'indigence, en desirant de voir et d'embrasser son fils.... Allons, qu'Antonio soit heureux, je mourrai avec moins de douleur.

On ne vint point le lendemain, à l'heure ordinaire, tirer les esclaves de la prison. L'Espagnol étoit dévoré d'impatience, et Roger ne savoit s'il devoit se réjouir ou s'affliger de ce contre-temps. Enfin, on les rend à leurs travaux. Ils ne pouvoient se parler. Leur maître, ce jour-là, les avoit accompagnés. Antonio se contentoit de regarder Roger, et de soupirer. Quelquefois il lui

montroit des yeux la mer, et ne pouvoit, à cet aspect, contenir des mouvemens qui étoient toujours prêts à lui échapper. Le soir arrive. Ils se trouvent seuls. Saisissons le moment, s'écrie l'Espagnol, en s'adressant à son compagnon, viens. —Non, mon ami, jamais je ne pourrai me résoudre à exposer ta vie. Adieu.... adieu.... Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois. Sauve-toi, je t'en conjure. Ne perds pas de temps, et souviens-toi toujours de notre tendre amitié. Je te prie seulement de me rendre le service que tu m'as promis, à l'égard de mon père. Il doit être bien vieux, bien à plaindre, va le consoler. S'il avoit besoin de quelque secours..... mon ami....

A ces mots, Roger tomba dans les bras d'Antonio, en versant un torrent de pleurs. Son ame étoit déchirée. —Tu pleures, Roger! Ce n'est pas des larmes qu'il faut, c'est du courage, ne résiste plus. Si tu différes encore d'une minute, nous sommes perdus. Peut-être ne retrouverons-nous jamais l'occasion. Choisis, ou laisse-toi conduire, ou je me brise la tête sur ces rochers.

Le François se jette aux genoux de l'Espa-

gnol, veut encore lui faire des représentations, lui montrer les risques infaillibles qu'il court s'il s'obstine à vouloir le sauver avec lui. Antonio le regarde tendrement, l'embrasse, gagne le sommet d'un rocher, et s'élance avec lui dans la mer. Ils vont d'abord au fond, reviennent ensuite au-dessus des flots. Antonio s'arme de toutes ses forces, nage en retenant Roger qui semble se refuser aux efforts de son ami, et craindre de l'entraîner dans sa chûte.

Les personnes qui étoient dans le vaisseau, restoient frappées d'un spectacle qu'elles ne pouvoient distinguer. Elles croyoient qu'un monstre marin s'approchoit du navire. Un nouvel objet détourne leur curiosité. On apperçoit une chaloupe s'empresser de quitter le rivage, et poursuivre avec précipitation ce qu'on avoit pris pour quelque poisson monstrueux. C'étoient les soldats préposés à la garde des esclaves, qui brûloient de reprendre Antonio et Roger. Celui-ci les voit venir, et en même temps il jette les yeux sur son ami, qui commençoit à s'affoiblir. Il fait un effort, et se détache d'Antonio, en lui disant: On nous poursuit, sauve-toi, et laisse-moi périr; je retarde ta

course. A peine a-t-il dit ces mots, qu'il tomboit déjà au fond de la mer. Un nouveau transport d'amitié ranime l'Espagnol. Il s'élance vers le François, le reprend au moment qu'il périssoit, et tous deux disparoissent.

La chaloupe incertaine de quel côté poursuivre sa route, s'étoit arrêtée, tandis qu'une barque détachée du navire alloit reconnoître ce qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir. Les flots recommencent à s'agiter. On distingue enfin deux hommes, dont l'un, qui tenoit l'autre embrassé, s'efforçoit de nager vers la barque. On fait force de rames pour voler à leur secours. Antonio est prêt de laisser échapper Roger. Il entend qu'on lui crie de cette barque ; il serre son ami, fait de nouveaux efforts, et saisit, d'une main défaillante, un des bords de la barque. Il est prêt à retomber, on les retient tous deux. Les forces d'Antonio étoient épuisées. Il n'a que le temps de s'écrier : Qu'on porte du secours à mon ami, je me meurs ; et toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage. Roger, qui étoit évanoui, rouvre les yeux, lève la tête, et voit Antonio étendu à ses côtés, et ne donnant plus

aucun signe de vie. Il s'élance sur son corps, l'embrasse, l'inonde de ses larmes, pousse mille cris : Mon ami, mon bienfaiteur, c'est moi qui suis ton assassin ! Mon cher Antonio, tu ne m'entends plus ! c'est donc-là ta récompense de m'avoir sauvé la vie ? Ah ! qu'on se hâte de me l'ôter cette vie malheureuse, je ne puis plus la supporter ; j'ai perdu mon ami.

Roger veut se poignarder. On lui arrache une épée dont il s'étoit saisi. Il apprend, au milieu des sanglots, les détails de son aventure, aux gens de la barque.

Il retomboit toujours sur le corps d'Antonio. Qu'on ne m'empêche point de mourir ! Oui, mon ami, je vais te suivre, ajoutoit-il, en couvrant le corps pâle de ses baisers et de ses larmes.... Ayez pitié de moi, au nom de Dieu, laissez-moi mourir !

Le ciel, qui sans doute est touché des larmes des hommes, lorsqu'elles sont sincères, semble donner une marque signalée de sa bonté en faveur d'un sentiment si rare. Antonio jette un soupir, Roger pousse un cri de joie ; on se réunit à lui pour donner du secours au malheureux Espagnol. Enfin, il lève un œil mourant ; ses premiers

regards cherchent à se fixer sur le François. A peine l'a-t-il apperçu, qu'il s'écrie : J'ai pu sauver mon cher Roger !

La barque revient au vaisseau. Ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage, tant la vertu a des droits sur tous les cœurs ! ils excitent un intérêt puissant. Tous se disputent le plaisir de les obliger. Roger arrivé en France, court dans les bras de son père, qui pensa expirer d'un excès de joie ; et il fut nommé gondolier de Versailles. L'Espagnol, à qui l'on avoit offert un poste très-avantageux, pour un homme de son état, aima mieux aller rejoindre sa femme et ses enfans ; mais l'absence ne diminua rien de son amitié. Il demeura en correspondance de lettres avec Roger. Ces lettres sont des chefs-d'œuvre de naïveté et de sentiment. On pourra les rendre un jour publiques pour l'honneur d'un sentiment qui a produit tant d'actions héroïques.

LE FILS INGRAT.

Lettre d'un père sur l'ingratitude de son fils.

Je suis infirme, accablé d'années, relégué à la campagne, où l'on a livré ma vieillesse à la discrétion d'un domestique sans charité pour mon âge, ni pour mes infirmités, qui m'oublieroit toujours, si je n'étois importun, et dont il faut que j'impatiente la brutalité, pour en arracher quelqu'attention à mes besoins; enfin auprès de qui l'on ne m'a laissé d'autre appui que la pitié que je devrois lui faire, et que je lui fais si peu, qu'il abuse de l'oubli cruel où m'a laissé son maître. Hélas! ce qui m'afflige le plus, ce qui fait toute l'amertume de mes peines, c'est que le maître dont je parle, vous le direi-je, monsieur? c'est qu'il est mon fils. Je suis sûr que mon état vous touche; mais quelque bon cœur que vous ayez, vous n'en sauriez comprendre toute la misère: il faut être à ma place, il faut être père pour en sentir toute l'étendue.

C'est sans doute un étrange malheur que d'être à mon âge rebuté de tout le monde,

ou de se voir à la merci de l'humanité des étrangers, de gens qui ne sont ni vos amis, ni vos parens, de ne trouver qui que ce soit qui s'intéresse véritablement à vous, et qui vous soulage et vous aide à supporter ce reste de vie languissante, où vous ne pouvez plus rien pour vous, et où vous êtes à charge à vous-même. Dans de pareilles extrémités, un homme est fort à plaindre; enfin, il souffre beaucoup, et puis il meurt. Eh bien! monsieur, soyez-en persuadé, l'infortune de cet homme-là n'est rien auprès de la mienne, s'il n'a point d'enfans, si Dieu ne l'a pas fait le père d'un fils qui l'abandonne. Non, ce n'est rien que d'être délaissé des autres hommes, de n'avoir à se plaindre que de leur peu de compassion : il n'est pas étonnant qu'ils soient durs, impitoyables; vous ne leur êtes rien. Ce sont des indifférens, des inconnus que vous pressez d'être généreux; ils ne veulent pas l'être pour vous, ils le sont peut-être pour d'autres; et si vous ne souffriez pas, vous n'en exigeriez rien.

Mais, monsieur, vous imaginez-vous bien ce que c'est qu'un fils? Savez-vous comment on le regarde, ce qu'on en attend,

ce qu'il vous est? est-il pour vous un homme comme un autre ? Ah ! c'est ici où les expressions me manquent ; c'est ici où mon cœur est saisi, où je souffre ce qui n'est point douleur, ce qui n'est point désespoir, mais quelque chose de plus cruel que tout cela. Oui, l'on vit encore ; il reste encore du courage et des forces, quand on sent de la douleur et du désespoir : et moi, monsieur, je ne vis plus, je ne tiens plus à la vie que par un sentiment de tristesse qui me pénètre, qui confond et qui glace mon ame, qui ne me laisse ni crainte, ni espérance, qui m'anéantit. Les hommes d'aujourd'hui me rejetent et m'abandonnent ; et ce n'est encore là qu'être rejeté et abandonné des hommes : mais mon fils me rejete et m'abandonne comme eux, et c'est être rejeté et abandonné de la nature entière. Il étoit mon unique appui, ma ressource ; mais une ressource qu'il me semble que rien ne pouvoit m'ôter, qui étoit à moi, qui ne dépendoit ni de la faveur, ni de l'humanité des hommes. Que mon fils fût généreux ou non, la nature, les préjugés mêmes, l'éducation qu'on donne à ses enfans, la tendresse qu'on prend pour eux,

l'habitude qu'ils ont de respecter leur père tout me garantissoit l'amour de mon fil pour moi ; tout m'assuroit que cet amou étoit mon bien ; tout dans son cœur devoi m'excepter des autres hommes ; eût - il été sans honneur pour eux, tout me lioit à lui ; fût - il né l'homme du monde le plus haïssable, aurois - je pu le haïr, en aurois-je moins senti que j'étois son père ? Nos enfans, pour nous éprouver sensibles, ont-ils besoin de le mériter, d'être bons et aimables ? Hélas ! que font sur nous leurs vices ? qu'affliger notre amour sans le rebuter.

Oui, mon fils, du fond de l'état où vous m'avez mis, de cet état d'abattement où je languis, c'est mon amour qui s'élève : vous n'avez pu me l'ôter ; c'est lui qui se plaint de vous. Il ne m'est dur de vivre encore que parce que je vous aime toujours. Non, je ne souffre que parce que c'est vous qui me maltraitez : votre cœur ne me connoit plus, et ma tendresse subsiste encore : je n'ai pu cesser d'être votre père : comment avez-vous fait pour cesser d'être mon fils ? Il n'y a donc plus rien qui tienne à moi dans la nature. Tout s'y est donc désuni d'avec moi, je n'y vois plus qu'un désert. J'y suis seul,

ignoré de tout l'univers, de mon fils que je regrette, que j'appelle à mon secours, et qui m'ignore, comme tout le reste des hommes.

Cependant, monsieur, qu'ai-je fait contre ce fils? De six enfans que j'avois, il me resta seul. Je n'étois pas riche, mais je l'aimois tendrement; et dans l'éducation que je lui donnai, mon économie et l'industrie de mon amour, me tinrent lieu de richesses : il répondit à mes soins. Je l'envoyai à Paris y suivre le barreau; je m'ôtois presque le nécessaire pour l'y soutenir. Il y fit effectivement des progrès qui lui acquirent l'estime de ceux qui le connoissoient; et comme il étoit assez bien fait, qu'on le voyoit laborieux, une dame riche, dont il faisoit les affaires, en eut si bonne opinion, qu'elle lui offrit sa fille, pourvu qu'en se mariant il eût du moins un bien médiocre. Ce bien médiocre étoit entre mes mains; il consistoit en deux petites terres qui venoient, partie de mon patrimoine, partie de mes épargnes, et dont le revenu avoit servi à l'avancer et à me faire vivre.

Il m'écrivit la proposition de la dame, me marqua tous les avantages du parti qu'on

lui offroit, et me dit que sa fortune étoit entre mes mains. Hélas! elle ne pouvoit être plus sûre. Je partis pour Paris, et je convins tout-d'un-coup de lui donner la moitié de ce que j'avois, et de lui assurer l'autre.

Son mariage se fit quelque temps après: il quitta le barreau pour des emplois qui paroissoient meilleurs. Sa femme mourut en mettant un enfant au monde; je perdis beaucoup; elle m'aimoit, et sa mémoire me sera toujours chère.

Quatre ou cinq mois après sa mort, mon fils, pour certains desseins, eut besoin d'une somme considérable d'argent; il en emprunta, mais il lui en manquoit encore. J'étois alors content de lui: je suis né simple et plein de franchise: je le croyois plus amoureux de mon repos que moi-même; et en vendant ce qui me restoit pour achever sa somme, je voyois seulement que c'étoit un bien qui changeroit de nature, sans changer de maître.

Je le vendis donc, suivant son envie, et cela sans prendre aucune précaution pour moi; la chose se fit entre nous deux seulement; l'argent en fut employé suivant ses vues; elles réussirent au-delà même de ses

espérances. Le voilà puissant, après quoi il voulut jouir sans travailler davantage : sa maison prit une autre face ; il se jeta dans les plus grands airs ; des amis plus considérables succédèrent à ceux qu'il avoit eus d'abord ; il se défit insensiblement de ces derniers, dont le commerce lui parut alors trop bourgeois ; et commença enfin à rougir de moi.

Je m'en apperçus ; mais d'abord je crus me tromper. En ce temps-là je tombai malade ; et je vis qu'il me négligeoit dans le cours de ma maladie. Ses domestiques, à son exemple, me négligèrent aussi ; cela me chagrina sérieusement. Je le fis prier de venir dans ma chambre, où il n'étoit pas entré depuis quatre jours : il y vint ; je me plaignis à lui du peu de soin qu'on avoit de moi. — C'est que vous êtes un peu difficile, mon père, me répondit-il. — Voilà la première fois que vous me le dites, lui repartis-je, et votre réponse m'étonne.—Ce n'étoit pas trop la peine de m'envoyer chercher pour me quereller, comme vous faites à tout le monde, me dit-il là-dessus ; on a soin de vous tout autant qu'on le peut ; cependant vous vous plaignez toujours. Que

faire à cela? Tâchez de vous remettre quand votre santé sera meilleure, je vous conseille d'aller demeurer à la campagne; vous y serez plus tranquille qu'ici, vous y vivrez à votre fantaisie; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas; et nous ne nous gênerons ni l'un ni l'autre.

Il sortit après ce discours, pendant qu'un valet, qui l'avoit entendu, tournoit la tête pour rire et se moquer de moi.

Le procédé de mon fils m'avoit frappé: l'action de ce valet me perça le cœur. Je vis ce que j'allois devenir; je compris que je n'étois plus qu'un étranger dans la maison de mon fils, et qu'enfin lui et moi nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit: je me levai ensuite; mes forces revinrent un peu; je m'habillai du mieux que je pus. On alloit dîner, j'entendis sonner et j'appelai quelqu'un pour m'aider à descendre: on me répondit; mais personne ne vint. J'essayai donc de descendre, en me soutenant avec ma canne, et j'étois déjà à la moitié de l'escalier, quand mon fils parut à la porte de son appartement.

Que faites-vous là, me dit-il d'un ton rude? Quelle fantaisie vous prend? J'ai du

monde; êtes-vous en état de paroître? Avez-vous peur qu'on ne vous envoie pas à manger chez vous? Ramenez mon père, ajouta-t-il, en s'adressant à un valet-de-chambre, et puis il rentra; pour moi, je restai immobile, et les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet-de-chambre fit semblant de m'aider à remonter, en me disant que j'étois encore vert pour mon âge. Je ne répondis rien à la raillerie de ce domestique, qui faisoit sa charge en m'insultant. La douleur me rendoit muet; je rentrai chez moi comme un homme qui ne sait plus où il est; je me trouvai mal, et je demandai du vin: on ne m'en apporta qu'un quart-d'heure après, avec un potage froid, dont je ne goûtai pas non plus que du reste de mon dîner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confusion de pensées qu'on puisse imaginer. Mes soupirs à tout moment se confondoient avec mes pleurs: Où irai-je? disois-je: je n'ai plus rien qui soit à moi; je me suis dépouillé de tout.

Cependant je résolus en me couchant, de sortir le lendemain de chez mon fils; je ne pouvois plus y respirer. Je me proposai

d'aller trouver un de mes amis, de lui confier ma situation, de le prier de me secourir, de me donner un conseil dans mon affliction. Dans ce dessein, je me levai le lendemain plutôt qu'à mon ordinaire, et je m'habillai.

Apparemment qu'on alla le dire à mon fils; car il entra dans ma chambre au moment où j'allois sortir. Où allez-vous, mon père, me dit-il? — Chercher quelqu'ami charitable qui me donne du pain de bonne grâce. Vous savez que je n'en ai plus; ma tendresse pour vous m'a tout ôté. — Quel raisonnement! me répondit-il: que les gens de votre âge ont de caprices! Vous voilà donc bien scandalisé de ce que je vous ai dit hier au matin?—Mon fils! répartis-je, je suis assez consterné; laissez-moi aller sans me répondre: vous n'êtes plus en état de me parler; toutes les paroles que vous prononcez sont autant de coups de poignard pour moi: vous n'en connoissez pas la force, elles me tuent. — Finissons toutes ces explications, dit-il alors avec vivacité: vous avez tort, mon père; il est mille choses que vous auriez pu vous dire à vous-même; vous êtes dans un âge avancé, vous avez presque toujours vécu dans une petite

ville de province, et vos idées, vos manières de faire, vos usages sont différens de ce qui se passe dans le monde; vous auriez dû vous dégoûter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici : mais vous ne sentez point cela, et je le sens, moi. Le bel agrément pour votre fils, que de vous voir converser avec des gens d'un certain rang, polis et délicats, que vous faites rire, et à qui votre simplicité donne la comédie! Voilà pourtant ce que c'est : pensez-vous que cela me soit fort avantageux? Je suis un homme de fortune, n'est-il pas vrai? Eh bien! à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le savent pas? C'est cependant ce qui saute aux yeux, dès qu'on vous voit; et malgré cela vous avez toujours la manie de vouloir vous montrer : ainsi ne nous querellons point, mon père; il n'est pas nécessaire d'aller rompre la tête à personne de vos plaintes : je vais donner ordre qu'on vous conduise dès ce moment à ma campagne; vous y serez le maître et dans votre centre: de temps en temps j'irai vous voir, et rien ne vous manquera. Adieu! je vous quitte; vous allez partir, et moi je vais sortir pour mes affaires.

C'est ainsi, monsieur, que mon fils se sépara d'avec moi : il me quitta sans m'embrasser, sans qu'il lui échappât le moindre mot de douceur, que celui de père, que sa bouche prononçoit, et que son cœur ne sentoit pas ; il se retira sans être touché, ni de l'abattement où il me laissoit, ni du triste silence que je gardai, ni des larmes qu'il vit couler de mes yeux. Ensuite on vint emporter mes hardes, on me dit de descendre, et je fus mis presque sans sentiment dans une chaise qui me conduisit à cette campagne, où je languis depuis près de deux ans, où mon fils n'est point venu, comme il me l'avoit promis ; enfin, où je vis dans une privation entière de toute consolation, et souvent même de toutes les choses nécessaires à la vie.

LE BON FILS.

Un enfant de très-bonne naissance, placé à l'École-militaire, se contentoit depuis plusieurs jours de la soupe et du pain sec avec de l'eau. Le gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours sans découvrir son secret. M. P. D. instruit par le gouverneur de cette persévérance, fit venir le jeune élève; et après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité et de se conformer à l'usage de l'École, voyant qu'il ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne se réformoit, de le rendre à sa famille. Hélas! monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais, la voici. Dans la maison de mon père je mangeois du pain noir en petite quantité, nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe, le pain y est bon, blanc et à discrétion. Je trouve

que je fais grande-chère, et je ne puis me résoudre à manger davantage, me souvenant de l'état de mon père et de ma mère.

M. P. D. et le gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, en voyant la sensibilité et la fermeté de cet enfant. Monsieur, reprit M. P. D., si monsieur votre père a servi, n'a-t-il pas de pension? Non, répondit l'enfant. Pendant un an, il en a sollicité une: le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, et il a mieux aimé languir que de faire des dettes à Versailles. Eh bien! dit M. P. D., si le fait est aussi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je vous promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gousset; recevez pour vos menus plaisirs, ces trois louis que je vous présente de la part du roi; et quant à monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? Ne vous en inquiétez point, répondit M. P. D., nous en trouverons le moyen. Ah! monsieur! répartit prompte-

ment l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai de tout en abondance, cet argent me deviendroit inutile, et il fera grand bien à mon père pour ses autres enfans.

COURAGE
ET BIENFAISANCE
D'UN PAYSAN.

La grandeur d'ame ne suppose pas nécessairement une haute naissance. Les sentimens généreux se trouvent souvent dans les classes les plus basses des citoyens. Un paysan de la Fionie, vient d'en fournir un exemple qui mérite d'être connu. Le feu avoit pris au village qu'il habite. Il courut porter des secours aux lieux où ils étoient nécessaires. Tous ses soins furent vains. L'incendie fit des progrès rapides. On vint l'avertir qu'il avoit gagné sa maison. Il demanda si celle de son voisin étoit endom-

magée. On lui dit qu'elle brûloit, mais qu'il n'avoit pas un moment à perdre s'il vouloit conserver ses meubles. J'ai des choses plus précieuses à sauver, répliqua-t-il sur-le-champ. Mon malheureux voisin est malade et hors d'état de s'aider lui-même. Sa perte est inévitable s'il n'est pas secouru, et je suis sûr qu'il compte sur moi. Aussitôt il vole à la maison de cet infortuné; et, sans songer à la sienne, qui faisoit toute sa fortune, il se précipite à travers les flammes qui gagnoient déjà le lit du malade. Il voit une poutre embrâsée, prête à s'écrouler sur lui, il tente d'aller jusques-là. Il espère que sa promptitude lui fera éviter ce danger, qui sans doute eût arrêté tout autre. Il s'élance auprès de son voisin, le charge sur ses épaules, et le conduit heureusement en lieu de sûreté.

La chambre économique de Copenhague, touchée de cet acte d'humanité peu commun, a envoyé à ce paysan un gobelet d'argent rempli d'écus danois. La pomme du couvercle est surmontée d'une couronne civique, aux côtés de laquelle pendent deux petits médaillons, sur lesquels cette action est gravée en peu de mots. Plusieurs parti-

culiers de cette capitale lui ont fait aussi des présens pour l'indemniser de la perte de sa maison et de ses effets. Leur bienfaisance mérite des éloges. Récompenser la vertu, c'est encourager les hommes à la pratiquer.

L'AMI FIDÈLE.

Un homme respectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, y vivoit dans un réduit obscur, victime de l'infortune, et si indigent qu'il ne subsistoit que des aumônes de la paroisse. On lui remettoit chaque semaine la quantité de pain suffisante pour sa nourriture. Il en fit demander davantage. Le curé lui écrit pour l'engager à passer chez lui : il vient. Le curé s'informe s'il vit seul. *Et avec qui, monsieur*, répondit-il, *voudriez-vous que je vécusse ? Je suis malheureux, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, et tout le monde m'a abandonné, tout le monde ! — Mais, monsieur*, continua le curé, *si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous est nécessaire ?* L'au-

tre paroît déconcerté. Il avoue avec peine qu'il a un chien. Le curé ne le laisse pas poursuivre. Il lui fait observer qu'il n'est que le distributeur du pain des pauvres, et que l'honnêteté exige absolument qu'il se défasse de son chien. *Eh ! monsieur*, s'écrie en pleurant l'infortuné, *si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera ?* Le pasteur attendri jusqu'aux larmes, tire sa bourse et la lui donne, en disant : *Prenez, monsieur, ceci m'appartient.*

LE VIEUX SAUVAGE.

On trouve par-tout de bonnes gens, même parmi les sauvages.

Un jour que je revenois de la promenade avec les gens de ma maison, nous entendîmes à l'entrée d'un bois une voix plaintive. Nous allâmes du côté de la voix, et nous trouvâmes couché sous un arbre un Sauvage déjà sur le retour, qui étoit épuisé de fatigue et de besoin. Ce vieillard paroissoit n'attendre là que la fin de ses jours. D'abord il ne voulut pas nous répondre,

quoique je lui parlasse dans sa langue, que j'avois apprise dans le cours de mes expéditions. Enfin, il nous dit d'un ton plaintif : Hélas ! je me suis levé avec l'aurore, dans l'espérance de me rendre à mon habitation ; je me suis égaré ; il se fait tard, les forces me manquent, et je suis contraint de rester ici. Sans doute que je serai la proie des serpens, ou des bêtes féroces, ou de mes ennemis. Ma pauvre femme ! mes pauvres enfans ! Il se désoloit. Je le priai de nous accompagner. — Mais, dit-il, tu ne me connois pas. — Je n'ai pas besoin de te connoître, lui répondis-je ; viens. Nous l'emmenâmes dans ma hutte. Après qu'il eut pris de quoi réparer ses forces, je lui fis préparer un gîte près de mon lit. Une toile des Indes, tendue en forme de rideau, étoit la seule cloison qui nous séparât. Il se coucha. Au milieu de la nuit, un bruit me réveille. Je crus l'entendre se lever. La peur me saisit. J'écoutai, et je connus bientôt quelle injustice ma frayeur lui avoit faite. Jamais je n'oublierai ce trait. Le Sauvage étoit à genoux en prières, et il s'exprimoit à-peu-près en ces termes : O Dieu ! je te remercie d'avoir fait luire ton

soleil sur ma route ; je te remercie de ce qu'aucun serpent ne m'a piqué, de ce qu'aucune bête féroce n'a fondu sur moi, et de ce que mes ennemis ne m'ont pas rencontré. Je te remercie de ce que ce bon étranger s'est présenté et m'a conduit dans sa hutte. O Dieu ! quand cet étranger, ou ses enfans, ou ses amis voyageront, fais luire ton soleil sur leur route, garantis-les des serpens, des bêtes féroces et de leurs ennemis ; et si quelqu'un d'eux s'égare en chemin, fais qu'il se présente un homme aussi bon qui le mène dans sa hutte. Telle fut sa prière. Voici celle que je fis : Donne-moi, ô mon Dieu ! une petite place dans ton paradis à côté de ce Sauvage.

LA DETTE
DE L'HUMANITÉ.

Un jeune peintre arrivé à Modène, et manquant de tout, pria un gagne-petit de lui trouver un gîte à peu de frais, ou pour l'amour de Dieu. L'artisan, qui étoit garçon,

lui offrit la moitié du sien. On cherche en vain de l'ouvrage pour cet étranger ; son hôte ne se décourage point, il le défraie et le console. Le peintre tombe malade ; l'autre se lève plus matin et se couche plus tard, pour gagner davantage, et fournit en conséquence aux besoins du malade, qui avoit écrit à sa famille. L'artisan le veilla pendant tout le temps de sa maladie qui fut assez longue, et fournit à toutes les dépenses nécessaires. Quelques jours après la guérison, l'étranger reçut de ses parens une somme d'argent assez considérable, et courut chez l'artisan pour le payer. *Non, monsieur*, lui répondit son généreux bienfaiteur. *C'est une dette que vous avez contractée envers le premier honnête homme que vous trouverez dans l'infortune. Je devois ce bienfait à un autre ; je viens de m'acquitter. N'oubliez pas d'en faire autant dès que l'occasion s'en présentera.*

PERSONNAGES.

BABET, jeune bergère de dix ou douze ans.

FANCHETTE, sœur de Babet, âgée de six ou sept ans.

LA MÈRE de Babet et de Fanchette, Paysanne encore jeune.

UN VIEILLARD de campagne, mal vêtu.

La scène est dans un bois.

Le bois doit être disposé de manière qu'on puisse passer par derrière le lieu principal de la scène. Sur les deux côtés sont des arbustes, ou des broussailles, au travers desquelles on peut voir ce qui s'y passe, sans que ces broussailles cachent aux spectateurs aucun des acteurs en scène.

LA BERGÈRE
BIENFAISANTE,

PETIT DRAME PASTORAL,

Tiré d'une Idylle de Gessner, intitulée Ménalque et Alexis.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET, *courant avec inquiétude.*

ROBINE ! Robine!—où es-tu, Robine?.. Ah! si j'ai perdu Robine !.... de toutes mes brebis c'est celle que maman aime le mieux... Robine !.... ma petite sœur joue avec elle.... Fanchette lui donne du pain.... Elle connoît Fanchette tout comme moi.... Robine! Robine ! (*Avec effroi*) mais j'entends du bruit, si c'étoit un loup ?.... (*Elle fait quelques pas pour fuir et revient, puis regarde à travers les branches; ensuite elle dit d'un air plus tranquille.*)

Oh ! non, n'ayons pas peur, c'est un homme. (*Avec un air de défiance.*) Mais je

ne le connois pas ; il n'est pas de notre hameau : si c'étoit un méchant homme !.... Je ne veux pas me montrer..... Comme il est triste !.... il a bien de la peine à marcher.

SCÈNE II.

LE VIEILLARD, *sans voir Babet.* BABET, *toujours à part.*

LE VIEILLARD.

C'EST le pain de mes enfans que ce fagot. Il devroit me paroître fort léger, et je ne saurois le porter. (*Il jette à terre son fagot.*)

BABET.

Il aime les enfans, il ne me fera pas de mal.

LE VIEILLARD.

Ah ! vieillesse ! vieillesse ! tu pèses plus que lui sur mes épaules. — L'amitié me donne du courage. A quoi sert le courage ? Les ans m'ôtent la force.... Pauvres enfans, vous trouvez que je tarde trop long-temps, vous pleurez, mais vous ne m'accusez pas, j'en suis sûr.... Vous savez.... j'ai bien fait de ne pas vous croire, j'ai bien fait. — Si

je l'avois emporté, le reste du pain, je n'aurois pas faim à présent. — Mais vous ?

BABET.

Il a faim, j'ai bien faim aussi.

LE VIEILLARD.

Hélas ! peut-être l'auront-ils mangé trop tôt. (*Il regarde au soleil.*) Il y a bien six heures que je suis parti : oui, il y a au moins six heures que je les ai quittés. S'ils l'ont mangé tout de suite, ils sont à présent comme ces petits oiseaux que j'ai vu tantôt dans leur nid. — Ils m'ont fait grande pitié, ces petits oiseaux. — Quelqu'un aura-t-il pitié de mes petits à moi ?

BABET.

Oh ! moi j'en aurois pitié, si je les voyois.

LE VIEILLARD.

Si je laissois-là mon fagot, je marcherois plus vîte, j'arriverois, au moins je les tirerois d'inquiétude. — Malheureux vieillard, comme tu te trompes ! Sais-tu ta route ? te voilà perdu dans le plus épais du bois ; pas un sentier.

BABET.

Si j'osois l'aborder, je lui dirois bien par où il faut prendre.

LE VIEILLARD.

Le soleil baisse; j'ai vu ici-autour des bestiaux; on viendra les chercher avant la nuit; j'entendrai les cornemuses des bergers, ils me remettront dans mon chemin, restons. — Mais la faim ! la faim! ce n'est pas la mienne qui me tourmente le plus.... Si je pouvois dormir ! (*Il se couche sur son fagot et s'endort.*)

BABET.

Il dort déjà. — Oh! non, il n'est qu'assoupi : c'est la fatigue.... Vraiment si fait, il dort. Mais il a faim, le pauvre homme! Au moins il faut le laisser dormir; peut-être.....

SCÈNE III.

LA MÈRE et FANCHETTE, *de loin, sans se montrer;* BABET.

LA MÈRE, *à haute voix.*

BABET ! Babet !

FANCHETTE, *à haute voix aussi.*

Ma sœur ! ma sœur !

LA MÈRE.

Où es-tu, ma fille ? où es-tu, Babet ?

BABET, *allant vers la voix.*

Ici, maman.

LA MÈRE.

Par où ?

BABET.

Par ici. (*La mère paroît, tenant Fanchette par la main. Elle porte une terrine à anse et une cuiller dedans. Fanchette porte un petit panier où sont du pain et des pommes.*)

LA MÈRE.

A la fin te voilà : j'ai eu de la peine à te trouver ; comme tu as chaud ! ah ! vous avez couru, ma fille !

BABET.

Maman, je cherche Robine ; Robine est perdue.

FANCHETTE.

Non, ma sœur, elle est à la maison.

BABET.

Comment ! à la maison !

LA MÈRE.

Oui ! à la maison ; elle est revenue toute seule.

BABET.

J'étois bien inquiète, toujours.

(*à Fanchette.*) Oui ! tu lui donnes toujours du pain, c'est pour cela qu'elle me quitte.

LA MÈRE.

Elle avoit faim, tu dois avoir faim aussi, toi. Tiens, voilà ton dîner que je t'apporte : repose-toi, mon enfant. Et toi, Fanchette, voilà ton ouvrage, travaille. (*On s'assied sur l'herbe : Babet emporte son dîner et va le porter sans faire de bruit auprès du vieillard qui dort toujours.*)

FANCHETTE, *en montrant son ouvrage.*

Maman, voilà qui ne va pas bien.

LA MÈRE, *en prenant l'ouvrage.*

Voyons. (*Babet revient guetter à travers les branches, prend de petits morceaux de terre et tâche de les jetter sur les mains du vieillard.*)

BABET, *après avoir attrapé la main du vieillard.*

Il croira que ce sont des feuilles qui auront tombé. (*Le vieillard fait le mouvement d'une personne qui s'éveille : Babet marque de la joie.*)

LA MÈRE, *à Fanchette.*

Cela ira bien à présent ; continue : mais ta petite folle de sœur, où est-elle encore allée ? Pourquoi ne pas dîner auprès de

nous ? Regarde, Fanchette, si tu la vois. (*Fanchette cherche, apperçoit sa sœur et revient.*)

BABET, *avec dépit.*

Il regarde de l'autre côté.

FANCHETTE, *revenant à sa mère.*

Maman, elle est là tout près. La voyez-vous ? elle guette à travers les branches.

LA MÈRE, *à Fanchette.*

Je ne m'étonne plus qu'elle oublie son dîner ; c'est quelque nid qu'elle aura découvert.

FANCHETTE, *avec transport.*

Un nid ! c'est bon, maman, voyons aussi.

LA MÈRE.

Puisqu'elle n'a pas voulu nous le dire, il faut l'attraper : ne fais pas de bruit ; passons de l'autre côté. (*La mère et Fanchette passent par derrière la scène.*)

SCÈNE IV.

LE VIEILLARD et BABET.

LE VIEILLARD.

Je n'ai pas dormi long-temps.

BABET.

Tant-mieux.

LE VIEILLARD.

Je suis bien étonné d'avoir pû dormir : me voilà un peu reposé ; mais je n'ai pas moins faim. (*Appercevant le dîner.*) Ah! bon Dieu! est-ce que je dors encore! Est-ce que je rêve ?... Celui qui nourrit les petits des oiseaux n'abandonne pas les hommes.

BABET.

J'ai lu cela dans un gros livre.

LE VIEILLARD.

Un ange est venu de sa part.

BABET.

Le pauvre homme !

LE VIEILLARD.

Il a sans doute envoyé aussi un de ses anges à mes enfans. — Ils ont leur innocence : c'est par eux qu'il aura commencé. (*Il prend la terrine.*) Dieu de bonté, si

mon cœur est digne de toi, accepte son hommage. (*Il mange.*)

BABET.

Comme il mange de bon appétit!

LA MÈRE *arrive, regarde et s'écrie*:

Ah! ma fille! ma fille!

FANCHETTE.

Quoi donc, maman?

LA MÈRE *soulève Fanchette et lui montre le vieillard à travers les branches.*

Vois-tu, Fanchette, vois-tu?

FANCHETTE.

Il mange le dîner de ma sœur.

LA MÈRE.

Tais-toi, ne fais pas de bruit; baise-moi, ma petite, tu ressembleras à ta sœur. Promets que tu lui ressembleras.

FANCHETTE.

Oui! maman! et à vous.

LA MÈRE.

Allons l'embrasser. (*Elle repasse du côté de Babet.*)

BABET.

Il pourra bien porter son fagot après cela.

LE VIEILLARD, *pose à terre la terrine.*

Le pain et les pommes..... oh non! je

ne les mangerai pas : mes enfans les mangeront. (*Il les met dans ses poches.*)

BABET.

Si j'avois encore ici celles qui sont chez nous !

LE VIEILLARD.

Mais la terrine, la corbeille, la cuiller, à qui dois-je les rendre ? On ne me les a pas données.... Je n'ai qu'à les laisser là ; ceux qui les ont apportées viendront les reprendre.

LA MÈRE, *à Babet, avec transport.*

Ah ! Babet ! que ta mère est heureuse ! embrasse-moi. (*La mère et les deux enfans se tiennent embrassés.*)

LE VIEILLARD.

Mais ma route ! ma route ! qui me l'indiquera ? Comment sortir de ce bois ? Pourrois-je recharger mon fagot ? (*Il essaie et ne peut.*)

LA MÈRE, *après avoir regardé.*

Allons le trouver : allons lui aider. (*Elle fait quelques pas.*) Oh ! non, faisons plutôt comme si nous passions par-là.

BABET.

Maman, ne dites pas que c'est moi....

LA MÈRE.

Non, ma fille. Mais toi, Fanchette, songe à te taire. (*Elles passent devant le vieillard.*)

LE VIEILLARD, *en s'avançant.*

Ma chère dame, écoutez, écoutez.

LA MÈRE, *approchant.*

Que voulez-vous, mon ami ?

LE VIEILLARD.

Écoutez ! j'ai perdu ma route, indiquez-moi....

LA MÈRE.

Où voulez-vous aller ?

LE VIEILLARD.

Vous me tirerez d'un grand embarras.

LA MÈRE.

Mais dites-moi où vous demeurez : comment s'appelle votre village ?

LE VIEILLARD.

Vraiment oui ! j'ai bien de l'âge.

LA MÈRE.

Je ne vous parle pas de votre âge. (*Aux enfans :*) Le pauvre homme est sourd. (*Au vieillard, et plus haut :*) je vous demande le nom de votre village.

LE VIEILLARD.

Je demeure tout à côté de Vanvres ; vous

ne connoissez peut-être pas Vanvres ; mais indiquez-moi le chemin pour aller à Clamart ; quand je serai à Clamart, je trouverai facilement.

LA MÈRE.

Vous n'en êtes pas bien loin : mais le chemin est difficile.

BABET, *à sa mère.*

Maman, je le conduirai. (*Passant du côté du vieillard, et plus haut.*) Je vous conduirai, bonhomme.

LE VIEILLARD.

Je vous serai bien obligé, ma petite : mais écoutez, dites-moi, n'avez-vous vu personne passer par ici ?

BABET.

Personne.

LE VIEILLARD.

Pourriez-vous me dire qui est-ce qui m'a apporté à dîner ?

BABET.

A dîner !

LE VIEILLARD.

Oui ! à dîner, pendant que je dormois : voilà encore la corbeille, la terrine : avez-vous vu qui est venu ?

BABET.

Je n'ai vu personne.

LE VIEILLARD.

Il est pourtant venu quelqu'un ; je voudrois savoir qui c'est.

BABET.

Et pourquoi ?

LE VIEILLARD.

Pour le bénir, pour lui souhaiter....

BABET.

Bénissez tout le monde, bon papa ; celui-là aura sa part.

LA MÈRE, *à Fanchette, qui tient la corbeille et la terrine.*

Laissez cela, petite fille.

FANCHETTE.

Maman, c'est pour les remporter chez nous.

LE VIEILLARD, *en souriant.*

Je m'en doutois déjà, mes enfans..... Quand vous me l'auriez caché, vous ne l'auriez pas caché à celui qui voit tout ; c'est à lui de vous récompenser ; il vous récompensera. J'ai fait ce matin une action moins bonne que la vôtre ; il s'est servi de vous pour m'en payer.

BABET.

Et qu'avez-vous donc fait ?

LE VIEILLARD.

En coupant mon fagot, j'ai vu que j'étois tout auprès d'un petit nid. La mère, je crois que c'est une fauvette, voltigeoit autour de moi en gémissant; elle n'osoit approcher de ses petits. Ils étoient là tous les cinq à ouvrir le bec, en remuant leur petite tête : j'ai songé à mes enfans.

LA MÈRE.

Est-ce qu'ils sont encore petits, vos enfans ?

LE VIEILLARD.

Mes enfans à moi, ils sont morts : je vous parle des orphelins qu'ils ont laissés; c'est à eux que j'ai pensé ! et je me suis dit à moi-même : Je peux aller plus loin faire mon fagot. Je me suis enfoncé dans le fond du bois, et j'ai perdu la route. Je serois mort de besoin, si vous n'aviez eu la bonté... oh ! cette bonté ne sera pas perdue ; elle est écrite là : (*en montrant son cœur;*) elle est écrite encore ailleurs; le bien qu'on a fait se trouve toujours ; vous êtes encore trop jeunes pour savoir cela : mais vous verrez par la suite. Tenez, nous avions

dans nos cantons une enfant ; elle n'étoit pas plus âgée que vous, qu'elle étoit déjà si bonne, si bonne ! le mal des autres lui faisoit bien de la peine : quand elle pouvoit les soulager, elle étoit si contente ! Eh bien ! elle a prospéré, on la bénit (1) tous les jours dans le pays. Je ne veux pas vous promettre que vous lui ressemblerez tout-à-fait ; mais pour le bonheur de votre mère et pour le vôtre, je souhaite que vous en approchiez un jour. Voudriez-vous m'aider à charger mon fagot ?

LA MÈRE.

De bon cœur.

BABET.

Maman, que j'aide aussi !

FANCHETTE.

Et moi donc ?

LE VIEILLARD.

Bien obligé. (*A Babet* :) vous avez promis de me mettre dans mon chemin ?

(1) Allusion au caractère d'une jeune princesse, pour qui ce petit drame a été fait, et en présence de laquelle il a été représenté. Elle avoit fourni la première idée de cette Pastorale, en donnant aux enfans qui l'ont jouée, l'Idylle de Gessner, *Ménalque et Alexis*, et en en recommandant la lecture.

BABET.

Oui ! oui ! ne craignez rien, je vous conduirai.

LA MÈRE.

En revenant ne t'amuse pas, je vais te faire à dîner, tu dois avoir faim.

BABET.

Ah ! maman ! mon dîner d'aujourd'hui m'a fait tant de bien !... par-ici, bon papa, par-ici.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

LA PIÉTÉ FILIALE.

DANS l'embrâsement du Vésuve, Pline le jeune étoit à Misène avec sa famille. Tous les habitans cherchoient leur salut dans la fuite; mais redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environne, Pline est prêt à tout entreprendre pour sauver les jours d'une mère qui lui est plus chère que la vie. Elle le conjure en vain de fuir d'un lieu où sa perte est assûrée. Elle lui représente que son grand âge et ses infirmités ne lui permettent pas de le suivre, et que le moindre retardement les expose à périr tous deux. Ses prières sont inutiles, et Pline aime mieux mourir avec sa mère, que de l'abandonner dans un péril aussi pressant. Il l'entraîne malgré elle, et la force de se prêter à son empressement. Elle cède à la tendresse de son fils, en se reprochant de retarder sa fuite. Déjà la cendre tombe sur eux. Les vapeurs et la fumée, dont l'air est obscurci, font du jour la nuit la plus sombre. Ensevelis dans les ténèbres, ils n'ont pour guider leurs pas tremblans que la lueur des flammes qui

les environnent. On n'entend que des gémissemens et des cris que l'obscurité rend encore plus effrayans. Mais cet horrible spectacle ne sauroit ébranler la constance de Pline, ni l'obliger à pourvoir à sa sûreté, tant que sa mère est en danger. Il la console, il la soutient, il la porte entre ses bras ; sa tendresse excite son courage et le rend capable des plus grands efforts. Le ciel récompensa une action si louable : il conserva à Pline une mère plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenoit d'elle, et à sa mère un fils si digne d'être aimé, et de servir de modèle à tous les enfans.

TRAIT DE JUSTICE.

L'EMPEREUR se promenant seul dans les rues de Vienne, vêtu comme un simple particulier, rencontra une jeune personne toute éplorée, qui portoit un paquet sous son bras. — Qu'avez-vous, lui dit-il affectueusement ? que portez-vous ? où allez-vous ? ne pourrois-je calmer votre douleur ?

« Je porte des hardes de ma malheureuse

mère, répondit la jeune personne au prince qui lui étoit inconnu. Je vais les vendre. C'est, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, notre dernière ressource. Ah! si mon père, qui a versé tant de fois son sang pour la patrie, vivoit encore, ou s'il avoit obtenu les récompenses dues à ses services, vous ne me verriez pas dans cet état. — Si l'empereur, lui répondit le monarque attendri, avoit connu vos malheurs, il les auroit adoucis. Vous auriez dû lui présenter un mémoire, et employer quelqu'un qui lui eût exposé vos besoins. — Je l'ai fait, répliqua-t-elle, mais inutilement. Le seigneur à qui je m'étois adressée, m'a dit qu'il n'avoit jamais pu rien obtenir. — On vous a déguisé la vérité, ajouta le prince, en dissimulant la peine qu'un tel aveu lui faisoit; je puis vous assûrer qu'on ne lui aura pas dit un mot de votre situation; et qu'il aime trop la justice, pour laisser périr la veuve et la fille d'un officier qui l'a bien servi. Faites un mémoire; apportez-le-moi demain au château, en tel endroit et à telle heure; si tout ce que vous dites est vrai, je vous ferai parler à l'empereur et vous en obtiendrez justice. La jeune personne, en es-

suyant ses pleurs, prodiguoit des remercîmens à l'inconnu, lorsqu'il ajouta : — Il ne faut cependant pas vendre les hardes de votre mère. Combien comptiez-vous en avoir? — Six ducats, dit-elle. — Permettez que je vous en prête douze jusqu'à ce que nous ayons vu le succès de nos soins. A ces mots, la jeune fille vole chez elle, remet à sa mère les douze ducats avec les hardes, lui fait part des espérances qu'un seigneur inconnu vient de lui donner. Elle le dépeint, et des parens qui l'écoutoient reconnoissent l'empereur dans tout ce qu'elle en dit. Désespérée d'avoir parlé si librement, elle ne peut se résoudre à aller le lendemain au château. Ses parens l'y entraînent. Elle arrive tremblante, voit son souverain dans son bienfaiteur et s'évanouit. Cependant le prince qui lui avoit demandé la veille le nom de son père et celui du régiment dans lequel il avoit servi, avoit pris des informations, et avoit trouvé que tout ce qu'elle lui en avoit dit étoit vrai. Lorsqu'elle eut repris ses sens, l'empereur la fit entrer avec ses parens dans son cabinet, et lui dit, de la manière la plus obligeante : — Voilà, mademoiselle, pour madame votre mère,

le brevet d'une pension égale aux appointemens qu'avoit M. votre père, dont la moitié sera reversible sur vous, si vous avez le malheur de la perdre. Je suis fâché de n'avoir pas appris plutôt votre situation, j'aurois adouci votre sort. Depuis cette époque, ce prince fixa un jour par semaine, où tout le monde étoit admis à son audience.

L'AMITIÉ FRATERNELLE.

Le fils d'un riche négociant de Londres s'étoit livré dans sa jeunesse à tous les excès. Il irrita son père, dont il méprisa les sages avis. Le vieillard, près de finir sa carrière, fait un acte par lequel il déshérite son jeune fils, et meurt. Dorval, instruit de la mort de son père, fait de sérieuses réflexions, rentre en lui-même, et pleure ses égaremens passés. Il apprend bientôt qu'il est déshérité. Cette nouvelle n'arrache de sa bouche aucun murmure injurieux à la

mémoire de son père. Il la respecte jusques dans l'acte le plus désavantageux à ses intérêts. Il dit seulement ces mots : je l'ai mérité. Cette modération parvient aux oreilles de Jenneval son frère, qui, charmé de voir le changement de mœurs de Dorval, va le trouver, l'embrasse et lui adresse ces paroles à jamais mémorables : « Mon frère, par un testament que voici, notre père commun m'a institué son légataire universel; mais il n'a voulu exclure que l'homme que vous étiez alors, et non celui que vous êtes aujourd'hui; je vous rends la part qui vous est due. »

LES
REVENANS.

PERSONNAGES.

M. DELMAS, père.

L'aîné DELMAS, âgé de 9 ans.

Le cadet DELMAS, âgé de 7 ans.

Une gouvernante.

LES REVENANS,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les deux frères DELMAS, *la Gouvernante.*

L'aîné DELMAS, *tenant une clef.*

MA bonne, mon papa vient de me donner la clef de l'armoire, qui est dans le cabinet de la chambre de maman, pour que je prenne mon habit d'été et celui de mon frère pour demain, parce que c'est la Pentecôte : tenez, ma bonne, la voilà; voulez-vous bien aller les prendre tous deux?

LA GOUVERNANTE.

Quoi! vous avez encore peur d'entrer dans la chambre de votre maman, parce qu'elle y est morte? mais il y a maintenant plus de six semaines, et je sais que votre papa veut que vous y alliez vous-même : ainsi, obéissez-lui, monsieur, allez chercher votre habit et celui de votre frère. Eh bien! irez-vous?

L'AINÉ.

Oh ! ma bonne, je n'ose pas y aller tout seul... (*Au cadet.*) mon frère, veux-tu venir avec moi ?

LE CADET.

Non ! mon frère, à moins que ma bonne ne vienne avec nous deux.

LA GOUVERNANTE.

Messieurs ! il faut que vous vous enhardissiez, votre papa le veut. N'avez-vous pas peur que votre chère mère, qui vous aimoit tant, revienne de l'autre monde pour vous faire du mal ? Allez, quand on est mort, on est bien mort.

L'AINÉ.

C'est vrai, ma bonne, je vous crois bien, mais je n'ose pas : je n'irai pas absolument tout seul, j'aime mieux ne pas mettre demain mon habit d'été.

LE CADET.

Oh ! moi, je veux avoir le mien ; et, puisque tu fais tant l'enfant, je n'ai pas si peur que toi, et je vais le chercher ; donne-moi la clef.

L'AINÉ.

Tiens, la voilà, mon frère ; en même-ıps apporte le mien, je t'en prie.

LE CADET.

Oh ! pour ça non, mon papa veut que tu l'ailles chercher toi-même ; et tu iras, si tu veux l'avoir. Tu vas bien voir qu'il n'y a rien à craindre ; tiens, j'y vais tout seul, ainsi.... c'est l'armoire qui est dans le fond du petit cabinet, n'est-ce pas ?

LA GOUVERNANTE.

Oui, à droite. (*Le cadet passe dans la chambre avec une lumière.*)

SCÈNE II.

LA GOUVERNANTE, le petit DELMAS, l'aîné.

LA GOUVERNANTE.

Je serois bien honteux à votre place de voir mon frère cadet avoir plus de courage que moi.

L'AINÉ DELMAS.

Oh bien ! ma bonne, tant-mieux pour lui ; mais c'est bien vilain à lui, s'il n'apporte point mon habit avec le sien.

LA GOUVERNANTE.

S'il l'apporte, vous n'en serez pas plus avancé ; car je le lui ferai remporter, pour

que vous obéissiez à votre papa, et que vous l'alliez chercher vous-même.

L'AINÉ.

Eh bien ! ma bonne, je dirai que vous êtes aussi méchante que mon frère.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, je dirai que vous êtes un poltron et un petit nigaud; tenez, voilà votre frère qui est plus brave que vous.

SCÈNE III.

Les acteurs précédens, le cadet DELMAS.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien ! avez-vous vu quelque chose, mon ami ?

LE CADET.

Rien du tout, ma bonne, et mon frère a tort d'avoir peur.

L'AINÉ.

Tu n'as donc apporté que ton habit ?

LE CADET.

Non, vraiment ! je te l'avois promis; tiens, voilà la clef, va chercher le tien, si tu veux.

L'AINÉ.

Oh ! pour ça non ! je m'en passerai plutôt.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, M. DELMAS père.

M. DELMAS.

Eh bien ! voilà donc les deux habits d'été qu'on a tirés de l'armoire si redoutable. Est-ce Delmas qui les a été chercher ? (*Il examine l'habit.*) Mais n'en voilà qu'un, pourquoi cela ?

LE CADET.

C'est le mien, mon papa, que j'ai été chercher moi-même tout seul ; mon frère n'ose pas entrer dans la chambre de maman, et aller tout seul jusqu'à l'armoire.

M. DELMAS, *à l'aîné.*

Mais, de quoi as-tu donc peur dans cet appartement, quand tu vois que ton frère en vient tout seul, sans avoir rien vu ni entendu ?

L'AINÉ.

Oh dame ! mon papa, j'ai peur.... Saint-Jean, que vous avez renvoyé, parce qu'il me faisoit des peurs terribles, m'a raconté

tant d'histoires de morts qui reviennent, que je ne peux pas être le maître de n'avoir pas peur.

M. DELMAS.

Il faut pourtant bien que je te guérisse de cette foiblesse-là, et je veux en venir à bout en te parlant raison : mettez-vous là tous deux ; et vous, la bonne, allez faire vos affaires.

LA GOUVERNANTE.

Je m'en vais, monsieur ; mais je crois que toutes les belles raisons que vous allez employer, ne vaudront pas une bonne correction.

M. DELMAS.

Non, la bonne, pour cette fois-ci permettez-moi de n'être pas de votre avis.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes le maître. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

M. DELMAS, ses deux enfans, *tous assis.*

M. DELMAS, *à l'aîné.*

Oh ça! mon fils, écoute-moi bien.

L'AINÉ.

Oui, mon papa.

M. DELMAS.

Tu as peur d'entrer dans la chambre de ta mère, parce qu'il n'y a pas long-temps qu'elle y est morte? Te paroît-il raisonnable que les morts reviennent tourmenter les vivans? Si cela étoit, nous ne pourrions vivre tranquilles dans ce monde-ci, ni jour, ni nuit; car, si un seul avoit la faculté d'y revenir, tous les autres l'auroient aussi; et il y a tant d'hommes qui sont morts depuis que ce monde existe, que nous ne saurions où nous fourrer, si les morts revenoient; d'abord, entends-tu ce raisonnement-là?

L'AINÉ.

Oui! mon papa.

LE CADET.

Aussi, c'est ce que je lui dis; mais il ne veut pas me croire.

L'AINÉ.

J'entends bien cela; mais cependant il y a tant d'histoires que des gens raisonnables racontent de morts qui sont revenus... qui ont paru la nuit tout en blanc.... qui ont tiré les rideaux de ceux à qui ils en vouloient, et puis qui ont disparu; dame! il

faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout cela.

M. DELMAS.

Je vais te dire tout ce qu'il y a de vrai dans toutes les histoires de revenans, qu'on a pu raconter. Dans chaque histoire il y a de vrai un évènement naturel, qui n'a rien de surprenant, quand on va jusqu'à en approfondir la cause; mais qui laisse des sentimens de crainte, quand on attribue cet évènement à une cause qui n'est pas la véritable, et qu'on croit merveilleuse, miraculeuse même, lorsqu'on est prévenu, et qu'on n'approfondit rien. Par exemple, à ton âge, à-peu-près, le lendemain de la mort de mon grand-père, la nuit que j'étois seul couché dans un grand lit, j'entendis ouvrir mes rideaux très-brusquement, et puis les refermer de même, et cela à plusieurs fois....

L'AINÉ.

Ah! mon Dieu! mon papa, eh bien! vous eûtes bien peur sûrement?

M. DELMAS.

Oui! sans doute, j'appelai même, je criai; mon père vint avec de la lumière, et

il vit lui-même les rideaux faire le même manège.

L'AINÉ.

Eh bien ?

M. DELMAS.

Mon père, qui n'étoit point un enfant, et qui vouloit m'éclairer l'esprit sur ma crainte mal fondée, comme je le fais sur la tienne, envoya chercher une échelle pour examiner la cause de cet évènement qui paroissoit extraordinaire. Il monta lui-même à l'échelle, et trouva sur l'impériale du lit un gros rat qui s'étoit pris la patte dans un des anneaux du rideau, et qui, allant et venant pour se débarrasser, faisoit jouer le rideau, en l'ouvrant et le fermant très-fort.

L'AINÉ.

Bon ! un gros rat !

M. DELMAS.

Oui, un gros rat, qu'il prit et qu'il me montra ; car malgré ce qu'il m'en disoit, je ne voulois pas le croire. Eh bien ! si on n'avoit pas été à la cause de cette aventure, et qu'on ne m'eût pas mis au fait, j'aurois cru que c'étoit mon grand-père, qui revenoit, comme on dit, pour me demander des prières.

L'AINÉ.

Sûrement.

M. DELMAS.

Oh ! tu vois bien que j'avois tort d'avoir peur, et cette découverte m'a guéri depuis, pour toujours, de croire aux revenans; sois certain qu'il en est de tout ce qu'on raconte sur cela, comme de cette histoire.

LE CADET.

Eh ! mon papa, contez-lui aussi celle des papiers du jeune clerc de procureur, qui se culbutoient tous dans sa chambre pendant la nuit, et sautoient les uns sur les autres. Oh ! elle est bien drôle celle-là ; vous me l'avez racontée à moi tout seul, et elle m'a guéri de la peur, moi.

M. DELMAS.

Ah ! oui encore : eh bien ! raconte-la-lui, puisque tu t'en souviens.

LE CADET.

Qui ? moi ? Dame, mon papa ! je ne sais pas si j'en pourrai venir à bout.

M. DELMAS.

Allons, raconte comme tu pourras.

LE CADET.

Écoute bien, mon frère, et tu vas voir 'il faut avoir peur des choses qui nous ef-

fraient d'abord. Il y avoit une fois un jeune clerc de procureur....

M. DELMAS.

Il y avoit une fois.... Allons donc, tu commences ton récit comme le conte d'une vieille bonne-femme. Commence par dire : *un jeune clerc de procureur ;* et sois intelligible dans ton récit : pour cela, ne te presse point.

LE CADET.

Non, mon papa. Un jeune clerc de procureur travailloit dans sa chambre à ses momens de récréation à des procès pour son profit, et pour avoir de l'argent pour se divertir les fêtes et dimanches.

M. DELMAS.

Voilà bien des fois *pour.... pour....* Il faut éviter tout cela quand on raconte.

LE CADET.

Oui, mon papa. Un de ses camarades qui voulut changer de chambre avec lui, parce que la sienne n'étoit pas si jolie, s'avisa, pour y parvenir, d'une bonne ruse.

M. DELMAS.

Fort bien. Mais, d'abord, raconte le fait, en le présentant du côté qui peut surprendre; après cela, tu en développeras les causes na-

turelles : voilà comme ta petite histoire intéressera et fera plaisir.

LE CADET.

Oui, mon papa. Le père du jeune clerc, qui travailloit dans sa chambre, venoit de mourir il y avoit deux jours. Ce jeune homme, qui étoit rempli de l'idée de la mort de son père, et qui avoit toujours craint les revenans, s'imagina aisément que son père lui revenoit, quand, pendant deux nuits de suite, il entendit tous ses papiers se remuer, se culbuter les uns sur les autres, et se promener dans sa chambre; il avoit beau les remettre en ordre le jour, pareil tracas recommençoit la nuit.

L'AINÉ.

Oh! comme j'aurois eu peur. Eh bien! a-t-il découvert d'où cela venoit?

LE CADET.

Écoute-donc. Prêt à changer de chambre avec son camarade, qui, pour le mieux attraper, lui promettoit que si, après avoir changé, il lui en arrivoit autant dans la sienne, il seroit toujours le maître de reprendre la sienne....

M. DELMAS.

La sienne, la sienne. Cela forme ce qu'on

appelle une amphibologie ; il faut mettre un autre mot distinctif, comme, la première ; ou bien encore, celle qu'il avoit d'abord.

LE CADET.

Oui ! j'entends. Il seroit toujours le maître de reprendre la première. Le jeune clerc, dont le père étoit mort, chercha un beau matin à découvrir s'il n'y avoit pas quelque cause naturelle dans le bouleversement de ses papiers, imaginée par la malice de son camarade, pour avoir sa chambre. Après avoir bien examiné, il s'apperçut qu'il y avoit des fils attachés à certains papiers qui étoient sous beaucoup d'autres, dont les bouts passoient par les petits trous de la cloison de sa chambre, qui la séparoit de celle de son camarade. Ce camarade, qui arrangeoit tout cela en passant par une planche qu'il ôtoit de la cloison....

M. DELMAS.

En passant par une planche. On ne passe pas par une planche, mais par le trou pratiqué en ôtant la planche....

LE CADET.

Oui ! mon papa. Ce camarade, tiroit ces fils à une certaine heure de la nuit, et causoit ainsi à l'autre une frayeur terrible.

L'AINÉ.

Voyez la malice! Je n'aurois jamais deviné cela. Eh bien! après il n'eut plus peur sans doute?

LE CADET.

Non sûrement; mais il fit bien peur à son tour au malin camarade; car, une nuit que de sa chambre ce dernier faisoit jouer ses fils, en les tirant pour promener les papiers, l'autre les tira aussi à lui de son côté assez brusquement pour qu'il fût obligé de les laisser échapper, ou de les lâcher. Celui qui vouloit attraper l'autre, le croyoit bien endormi, et eut peur à son tour que ce ne fût l'esprit du père qui étoit mort, qui tirât ces fils. Il les laissa là, et n'osa plus en tirer aucun. Le lendemain ils s'expliquèrent; la mêche fut ainsi découverte: il ne fut plus question de troquer de chambre. Tu vois bien, mon frère, qu'il ne faut jamais croire aux revenans, et que ce sont des contes qui ne doivent jamais nous faire peur.

M. DELMAS.

Allons! tu ne t'es pas trop mal tiré de ton histoire.

L'AINÉ.

Eh bien! tenez, mon papa, voilà qui est

fini : cette histoire-là me rassûre, et je n'ai plus peur, plus du tout; donnez-moi la clef de l'armoire, et je m'en vais chercher mon habit tout seul.

M. DELMAS.

Soit : mais ne promets-tu pas plus que tu ne peux ?

L'AINÉ.

Non ! vous verrez, il ne m'arrivera rien, pas plus qu'à mon frère ; mais, quelque chose qu'il m'arrive, je n'aurai pas peur, vous allez voir.

M. DELMAS.

Allons ! prens cette lumière et va hardiment, tu verras qu'il ne t'arrivera rien ; je te le garantis. (*L'aîné prend un flambeau, et entre dans la chambre voisine.*)

SCÈNE VI.

M. DELMAS, *son fils cadet.*

M. DELMAS.

Ton histoire l'a rassûré, j'en suis charmé ; car, il est honteux à un garçon de son âge d'avoir peur des revenans.

LE CADET.

Oh ! pour moi je n'en aurai plus de peur

de ma vie; mais je crois qu'à mon frère actuellement le cœur lui bat bien fort. (*On entend, dans la chambre voisine, l'aîné qui appelle à lui en criant.*).

L'AINÉ.

Ah ! mon Dieu ! mon papa, mon frère, mon papa !

SCÈNE VII.

M. DELMAS, *ses deux fils.*

(*L'aîné revient dans le salon tout effrayé, sa chandelle éteinte, et s'essuyant le visage.*)

M. DELMAS.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ? qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

L'AINÉ.

Ah ! mon papa ! vous le croirez si vous voulez; mais cela est bien vrai, et je l'ai bien senti.

M. DELMAS.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as senti ?

L'AINÉ.

J'ai senti qu'en ouvrant la porte du cabinet où est l'armoire, on m'a donné un

grand coup tout au milieu du visage, et on a éteint ma lumière.

M. DELMAS.

Et quel coup peut-on t'avoir donné ? Cela n'est pas croyable.

L'AINÉ.

Je ne sais pas si cela est croyable ; mais cela est vrai toujours. Ah ! mon Dieu ! j'en tremble encore ; et tenez, voyez ma chandelle éteinte, et la mêche tout écrasée ; vous voyez bien que je ne mens pas.

M. DELMAS.

Il y a quelque chose là-dessous ; allons, je veux voir d'où cela peut venir. Sûrement j'en découvrirai la cause naturelle. Rallumez ce flambeau.... Restez ici tous les deux, je veux voir moi-même ce qui peut en être. (*Il entre dans la chambre.*)

SCÈNE VIII.

Les deux petits DELMAS.

LE CADET.

On t'a donné un coup dans le visage, et on a éteint ta chandelle ? Cela est singulier. Est-ce que l'esprit de maman t'en voudroit ? et lui as-tu fait quelque chose ?

L'AINÉ.

Oui ! mon frère ! je me rappelle qu'elle vouloit que j'étudiasse un matin mes Évangiles, et je ne l'ai pas voulu ; je l'ai impatientée bien fort ; c'est peut-être cela qui a mis son esprit en colère contre moi.

LE CADET.

Oh ! dame ! mon frère, cela pourroit bien être ; pourquoi ne l'as-tu pas dit ? moi je ne l'ai pas chagrinée du tout ; voilà pourquoi son esprit ne m'a rien fait.

L'AINÉ.

Tu vois que j'avois bien raison de ne vouloir pas aller tout seul dans ce cabinet ; oh ! si j'y rentre jamais....

SCÈNE IX.

M. DELMAS, *ses deux fils.*

LE CADET.

ALLEZ ! mon papa ! nous savons d'où cela vient, ne vous mettez plus en peine.

M. DELMAS.

Je viens aussi de m'en appercevoir ; eh bien ! qu'est-ce que vous savez ?

LE CADET.

Mon frère vient de m'avouer qu'il a bien

ort impatienté maman, et sans doute que pour l'en punir....

M. DELMAS.

Bon! quoi! tu retombes encore dans ces misères-là, toi que je croyois plus raisonnable que ton frère! Écoute-moi. (*A l'aîné.*) Je viens de découvrir la cause naturelle de ce qui t'a fait tant de peur. Près de la porte du cabinet dont il s'agit, il y a un rideau de fenêtre noué à une certaine hauteur. La porte, en s'ouvrant, prend par le haut ce rideau, et quand on la pousse jusqu'à l'ouvrir tout-à-fait, le nœud du rideau passe par-dessus cette porte, (*au cadet*) et c'est ainsi qu'il est tombé précisément à la hauteur du visage de ton frère. (*A l'aîné.*) Voilà comme il a éteint ta chandelle, et t'a donné un coup dans le visage. (*Au cadet.*) Il ne t'en a pas fait de même à toi, parce que tu n'as pas ouvert la porte autant que ton frère, et que le rideau est resté sur la porte. Mais ce n'est pas assez de vous le dire; pour vous guérir de toutes vos idées, je veux vous le montrer, de façon que vous ne puissiez plus en douter: venez tous deux avec moi.

L'AINÉ.

Le maudit rideau ! je n'aurois jamais imaginé cela. Allons donc voir..... et cela me guérira pour toujours.

ÉDUCATION SINGULIÈRE D'UN MOINEAU.

QUOIQUE l'homme, dit l'illustre M. de Buffon, ait moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée et qu'ils sont moins susceptibles de sentimens d'attachement et d'obéissance, on ne peut douter cependant qu'il ne puisse les apprivoiser et leur faire contracter une certaine affection pour lui. S'il falloit constater le fait par l'érudition, les oies gardiens du Capitole, les pigeons messagers de la ville de Tyr, le beau moineau de Lesbie, sans oublier le perroquet de Corinne, viendroient à notre secours. Un fait beaucoup moins brillant, mais plus in-

téressant par ses différentes circonstances, fera peut-être plaisir au lecteur et intéressera le philosophe.

Il y a quatre années environ, qu'un soldat invalide, du nombre de ceux qui ne peuvent se promener que sur une espèce de carriole d'une méchanique fort simple, ayant eu par hasard un franc-moineau qui sortoit du nid, après avoir captivé la docilité de son jeune élève par une nourriture abondante et par des caresses sans nombre, se résolut enfin de lui rendre ce bien si précieux, la liberté. Il lui avoit toutefois attaché un grelot au col, comme par pur amusement. L'oiseau ne se fit pas prier pour s'envoler; mais soit besoin, soit habitude, soit encore l'effroi que son grelot causoit à ses semblables, il revint le soir se percher sur l'épaule de son éducateur, et rentra avec lui dans les infirmeries pour aller se gîter dans sa cage, suivant sa coutume. Depuis cette époque, il n'a cessé de sortir et de rentrer avec des circonstances frappantes. Cet invalide est souvent accablé de douleurs cruelles; alors l'oiseau ne sort pas, et ne quitte plus le lit de son maître que les jours que ce dernier est en état d'aller prendre l'air. Il est vraiment, pen-

dant tout ce temps, le garde-malade le plus officieux et le plus compâtissant; il exprime ses plaintes par un cri tout particulier; il ne sait de quel côté caresser son maître pour l'appaiser; et si-tôt qu'il le voit assoupi, il voltige sur le devant du lit, et s'y tient comme pour avertir de ne pas troubler le sommeil de son malade. Il semble même que ces différens soins l'occupent au point d'oublier sa propre subsistance. Quelques caresses que lui fassent les autres invalides, quoiqu'il soit accoutumé à les distinguer par-tout, même au loin, comme à Issi ou à Vaugirard, par leur habit bleu, jamais il ne se laisse prendre; mais aussi jamais il ne se trompe, il reconnoît toujours son maître. Quand il se trouve en campagne par le mauvais temps, ou que le froid le chasse, il ne peut rentrer avec la même facilité, parce que la porte de l'infirmerie est fermée; que fait-il? Il guette le premier habit bleu qui revient, se met sur son épaule et rentre avec lui; il emploie souvent le même expédient pour sortir. Dans les jours d'été, s'il est poursuivi par quelques autres oiseaux, ce qui lui arrive assez souvent, le
nnet de son maître est son réfuge, et l'on

diroit qu'il brave dans ce retranchement toutes les insultes. Ce n'est cependant pas qu'il manque de courage, il s'en faut; le bruit de son grelot lui attire jusqu'à six ennemis à la fois, et il n'a recours à la fuite qu'après avoir tiré parti de ses forces, et sur-tout du bruit qu'il fait avec son grelot, auquel il est tellement habitué, qu'il a l'air honteux et poltron dès qu'on le lui ôte. On s'apperçut de ce sentiment pour la première fois, lorsqu'un particulier l'ayant pris dans un piége, lui coupa une partie des plumes de la queue et des ailes, et lui enleva son grelot. L'animal, après deux jours d'absence, parvint à s'esquiver des mains du ravisseur; mais il revint triste et confus, et sa douleur, qui dura plus de huit jours, alloit jusqu'à lui faire perdre l'appétit, qu'il ne recouvra, ainsi que sa gaîté, que quand son maître lui eut remis un nouveau grelot. Un autre ennemi plus formidable pour lui, c'est le chat qui rode dans les salles. Lorsque rentré pour se coucher, il ne trouve pas son maître au lit, ne croyez pas qu'il soit assez bête pour se fourrer dans sa cage : qui est-ce qui en fermeroit la porte? et comment seroit-il à l'abri de la griffe? Il va de lit en

lit jusqu'à ce qu'il y rencontre quelqu'un éveillé ; et pour se mettre plus sûrement sous sa protection, il se glisse par préférence dans le gousset de sa culotte, ou dans le havresac, et il s'y tapit de manière à n'être vu de personne. Quelque régulier qu'il soit à ne pas découcher, il lui arrive par fois de s'attarder ; lorsqu'il trouve la porte fermée, il avertit qu'il est dehors en venant becqueter les carreaux de la croisée. Comme il est assez matinal, les malades n'ont pas besoin de mettre le nez à l'air pour savoir le temps qu'il fera dans la journée, le moineau les en prévient en revenant bientôt au lit du maître et ne sortant plus de la salle. Il sembleroit qu'il prévoit ce qui arrive à tous les changemens de temps, que son maître va ressentir de nouvelles douleurs ; ensorte que c'est un chagrin de plus pour son maître, de voir que son oiseau ne va pas en campagne.

La confiance que lui donne l'usage dans lequel il est de se battre avec avantage, seul contre plusieurs, a développé chez lui la plus belle des qualités morales, celle de la générosité. Un autre franc-moineau, qui n'étoit nullement de sa connoissance, fut attaqué dans la cour des infirmeries par

plusieurs autres moineaux. Il étoit terrassé et presque assassiné de coups de becs, lorsque Philippe (c'étoit le nom sous lequel est connu notre oiseau) vint à tire-d'aile. Indigné de la lâcheté, il se jette dans la mêlée, écarte les assassins, et ne quitte le pauvre animal qu'il vengeoit, qu'après s'être bien assûré, non-seulement qu'il n'avoit plus d'ennemis, mais encore qu'il pouvoit regagner son nid.

On croiroit qu'aucune femelle ne se hasarderoit à choisir un mari aussi bruyant; cependant notre moineau a trouvé une compagne toutes les fois qu'il en a eu besoin, et on a remarqué qu'il se partageoit également entr'elle et son maître. Loin que son grelot effarouche sa femelle, on diroit que notre fanfaron se plaît à l'agiter au milieu de ses caresses, pour insulter à ses rivaux. Assidu dans la journée près de sa famille à naître, pourvoyeur infatigable à la nourriture de la mère et des petits, ne les abandonnant enfin qu'après les avoir mis en état de se passer de ses soins, il n'en revient pas moins exactement au lit de son maître. Si quelquefois on l'a vu s'écarter de cette règle, il n'a jamais manqué de revenir le

lendemain matin comme pour rendre compte de sa conduite. Enfin, à sa manière de se comporter à l'hôtel des Invalides, avec son ménage et son maître, on seroit presque tenté de croire que, de tous les habitans de cette célèbre maison, il n'a imité que ceux qui, connoissant la rigueur des ordonnances, allient leur exécution à la sainteté de leurs engagemens.

Philippe cependant n'est pas sans défaut. L'amour-propre perdit Vert-Vert; la jalousie paroît être le vice dominant de notre oiseau, et il la développe avec toutes les nuances dont elle est susceptible. Il crut un jour avoir des sujets de plainte contre sa femelle; l'arracher du nid, la terrasser, la maltraiter de toute façon, furent l'affaire d'un instant; mais bientôt, rentrant en lui-même, il reconnoît sa faute, il voit avec attendrissement sa femelle, la caresse, la console et la reconduit après ce petit manège auprès de leurs chers nourrissons. Étoit-ce caprice? étoit-ce jalousie? Il n'en est pas de même de l'aversion qu'il a conçue pour une autre espèce que la sienne: comme aucune ressemblance, aucune liaison intime ne les unissent, sa haine est sans re-

our. Son maître est attaché à un jeune serin qu'un accident singulier a rendu sédentaire. Il n'a qu'une patte, l'autre lui ayant été coupée à la suite d'une fracture. Cet état invalide n'a pas touché de compassion notre fier moineau, quoique lui-même, privé d'un œil, doive savoir plus qu'un autre combien les infirmes méritent qu'on soit touché de leur sort. Le maître est obligé de les tenir éloignés, et de prendre, lorsqu'il caresse ou soigne son serin, des précautions infinies pour dérober ses attentions au moineau, qui, sur cet article, n'entend pas de partage. Si, malgré ces précautions, notre jaloux s'apperçoit de quelque chose, sa fureur s'exhale par des gestes d'impatience; il s'échappe et croit punir son maître, en étant quelque temps sans revenir. On dit qu'un seigneur du voisinage, possesseur d'un jardin, pour en éviter le dégât, ayant conjuré la mort de tous les moineaux, n'a pas plutôt appris que la singulière existence du nôtre faisoit la consolation unique d'un ancien militaire accablé d'infirmités, qu'il a mieux aimé faire grace à toute la race, que de permettre qu'il courût le risque d'être enveloppé dans la proscription.

Tant de bonnes qualités extraordinaires, sont le fruit de l'oisiveté, dans laquelle vit malheureusement et malgré lui un brave soldat privé de mouvement par la moitié inférieure de son corps. Le besoin de s'occuper, de se distraire, de s'amuser, d'être aimé, de tenir enfin à quelque créature par la bienfaisance, a développé chez lui l'industrie et la patience auxquelles il doit cette singulière éducation. C'est ainsi qu'un prisonnier à la Bastille, avoit accoutumé, dit-on, les araignées de son voisinage, à descendre autour de lui à un certain son de son luth, et à se retirer à son commandement : ainsi l'on a vu d'autres prisonniers surmonter leur horreur naturelle pour les souris, et habituer celles-ci à dompter en échange leur goût farouche pour la solitude : ainsi Santeuil avoit élevé un de ses serins à ne siffler jamais à plus haute voix que lorsqu'il étoit le plus en verve. Sans doute la certitude de voir tous ses besoins satisfaits, l'habitude qu'on nomme si souvent instinct, peut-être un mouvement de reconnoissance que nous refusons aux autres animaux, parce qu'il nous arrive si souvent d'y manquer, ont-ils déterminé la docilité

de l'oiseau, et développé chez lui des qualités dont il ne se doutoit pas.

Si quelques lecteurs mécréans s'imaginent qu'on a exagéré, on les invite à s'informer aux officiers de santé, aux sœurs de la charité, à toutes les personnes enfin qui, par état, ou par nécessité, fréquentent les infirmeries de l'hôtel des Invalides, ils apprendront que notre récit, quoique hors de vraisemblance en apparence, est néanmoins encore au-dessous de la vérité.

LE CADET GÉNÉREUX.

Un marchand de Londres avoit deux fils. L'aîné, d'un mauvais cœur et d'un caractère dur, haïssoit son jeune frère qui étoit beaucoup plus aimable que lui, et d'un naturel doux et paisible. Il n'étoit point de mauvais traitemens qu'il ne lui fît essuyer dès que l'occasion s'en présentoit: les remontrances et les réprimandes du père ne purent lui faire changer de conduite. Le père avoit une fortune considérable dans le commerce. Se sentant déjà vieux, il fit son testament, et par un par-

tage des plus étranges, lui qui connoissoit ses deux enfans, qui aimoit le cadet, et blâmoit la dureté de l'aîné, il laissa à cet aîné tout son bien avec tout ce qu'il avoit de fonds et de vaisseaux, le priant seulement de continuer le négoce, et d'aider son jeune frère. Il mourut quelque temps après. Dès que l'aîné se vit seul maître, il ne contraignit plus sa haine, et chassa de la maison son malheureux cadet, l'exposant à la merci du sort sans lui donner aucun secours. Tant d'inhumanité dans un frère, remplit le cœur du jeune homme, d'indignation et d'amertume; il étoit découragé. « Si mon frère me traite ainsi, disoit-il en pleurant, que dois je donc attendre des étrangers? » Il falloit vivre, et la nécessité lui rendit le courage. Comme il étoit un peu au fait du commerce, il quitte Londres, et s'adresse à un négociant d'une ville voisine, à qui il offre ses services. L'autre les accepte et le reçoit dans sa maison. Après quelques années d'épreuves, il lui reconnut tant de prudence, tant de vertu et tant d'exactitude dans ses comptes, qu'il lui donna sa fille en mariage, et en mourant il lui laissa tous ses biens. Après la mort du beau-père,

le gendre se trouvant assez riche, et n'étant point de ces ambitieux insatiables que la fureur d'amasser n'abandonne qu'aux bords du tombeau, plus jaloux de vivre en paix et de jouir de lui-même, il acheta dans une province éloignée de la capitale, une belle terre avec son château, s'y retira avec son épouse, et y vécut content avec honneur et bonne renommée.

Il est une Providence qui punit toujours les cœurs barbares. L'aîné, depuis la mort du père, avoit continué le commerce, multiplié les entreprises, et long-temps tout réussit au gré de ses vœux. Mais il vint une année fatale; ses pertes s'accumulèrent; une tempête engloutit tous ses vaisseaux lorsqu'ils revenoient avec une riche cargaison. Dans le même temps plusieurs marchands, qui avoient entre les mains ce qui lui restoit d'argent, firent banqueroute; et pour comble d'infortune, le feu prit à sa maison, consuma tout ce qu'il avoit d'effets, et le réduisit à la mendicité.

Dans cet horrible état, il ne lui restoit d'autre ressource pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'assistance des ames charitables, que le récit de

ses malheurs pouvoit attendrir. Il mangeoit le pain de la charité publique dans les larmes et les remords.

« Où en serois-je à présent, se disoit-il en soupirant, si tous les hommes étoient aussi durs que moi ? Ah ! s'ils savoient comme j'ai traité mon frère, ils me repousseroient avec horreur. Mon frère ! mon frère ! s'écrioit-il quelquefois dans le chemin, où es-tu ? tu me maudis sans doute, et tu éprouves peut-être en ce moment les horreurs de la faim. Ah ! que ne peux-tu me rencontrer et me voir ! tu serois vengé. Que ne puis-je, en t'embrassant, rompre avec toi ce morceau de pain, qu'une mère pauvre et généreuse vient de me donner par la main de son jeune enfant ! je serois consolé.... Hélas ! si le hasard m'offroit à ses yeux, il ne reconnoîtroit jamais son aîné sous ces lambeaux de la misère. Il devroit pourtant espérer de m'y trouver, s'il croit qu'il soit un Dieu vengeur. »

Un jour qu'il avoit fait plusieurs lieues, ayant à peine trouvé ce qu'il lui falloit pour se soutenir, il apperçut de loin un homme bien mis, se promenant dans une prairie voisine d'un joli château, dont il lui parut

le seigneur. Il s'avance, l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins, et le conjure de lui accorder quelques secours. D'où êtes-vous, lui demanda l'étranger, et comment s'est fait cet enchaînement de revers, qui vous a réduit à l'état où vous êtes ? L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitemens envers son frère. Dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui révéler tout, et d'avouer qu'il avoit bien mérité ses malheurs; mais la crainte et le besoin le retinrent; il craignit d'éteindre, par cet aveu, la pitié qu'il vouloit inspirer à ce seigneur. Il en dit pourtant assez pour être reconnu de quiconque connoissoit sa famille. L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmène au château, et ordonne à ses gens de le bien traiter et de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir il raconte à sa femme l'aventure qui vient de lui arriver, et lui communique son dessein. Le pauvre dormit d'un sommeil profond et paisible toute la nuit; et le matin, à son réveil, sa première pensée fut : « Que cet honnête homme est bienfaisant ! s'il n'est pas né riche, il méritoit de le de-

venir. » Quelques heures après, le maître l'envoie chercher. Quand il fut en sa présence, il le fixa quelque temps avec attendrissement, et lui demanda s'il ne le connoissoit point. « Non, répondit le pauvre. « Hé quoi ! s'écria-t-il en pleurs, je suis ton frère ! » En même-temps il s'élance à son cou et l'étreint tendrement dans ses bras. L'aîné, frappé d'étonnement, de confusion, de repentir, de reconnoissance et de joie, tombe à ses genoux, en s'écriant : mon frère ! les embrasse et les arrose de ses larmes en lui demandant pardon. « Il y a long-temps, lui répond son frère, que je t'ai pardonné. Oublie le passé, tu es riche, car je le suis. Vivons ensemble et aimons-nous. Oui, mon frère, je t'aimerai, lui répond l'aîné, d'une voix étouffée par les sanglots ; mais je ne me pardonnerai jamais. Je me souviendrai toujours de la manière dont je t'ai traité, et que c'est toi qui me soulages. »

L'HOSPITALITÉ.

Le jeune Daphnis se retiroit un soir vers sa cabane, avec une chèvre qu'il avoit gagnée au combat de la flûte, dans une assemblée des bergers du voisinage. Ayant retrouvé sur le bord du fleuve le petit bateau qui lui avoit servi le matin à le traverser, il y entra avec la chèvre quinteuse; mais dans la joie qu'il ressentoit d'avance de présenter à sa famille le prix flatteur de sa victoire, il ne s'apperçut point que le fleuve orageux rouloit ses flots avec impétuosité. Déjà il étoit au milieu, lorsque poussé contre une pointe de rocher, il rompit sa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement. La chèvre sauta hors du bateau et gagna la rive à la nage. Pour lui, il se voit menacé à chaque instant d'être poussé contre les écueils, où des flots furieux font entendre leurs mugissemens. Il sembloit un tendre agneau qu'une lionne féroce apporte à ses lionceaux, qui déjà rugissent, en venant du fond de leur antre au devant de leur proie. Le fleuve ne le poussa cependant contre au-

cun écueil ; il l'emporta seulement jusqu'au moment où l'obscurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il aperçut quelque foible lueur sur la rive. Alors, d'une voix alarmée, il appeloit à son secours, mais inutilement ; le fleuve l'entraînoit avec trop de rapidité. Enfin une grande lumière frappa ses regards : cette lumière, dont il approchoit avec vîtesse, lui parut être dans un bateau, sur le fleuve. Il éleva la voix, il appela du secours ; et le bateau qui vint au devant de lui, arrêta le sien.

Deux hommes qui pêchoient, et qui, pour surprendre le poisson, l'éblouissoient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avoient allumé, reçurent amicalement Daphnis dans leur barque, et l'ayant conduit à bord, le menèrent près de-là dans leur cabane, dont les murs étoient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par son âge, et vêtu d'une manière extraordinaire. Certes, se disoient les pêcheurs, nous sommes heureux aujourd'hui ! Voilà deux étrangers que les dieux nous ont amenés : voilà déjà deux fois qu'ils nous ont procuré la joie de secourir des infortunés.

Cependant l'un d'eux alla préparer des poissons pour leurs hôtes, et l'autre apporta du pain, du vin et des fruits. Le vieillard fit asseoir à ses côtés Daphnis et le pêcheur bienfaisant. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avoit emporté: il leur conta ses frayeurs, comment il avoit vainement appelé du secours, et comment il s'étoit réjoui en appercevant le bateau et la lumière. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient avec amitié, (car comment l'amitié ne régneroit-elle pas parmi des infortunés rassemblés chez l'homme de bien qui leur prête du secours, et qui rend graces aux dieux de les lui avoir amenés!) C'est ainsi, dis-je, qu'ils s'entretenoient avec amitié, jusqu'à ce que l'autre pêcheur apporta, d'un air riant, un plat de poissons apprêtés, qu'il plaça sur la table, et il s'assit aussi avec eux; les deux pêcheurs prièrent leurs hôtes de manger. Oh! mon père, dit l'un d'eux au vieillard, ton vêtement est somptueux et extraordinaire, ton langage n'est pas semblable au nôtre; il faut que tes malheurs t'aient conduit des régions lointaines. A ces mots, le vieillard soupira sans pouvoir répondre: Hélas! reprit-il enfin, ce n'est pas d'un pays

bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici; je suis de la ville de Crotone (1), où j'avois place dans le sénat. Mais hélas! les chefs de ce sénat, qui devroient aimer les dieux, la vertu et la justice, se plongent dans la volupté, corrompent les mœurs du peuple, et sacrifient la vertu et la justice à leurs intérêts et à leurs vices. Le peuple, toujours aveugle, est trompé: il adore ceux qui sappent les fondemens de son bonheur. Je l'ai vu et j'ai combattu pour la vertu et pour la justice; mais tous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avoient eu l'art de semer parmi le peuple, leur donnoient toute sûreté pour persécuter la droiture et l'innocence. Enfin, ils m'ont exilé de la ville où j'ai reçu le jour. Justes dieux! si dans vos décrets vous avez résolu de lui faire éprouver quelques calamités, ah! calmez votre courroux, et rappelez ces calamités déjà près de ses murs coupables.

Ainsi parla le vieillard en soupirant, et il tomba dans un morne silence. Les autres, remplis d'une tendre pitié, se turent aussi.

(1) Crotone, ville de la mer Ionienne, près du promontoire de Lacinie, maintenant *Capo delle Colonne*.

Ils parurent saisis d'horreur, d'apprendre qu'il y eût au monde un lieu où la vertu et la droiture n'étoient pas à l'abri de l'injustice et du malheur; car il est douloureux à l'homme de bien d'apprendre que ses semblables sont injustes et vicieux. Les pêcheurs se mirent à consoler le vieillard; ils tâchèrent de l'amuser par des entretiens pleins de gaîté, et par le récit de différentes aventures, jusqu'à ce que le sommeil vint les inviter au repos.

Ce ne fut pas sans inquiétude que Daphnis passa la nuit; il pensoit à son père, il sentoit l'affliction que ce bon père devoit avoir eue de ne pas voir arriver son fils. A peine le soleil du matin eut-il frappé de ses rayons dorés le toît couvert de mousse, que les pêcheurs et leurs hôtes se trouvèrent tous rassemblés. Le vieillard prit son bâton, il embrassa ses hôtes, et, les yeux mouillés de larmes : Les dieux, dit-il, récompenseront votre bienfaisance. Daphnis les embrassa à son tour; et laissant son bateau, il remonta le long du fleuve avec le vieillard. Il l'accompagna en marchant d'un pas lent; et le voyant fatigué, il le pria d'appuyer la main sur son épaule. A l'heure de

midi, Daphnis chercha des yeux quelque ombrage où le vieillard pût se reposer; et l'ayant conduit sous un ormeau, il le quitta et alla chercher des fruits : il revint bientôt; et dès qu'ils se furent rafraîchis, ils continuèrent leur route. A l'approche du soir, Daphnis lui montra de loin sa cabane. Son père Amyntas y étoit en proie à ses inquiétudes. Tristement assis, éclairé par la foible lueur d'une lampe, il s'occupoit de son fils. Il entend quelque bruit, il voit son fils; et tout-à-coup transporté de joie, il se lève en tremblant et se jette au col de Daphnis. Mon fils, dit-il, ô mon fils! . . . . C'est toi!... Que la nuit et le jour ont été tristes pour moi! Appercevant alors le vieillard, il s'interrompt, et le salue gracieusement en lui serrant la main; et Daphnis dit avec empressement à son père, comment le fleuve l'avoit entraîné, et comment les pêcheurs l'avoient sauvé. Il lui conte l'histoire du vieillard, et n'oublie pas le soin qu'il avoit pris de lui, en lui servant de guide pour remonter le fleuve. Et son père l'écoutoit avec extase, charmé de trouver dans son fils ces preuves de vertu et de commisération.

O mon ami! dit Amyntas au vieillard,

dispose de tout ce que les dieux m'ont accordé ! que ma cabane te serve d'abri ! A ces mots, il le conduisit à un siége couvert d'une peau molle ; et ayant mis son bâton de côté, il le pria de se reposer, et s'assit auprès de lui.

Ah ! quelle félicité ! reprit le vieillard, plein de surprise et de joie, quelle félicité de se trouver avec des gens vertueux ! O mes bons amis ! c'est chez vous que je la retrouve, l'aimable vertu que j'ai cherchée vainement dans le sein de ma patrie.—Cher ami ! lui répond le père de Daphnis, ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de secourir les infortunés. Celui qui ne le fait pas, est un monstre. Pourquoi les dieux mettent-ils ma cabane sous leur protection ? Pourquoi répandent-ils la bénédiction sur mes arbres ? Est-ce pour que je demeure seul à mon aise dans ma cabane, tandis qu'il y a de la place et de l'ombre pour plusieurs ? ou, est-ce pour que je dissipe tout seul l'abondance des fruits qui font plier jusqu'à terre les branches de mes arbres ? Ainsi s'entretenoient les vieillards, et pendant ce temps, Daphnis avoit couvert la table de lait, de pain et de fruits.

Bientôt ils allèrent tous goûter les douceurs du repos. Aristus (ainsi s'appeloit le vieillard de Crotone) Aristus, un peu fatigué de la longue course de la journée, dormit d'un sommeil profond, jusqu'à ce qu'il fût réveillé par les airs que les bergers matineux jouoient sur leurs flûtes, en conduisant leurs troupeaux dans les pâturages. Il sortit alors de la cabane pour visiter la contrée ; il monta sur une colline voisine, d'où il découvroit, dans l'éclat de la lumière du matin, une vaste région, des côteaux revêtus d'arbrisseaux ; plus loin des montagnes azurées, des campagnes et des prairies couvertes d'arbres fruitiers, et des forêts de sapins, de chênes et de pins élevés. Dans le lointain, le fleuve rouloit avec fracas ses flots mugissans au milieu des campagnes, des côteaux, des bocages et des rochers escarpés. Les ruisseaux d'alentour serpentoient plus doucement à travers le gazon, en produisant un petit gazouillement, ou tomboient agréablement en petites cascades, avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiseaux chantoit gaîment sur les rameaux humides de rosée, ou faisoit retentir dans l'air éclatant son ramage va-

rié, auquel se mêloient les flûtes des bergers et la voix des bergères, qui faisoient paître en société leurs troupeaux dans les prairies, ou sur les collines d'alentour. Le vieillard étonné, promenoit ses regards incertains, tantôt sur les objets les plus éloignés, tantôt sur les plantes et sur les fleurs qui exhaloient à ses pieds leurs parfums. Transporté de joie, sa poitrine s'enfla, et il exprima son ravissement par ces mots :

Quelle félicité ! quel torrent de volupté que mon cœur palpitant peut à peine comprendre ! O nature ! nature ! que tu es belle ! que tu as de charme dans ta beauté ingénue, lorsque tu n'es pas défigurée par l'art des hommes mécontens ! Heureux le berger, heureux le sage qui vit ignoré du peuple, des grands, et qui goûte dans ces riantes campagnes tous les plaisirs que la nature modeste exige, et qu'elle nous procure ! Inconnu, il fait de plus belles actions que le conquérant et le prince, dont le vulgaire admire la pompe. Ah ! je te salue, paisible vallon ! je vous salue, fertiles côteaux ! Et vous, ruisseaux, prés fleuris, bocages solitaires et sombres, temples consacrés aux doux transports, aux graves

méditations, je vous salue! Que vous étalez de charmes à mes yeux dans cet éclat du matin! La douce joie et l'innocence me sourient de chaque colline et de chaque prairie; la tranquillité et le contentement habitent ces paisibles cabanes; ils reposent sur ces collines ou sur les bords des ruisseaux qui serpentent, ou sommeillent à l'ombre des bocages chargés de fruits. Qu'il vous manque peu de choses, ô bergers! que vous êtes près du bonheur! O vous! qui fûtes assez malheureux pour abandonner la simplicité de la nature, espérant trouver un bonheur plus varié! Insensés, qui nommez grossièreté les mœurs de la riante innocence, qui appellez pauvreté la modération dans les besoins que la nature satisfait par ses inépuisables richesses! vous avez beau construire avec peine des tissus de bonheur, le moindre souffle les détruira. Vous allez à la félicité par des labyrinthes où vous errez sans cesse, toujours excédés, toujours mécontens. Vous croyez être parvenus au comble de la fortune; vous vous précipitez dans les bras séduisans de la fausse déesse; vous y rêvez quelques momens; vous vous

réveillez bientôt, et vous trouvez que la face riante d'une harpie vous avoit fasciné les yeux. Vous n'aviez point vu son dos hideux, ni ses ailes noires et tannées, avec lesquelles elle secoue sur vous le dégoût et la terreur. Et vous, qui gouvernez des provinces; vous qui, du haut des tours de vos palais, parcourez la terre d'un regard insolent, et qui vous dites à vous-mêmes avec orgueil: Tout ce que je vois est à moi; cet empressement pénible des peuples est pour moi; car je suis leur maître, et mon aspect les fait trembler. Répondez; pour qui les doux plaisirs coulent-ils du sein de cette paisible retraite, de ces fertiles campagnes et de toute la belle nature? Pour qui les ruisseaux font-ils entendre leur murmure? Pour qui la fraîcheur des ombres et la chaleur du soleil ont-elles des douceurs ravissantes? Est-ce pour vous, monarques, ou pour le pauvre berger qui repose sur l'herbe, entouré de son troupeau? Il goûte le repos, et il respire le ravissement. Satisfait de ce qu'il possède, il ignore qu'il est pauvre; et quand il seroit le maître de toute la terre, pourroit-elle procurer plus de plaisir à celui qui est déjà content?

Cette admirable et bienfaisante nature est pour lui une source intarissable de plaisirs et de biens. Ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la cupidité, ne le rendent mécontent de sa fortune. Son esprit tranquille et son cœur droit répandent sans cesse les plaisirs devant lui, comme tu répands, ô soleil du matin, l'éclat qui t'environne sur les campagnes baignées de rosée. Ne soyez point irrités, ô dieux! si je me suis cru malheureux, et si j'ai pleuré; si, en quittant Crotone, j'ai encore tourné un œil mouillé de larmes vers les murs paternels. C'est par un chemin sombre et fangeux que vous m'avez conduit dans des campagnes délicieuses. O ruisseaux! c'est sur vos bords que je vais goûter le repos: et vous, arbres, recevez-moi sous la fraîcheur de vos ombres. Cabanes rustiques, soyez ouvertes à un étranger qui va passer doucement sa vieillesse avec vos habitans, plus dignes d'envie que les rois. Coulez sans cesse, torrens de volupté! Je vous apporte un esprit serein et pur; serein comme le ciel, lorsqu'il n'est obscurci par aucun nuage; pur comme un lac que les plus petits flots sillonnent à peine, et dans lequel se peignent

le ciel et toute la contrée. Oui, paisibles ruisseaux, c'est près de vous que, plein de transport, plein de reconnoissance envers les dieux, je vais parcourir de la pensée tous les instans de ma vie. Heureux de n'avoir à frémir d'aucun crime, j'en ferai avec joie le sévère examen! Mes jours s'écouleront ici comme vos ondes tranquilles; ils se faneront doucement, comme se fane une rose qui exhale en mourant ses derniers parfums.

Ainsi parla le vieillard, pénétré du ravissement le plus délicieux; et après avoir jeté encore une fois sur toute la contrée ses yeux remplis de larmes de joie, il descendit du côteau pour aller visiter de près une petite cabane qu'il avoit apperçue au bout de la prairie.

Cependant Daphnis étoit aussi sorti pour jouir de la fraîcheur délicieuse du matin. Il marchoit dans la douce rosée, lorsqu'il vit un homme arrêté devant une cabane voisine, et cet homme pleuroit devant celui à qui appartenoit la cabane. Hélas! disoit-il, que je suis malheureux! Je ne le serois pas sans cet enfant, qui joue là sur le gazon. Ah! cher et malheureux enfant! Mais non,

Ah ! dit-il enfin, en embrassant son ami : cher Aristus, que tu es généreux ! que ma vieillesse va s'écouler agréablement dans tes bras ! Daphnis, quand nous mourrons, enterre-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lis ; et que ces arbres soient nommés par toi et par tes enfans, *Aristus* et *Amyntas*.

Ils allèrent ensuite visiter la cabane, qui, sans être ornée, étoit propre, spacieuse et commode. Le soleil du matin traçoit sur les murs blancs, les ombres mouvantes des arbustes et des rosiers qui se balançoient devant leurs fenêtres. O Aristus ! s'écria Daphnis avec ravissement ; et courant à lui, il lui baisa la main. Il fit ensuite le tour de toute l'habitation, et il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres, dont les branches soutenues par des perches, plioient sous le poids des fruits jusques dans l'herbe : il y vit aussi des ceintres formés par la vigne, qui s'étendoient d'un arbre à l'autre. Bienfaisant Aristus ! s'écria-t-il, et il courut encore une fois lui baiser la main. Aristus, témoin de la joie d'Amyntas et de Daphnis, éprouva le ravissement divin, qui n'est senti que de dieu et de l'homme géné-

reux. Quelle félicité céleste de voir les transports de reconnoissance de ceux à qui nous avons fait du bien!

Daphnis descendit gaîment pour conduire son petit troupeau dans les champs. Aristus et Amyntas restèrent sur le côteau, s'entretenant ensemble à la douce chaleur du soleil du matin. Cependant, Daphnis conduisant son troupeau, se parloit ainsi à lui-même : J'ai maintenant un côteau, et notre cabane devient vacante; ô dieux! vous m'avez exaucé, je puis désormais secourir l'infortuné que je vis hier; je prierai mon père de lui donner notre cabane. Il passa toute la journée dans cette idée satisfaisante; et à peine le soir fut-il venu, qu'il voulut s'en retourner à son ancienne cabane; mais déjà il n'y trouva plus Aristus ni son père. Quelle fut sa surprise, lorsque l'infortuné qu'il avoit vu le matin vint au-devant de lui! Ah! Daphnis! Daphnis! dit cet homme, pendant qu'un torrent de larmes couloit de ses yeux; comment reconnoître un si grand bienfait? comment exprimer mon ravissement, ma reconnoissance? Les termes me manquent, mes larmes de joie ne peuvent suffire! Ah! dieu! que l'homme

par qui vous faites du bien est heureux! Oui, Daphnis, ton père m'a donné cette cabane et ces arbres. Daphnis, transporté de joie, embrassa cet homme : Fais-moi, disoit-il, fais-moi le récit de cette agréable aventure ? comment mon père t'a-t-il trouvé ? Peu après que tu m'as quitté, continua l'homme, mon fils cueilloit des pommes sur ton côteau. Ton père étant survenu, a pris l'enfant sur ses genoux, et lui a demandé qui étoit son père : Philétas, a dit l'enfant, en balbutiant : et où est votre cabane ?... A cette demande, l'enfant a répondu en pleurant : Nous n'avons plus de cabane, nous n'avons plus de jardin, nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui a demandé ensuite où j'étois, et lui a ordonné de m'aller chercher : l'enfant sautant de dessus ses genoux, est accouru pour me conduire à ton père ; il a fallu lui conter mon malheur : Philétas, m'a-t-il dit, cette cabane qui est là-bas au bout de la prairie, et les arbres qui l'ombragent, seront et ta cabane et tes arbres ; j'habite maintenant ce côteau, sois mon voisin et mon ami. J'ai cru entendre la voix d'un dieu ; je croyois que c'étoit un songe ; je ne pouvois le remercier, je ne

pouvois que pleurer. A ces mots, Philétas se tut et leva les yeux au ciel. Pendant qu'ils parloient ainsi, l'enfant ingénu avoit passé ses petits bras autour des genoux de Daphnis; et, d'un air riant, il levoit ses regards sur lui, comme s'il vouloit le remercier. — Vis heureux, Philétas, vis heureux dans ta cabane! que tes arbres soient bénis, dit Daphnis! et en disant cela, il prit l'enfant dans ses bras, et le baisa, tandis que l'enfant, avec ses petites mains, se jouoit en souriant dans les boucles de ses cheveux.

LA MORT
DE L'HOMME VERTUEUX
ET BIENFAISANT.

DANS l'ancienne Castille d'or, qu'on nomme aujourd'hui Terre-Ferme (1), est un séjour désert, où la simple nature semble avoir épuisé ce qu'elle a de plus merveilleux. De jeunes peupliers, des bosquets d'arbres odoriférans, plantés dans un ordre naturellement symétrique; la belle rivière d'Orénoque, qui, roulant majestueusement ses eaux sur la vaste étendue de son lit, va se perdre dans le lointain en paisibles détours, forment un spectacle qu'on ne peut voir d'un œil indifférent. Cette perspective est bornée par d'épaisses forêts, qui, dans l'éloignement, terminent le plus agréable horizon du monde.

(1) Entre l'isthme de Panama et la nouvelle Grenade, au pied des fameuses Cordillières, ces montagnes immenses, qui portent jusqu'aux nues leurs sommets glacés, et qui se continuent en traversant le Pérou et le Chili, sans presqu'aucune interruption, jusqu'au détroit de Magellan.

C'est dans cette riante solitude qu'habitoit, depuis long-temps, un vieux solitaire, appelé Kador. Là, depuis quarante ans, le bon vieillard passoit ses jours avec Dieu. Sans passions, sans soucis, sans desirs, il respiroit l'innocence. Son ame étoit pleine de l'amour de la vérité. Sa conscience étoit pure, son cœur étoit satisfait. Sage dès sa jeunesse, l'amour de la vertu étoit chez lui comme une action naturelle, dont il suivoit sans effort la douce impulsion. Rien ne troubloit le cours de ses paisibles journées. Il avoit vieilli, ainsi que tous les objets qui l'environnoient, sans presque s'en appercevoir, parce que son ame avoit toujours été la même.

Sa cellule, l'ouvrage de ses mains, étoit située sur la pente d'une colline, tapissée de lierre sauvage, qui la protégeoit contre les vents du nord. C'étoit un tissu de feuillages et de gazons, que le temps avoit couvert d'une mousse épaisse. Elle étoit environnée d'une haie verte de manglier et d'aube-épine, qui ne laissoient entr'eux qu'une étroite ouverture, et qui ajoutoient aux charmes de cette simple retraite. Une source d'eau vive qui couloit tout près,

sous un antique chêne, avoit particulièrement fixé le solitaire en ce lieu. C'étoit-là que chaque jour il venoit éteindre sa soif, en satisfaisant aux autres besoins de sa subsistance.

Le solitaire s'occupoit tantôt à cultiver un petit jardin qu'il avoit défriché devant sa cabane, tantôt à creuser les fossés qui en fermoient l'enceinte. Il étendoit les rameaux du fertile espalier ; il prévoyoit la destruction des plantes, et ses mains industrieuses aimoient à en renouveller l'existence. Il étudioit la nature, et en recherchoit curieusement tous les secrets. Plusieurs autres occupations de cette espèce partageoient innocemment son loisir.

Un beau soir, le bon Kador étoit assis sur une pierre, à côté de l'entrée de sa cellule, au milieu d'un plant de jasmin ; son front chauve étoit tourné vers les cieux, tout en lui respiroit la douceur et le calme attendrissant d'une longue sagesse.

Que le ciel est beau, disoit-il ! Que j'aime à voir ce bel azur et ces nuages d'albâtre et de pourpre, qui descendent lentement vers les plaines de l'occident ! O riche et superbe dôme ! dont la vue me remplit

d'une douce ivresse, quand verrai-je expirer dans ton sein mes brûlans desirs? Quand cesserai-je de tenir à la terre, pour contempler de près le majestueux éclat de ton auteur?.... Mais dois-je être impatient, lorsque je touche au terme de mes jours? Ne serois-je pas injuste d'accuser la lenteur du trépas, tandis que le ciel semble avoir choisi le réduit le plus beau qu'il y ait sur ce globe, pour m'y faire couler une vie fortunée, autant qu'elle peut l'être sous le firmament? Tout ce qui m'environne est à moi; je jouis des riches présens de la terre, et des beautés tranquilles de la nature: mon œil ne s'égare que sur de rians paysages. Là-bas, c'est la douce lumière du soleil, finissant son cours, qui vient réjouir ma vue; ses rayons mourans, qui vont se perdre dans le cristal du fleuve, m'offrent la plus touchante perspective.

Ici, le gazouillement foible et tendre de ce petit oiseau qui s'assoupit par degrés sous ses branches épaisses, m'offre l'image d'un sage, qui, au terme d'une carrière vertueuse, s'endort paisiblement au sein du trépas. Là, sont les débris de l'antique habitation qu'occupoit un vieux pasteur

avec sa fille, lorsque je vins, pour la première fois, dans ce désert. Je ne fus point fâché de sa rencontre : la simplicité de ses mœurs me toucha. Je l'aimai, parce qu'il étoit doux et bienfaisant. Il écarta de ma jeunesse les ennuis et les chagrins, et me fit trouver des douceurs dans la vie solitaire. Bientôt je le vis mourir avec sa fille. Ils sont enterrés sous ces grands maronniers que je vois là-bas. J'ai vu le temps détruire leur cabane, il n'en reste presque plus aucun vestige. Que d'années, depuis ce temps, se sont amassées sur ma tête! Que de changemens sont arrivés sous mes yeux! J'ai vu la mousse croître, s'épaissir sur le toît que je m'étois bâti, et les plus beaux arbres se convertir en troncs morts et desséchés. J'ai vu plus d'une fois la foudre sillonner ces gazons verds, et creuser des gouffres sous mes pas. Je l'ai vu dissoudre, calciner et réduire en poussière d'énormes rochers qui touchoient la nue, et qui sembloient inébranlables. J'ai vu la froide vieillesse blanchir mes cheveux, et j'ai senti ses doigts pesans s'imprimer lentement sur mes joues, où brilloient autrefois les roses du bel âge. C'est ainsi que la succession des ans entraîne

les révolutions. Mais sans doute que le temps est venu où je vais payer le dernier tribut à la nature. Alors le vertueux Kador sentant l'épuisement total de ses forces, appela le jeune homme qui, depuis quelques années, partageoit cette solitude avec lui. D'affreux malheurs l'avoient conduit dans ce désert. Le repos, la douceur du climat, les soins paternels du bon vieillard avoient remis le calme dans son ame. Viens, mon fils, viens embrasser pour la dernière fois ton ami mourant, lui dit le vieillard d'une voix presqu'éteinte. Je sens que mes yeux vont se fermer pour toujours, et que mon corps va reprendre sa première forme. Déjà mon ame s'élève au-dessus de la terre, qui s'abaisse sous mes pieds; viens te réjouir avec moi. Si je te devance de quelques jours dans la région des délices, tu ne dois pas t'en plaindre; j'ai passé des années longues et tranquilles; j'ai rempli ma carrière avec fruit, et je meurs content. Il n'est que la défiance et l'obscurité de notre état futur qui puisse alarmer l'homme aux approches de son trépas; mais un bonheur éternel est le but de notre existence, et la mort en est le sublime accomplissement. Si tu perds

sur la terre un ami mortel, je t'en laisse un dans le ciel qui est éternel. Il n'est qu'une vie coupable qui puisse te ravir les soins de sa providence et les regards de sa tendresse. Je te laisse mon petit héritage ; continue de vivre comme tu as vécu depuis que tu l'habites avec moi ; cultive toujours l'innocence et la sagesse ; fais-toi des images vives du bonheur, qui doit être la récompense du sage. Ne profane point tes derniers momens par une crainte vulgaire ; et le ciel qui répand des graces sans mesure sur les gens de bien, te conduira à ce terme aussi heureusement que j'y suis arrivé.

Quand je ne serai plus, tu creuseras mon tombeau sous le jeune peuplier qui est sur cette rive du fleuve, où l'onde baigne mille roseaux. Ce lieu m'a plû pendant ma vie ; j'y ai passé des momens délicieux : c'est-là que j'aimerois que mon corps reposât.... J'attends ce dernier bienfait de ta tendresse.... Adieu.... bon jeune homme... Déjà la terre s'enfuit... Tout ce beau vallon disparoît à ma vue... Mon voyage est fini... Adieu, ne pleure point ma mort... mais chéris ma mémoire... Ne la perds jamais de vue, et tu seras toujours vertueux.

A ces mots, son œil se ferme sans efforts à la lumière. Il passe comme un nuage léger, qui se dissipe insensiblement sur un ciel d'azur. Que le dernier sommeil du juste est riant ! Le jeune homme considère ce front vénérable, où brille encore la douce image de la vertu. Il ne peut retenir des soupirs qui s'échappent de son cœur oppressé. Il l'embrasse avec tendresse. — O mon père ! tu n'es donc plus !... Tu me laisses donc livré à moi-même dans cette solitude !... Qui sera désormais la lumière de mes yeux ?... Qui sera le soulagement de ma vie ?...

Son affliction alloit augmenter. Des larmes couloient abondamment sur ses joues ; mais les dernières paroles de Kador s'offrent à sa pensée. Il s'arme de courage, essuie ses pleurs, et songe à exécuter les dernières volontés du vieillard. Il charge son corps sur ses épaules, et le porte avec lenteur au lieu indiqué pour sa sépulture. Arrivé sur les bords du fleuve, il dépose à côté de lui son auguste fardeau, et creuse tristement la fosse. Il lui semble que toute la nature, et tout ce qui respire dans ce désert, gémissent de la perte de son bienfaiteur. Quand

le tombeau est fini, il y couche doucement le vieillard, puis il s'arrête à le considérer. Il l'examine, le contemple encore, et ne peut se résoudre à le couvrir de terre. Il se sent attiré vers lui; son cœur est plein d'une tristesse douce et tendre, et de nouvelles larmes lui échappent. *Heureux Kador*, dit-il, *tu vois ma foiblesse, mais tu ne peux la condamner; tu fus mon père, tu m'avois appris à te chérir; je te perds, puis-je ne pas verser des pleurs?*

Cependant il jette de la poussière sur le cadavre du vieillard; déjà il a couvert la moitié de son front: il s'arrête encore tout-à-coup. — Voilà donc ton éternelle demeure!... Je ne te verrai plus!.. Jamais je n'entendrai cette bouche, d'où sortoit la sagesse!.. Le ciel l'ordonne, mais je t'aimerai toujours...

Enfin le corps de l'homme vertueux et bienfaisant disparoît sous le sable. Le jeune homme achève le monument, l'entoure d'un verd gazon, et le couvre d'une pierre, où il trace ces mots: *Ci gît le plus vertueux des hommes.* Puis il s'approche de la rive du fleuve, et fait cette courte prière: Grand Dieu! tu m'as enlevé du monde corrompu

pour me transporter dans une terre heureuse, où j'ai trouvé l'oubli de mes inquiétudes sous les ailes de la sagesse. Tu me laisses sans guide ; mais j'atteste les cendres précieuses que je viens d'inhumer, que cette onde cessera son cours, et que ma langue se desséchera dans ma bouche, avant que je m'écarte des routes que m'a frayées ton divin serviteur.

Cependant, malgré le trépas du vieillard, il couloit d'heureux jours dans ce beau désert ; sans cesse il venoit sur le tombeau renouveller ses sermens. Des fleurs s'étoient élevées à l'entour et sur le monument. Avec leur parfum, il respiroit je ne sais quoi de divin, qui le mettoit tout hors de lui-même, et qui sembloit l'assurer que son bonheur ne finiroit qu'avec sa vie.

QU'IL EST BEAU
DE FAIRE DES HEUREUX!

Le duc de Montmorenci, fils du connétable de France du même nom, étoit, sans contredit, l'homme le mieux fait du royaume; ses traits étoient parfaitement beaux et réguliers; la douceur et la majesté étoient peintes sur son visage et dans toute sa personne : jamais on n'apperçut dans ses yeux ou sur ses traits, le plus léger nuage de colère et d'impatience. Enfin, sa prestance et son air étoient tels, que le célèbre duc d'Ossone, vice-roi de Naples, lui rendant visite, demeura long-temps sans lui parler. Montmorenci, surpris de son silence, et encore plus de l'extrême attention avec laquelle il le regardoit, ne put s'empêcher de lui dire : « Monsieur, vous remarquez peut-être quelque défaut en ma personne? » Monsieur, répondit d'Ossone, je trouve que la nature s'est méprise; car, croyant faire de vous un grand roi, elle n'a fait qu'un duc, mais avec toutes les qualités nécessaires à un monarque.

La beauté de l'ame l'emportoit encore chez Montmorenci sur la beauté du corps : il semble qu'il faisoit consister toute sa gloire à faire des heureux ; il ne laissa presque point passer un jour sans faire du bien. En voici quelques exemples.

Il s'entretenoit dans une de ses promenades à la campagne, sur ce qui fait le bonheur de la vie. Un de ceux qui l'accompagnoient, soutenoit, avec raison, que l'homme, dans les conditions les plus bornées, étoit souvent plus heureux que les grands de la terre. Voilà qui résoudra la question, répondit le duc, en appercevant quatre cultivateurs qui dinoient à l'ombre d'un buisson. Il marcha vers eux ; et leur adressant la parole : « Mes amis, leur dit-il, êtes-vous heureux ? » Trois de ces paysans lui répondirent que, bornant leur félicité à quelques arpens de terre qu'ils avoient reçus de leurs pères, ils ne desiroient rien de plus. Le quatrième avoua qu'il ne manquoit à ses desirs que la possession d'un champ qui avoit appartenu à sa famille, et qui étoit passé dans des mains étrangères. « Mais, si tu l'avois, continua le duc, serois-tu heureux ? » Autant, monseigneur,

qu'on peut l'être en ce monde. Combien vaut-il ? — Deux mille francs. — Qu'on les lui donne, s'écria Montmorenci, et qu'il soit dit que j'ai fait aujourd'hui un heureux.

Ce généreux duc, après la mort de son père, joignit sa maison à la sienne, qui devint la plus nombreuse et la plus brillante du royaume. Il n'avoit jamais moins de trente pages, et de cinquante gentilshommes, tous entretenus avec la plus grande magnificence. On peut aisément se persuader que le nombre des officiers et des domestiques devoit être à proportion très-considérable. La duchesse son épouse, quoiqu'elle eût l'ame grande et généreuse, crut devoir lui faire des représentations à ce sujet. Le duc entrant, ou feignant d'entrer dans ses raisons, fit avec elle la revue de sa maison ; mais elle ne lui nommoit pas plutôt un officier ou un domestique inutile, que Montmorenci prenoit sa défense : celui-ci étoit nécessaire à ses gentilshommes ; celui-là avoit été reçu à la recommandation de ses amis : enfin, d'un si grand nombre, il ne s'en trouva que deux qu'il sembla bandonner à son épouse ; mais peu après,

il lui demanda si elle croyoit que ces deux officiers seroient à charge à sa maison : « Ne sont-ils pas assez malheureux, ajoutoit-il, de n'être bons à rien, sans leur donner le chagrin de les renvoyer » ?

Ce seigneur généreux et bienfaisant, répondoit à ceux qui lui représentoient que ses largesses convenoient plus à un roi qu'à un grand seigneur : « Qu'il n'avoit reçu tant de biens du ciel, que pour en faire part aux autres, et qu'il n'auroit souhaité d'être empereur, que pour être le bienfaiteur de l'humanité ».

LE BONHEUR
DANS LA MÉDIOCRITÉ.

Un de mes amis vint un jour se plaindre à moi de sa situation. Je n'ai pas de fortune, me dit-il, et j'ai une famille nombreuse ; je ne puis supporter plus long-temps le poids de sa misère et de la mienne. J'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie, où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloi-

gnés, je serai pauvre sans en rougir, puisque je serai inconnu. Que sais-je encore? Vous m'avez dit souvent que je n'étois pas sans talens et sans connoissances; si vous vouliez me recommander à votre ami le gouverneur de Gulistan, et qu'il voulût m'employer dans les affaires du roi, la fortune se lasseroit peut-être de me persécuter; peut-être que je parviendrois aux dignités. Mon ami, lui dis-je, prends garde à toi. Il y a chez les rois deux sortes de places; celles qui donnent le nécessaire, et celles qui donnent la puissance. Dans les premières, on est assez tranquille; dans les autres, on est environné de dangers. Il faut te résoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup.

Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit, il ne vouloit pas faire ces réflexions; que l'espérance étoit sa seule consolation, et qu'il vouloit s'y livrer: qu'au reste sa probité feroit toujours sa sûreté. Hélas! lui dis-je, vous me rappelez l'histoire de certain renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ses forces, et s'enfuir vers son rrier; il lui demanda: Pourquoi cette

fuite précipitée ? as-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment? Aucun, dit le renard, dieu-merci, et ma conscience ne me reproche rien ; mais je viens d'entendre les officiers du roi dire qu'ils avoient besoin d'un dromadaire. — Eh ! qu'as-tu de commun avec un dromadaire ? Mon dieu ! dit le renard, les gens d'esprit ont toujours des ennemis. Si quelqu'un s'avisoit de me montrer aux officiers du roi, en disant, voilà un dromadaire, je serois pris et enchaîné, sans qu'on se donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous. Je connois votre intégrité, mais les hommes faux vous cacheront les pièges qu'ils semeront sous vos pas. Le méchant fera entendre sa voix flétrissante. Le prince sera prévenu. Et qui trouverez-vous qui prenne votre défense ? Soyez modéré. La mer est le chemin des richesses ; mais si vous aimez la sécurité, restez au rivage. Comme votre ami, je vous dois mes conseils, mais je vous dois aussi mes services, et je vais vous donner une lettre pour le gouverneur de Gulistan.

Le lendemain, mon ami partit avec ma lettre. Le gouverneur lui donna d'abord un

petit emploi. On lui trouva du jugement, de la dextérité, de la politesse; on ne tarda pas à l'avancer. On fut également content de lui dans des postes plus élevés; et enfin il fut mandé à la cour. Le roi prit pour lui de l'estime et du goût. Il en fit son favori. On le montroit au doigt, en disant: Voilà l'ami de notre maître. Il ne tarda pas à me faire part de ses succès, et je partageois sa joie. Dieu soit loué, disois-je! je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur.

Peu de temps après, j'allai faire le pélerinage de la Mecque. A mon retour, je rencontrai dans un vallon sauvage, mais fort agréable, un homme en habit de paysan, qui sortoit d'une cabane, et venoit à moi en chantant et en riant. Il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, et me dit: Les courtisans que vous m'aviez peints, ont été mes ennemis, du jour que le roi m'approcha de sa personne. Ils m'ont accusé de complots contre l'état et d'innovations dangereuses. Le roi a négligé de connoître la vérité. Mes amis, ceux que j'avois obligés, ont gardé le silence, et quelques-uns même se sont joints à mes accusateurs. On m'a jeté dans une affreuse prison, où

j'ai gémi long-temps. J'en suis sorti, et on m'a exilé, après m'avoir ôté mes richesses. Vous me revoyez pauvre, mais content. Je connois les hommes et la fortune. J'ai une cabane ; et le petit champ que je cultive, suffit aux besoins de ma famille, et aux miens.

LE RESPECT DES LOIX.

Il arriva un jour qu'un des domestiques du prince Henri, fils aîné d'Henri IV, roi d'Angleterre, fut accusé au banc du roi, et saisi par l'ordre de ce tribunal. Ce prince qui l'aimoit particulièrement, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne, et n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammèrent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siége de la justice ; et se présentant d'un air furieux, il donna ordre aux officiers de rendre sur-le-champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, et leur ôta l'envie de répondre. Il n'y

eut que le lord-chef de justice, nommé sir William Gascoigne, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, et qui exhorta le prince à se soumettre aux anciennes loix du royaume; « Ou du moins, lui dit-il, si vous êtes résolu de sauver votre domestique des rigueurs de la loi, adressez-vous au roi votre père, et demandez-lui grace pour le coupable. C'est le seul moyen de satisfaire votre inclination, sans donner atteinte aux loix, et sans blesser la justice. »

Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune prince, qu'ayant renouvellé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le lord-chef de justice qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, éleva la voix avec beaucoup de fermeté et de présence d'esprit, et lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité, non-seulement de laisser le prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violens. C'étoit attiser le feu et souffler sur la flamme. La colère du prince éclata d'une manière terrible; et montant au comble,

elle le porta à s'approcher furieusement du juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais sir William, se rendant maître de tous les siens, soutint merveilleusement la majesté du siége sur lequel il représentoit le roi : « Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens ici la place de votre souverain seigneur et de votre père. Vous lui devez une double obéissance à ces deux titres. Je vous ordonne, en son nom, de renoncer à votre dessein, et de donner désormais un meilleur exemple à ceux qui doivent quelque jour être vos sujets. Et pour réparer la désobéissance et le mépris que vous venez de marquer pour la loi, vous vous rendrez vous-même, en ce moment, dans la prison, où je vous enjoins de demeurer jusqu'à ce que le roi votre père vous fasse déclarer sa volonté. »

La gravité du juge, et la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut si frappé, que remettant aussi-tôt son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au lord-chef de justice; et sans répliquer un seul mot, il se rendit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allèrent tout

de suite faire ce rapport au roi, et ne manquèrent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre sir William. Ce sage monarque se fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances. Ensuite il parut rêver un moment. Mais levant tout-d'un-coup les yeux et les mains au ciel, il s'écria dans une espèce de transport :

« O Dieu ! quelle reconnoissance ne dois-je pas à ta bonté ? tu m'as donc fait présent d'un juge qui ne craint pas d'exercer la justice, et d'un fils qui non-seulement sait obéir, mais qui a la force de sacrifier sa colère à l'obéissance. »

Ce trait fait également l'éloge de trois personnes, du roi, de son fils, et de sir William.

POINT D'AMITIÉ
SANS LA VERTU.

Un riche particulier de Londres se trouvant à l'extrémité de sa vie, après l'avoir passée dans les plaisirs, se rendit aux instances qu'on lui fit de disposer de son bien par un testament. Il n'avoit point de parens assez proches, ni assez mal avec la fortune, pour se croire obligé de penser à eux; et celui qui le portoit ainsi à régler ses affaires, se flattoit, par cette raison, d'avoir beaucoup de part à son héritage. C'étoit un homme avec lequel il avoit vécu constamment, et qui avoit passé pour son meilleur ami, parce qu'il avoit partagé avec lui tous ses plaisirs. Le testament s'achève, et la distribution des biens se fait à diverses personnes avec lesquelles on n'avoit jamais soupçonné le testateur d'avoir la moindre liaison. Son ami, chagrin de se voir oublié, n'eut pas honte de lui représenter que ce n'étoit pas là le prix qu'il devoit attendre de son attachement. Il reçut cette réponse : De quoi vous plaignez-vous ? vous êtes si

étranger pour moi, que j'ai peine à vous reconnoître. Les raisons qui ont pu former notre connoissance et notre amitié, sont absolument disparues. C'étoit la chaleur de mon sang, le goût de la débauche, l'emportement du plaisir; il ne m'en reste plus rien. J'ai nommé pour mes héritiers ceux à qui je suis lié dans ce moment par la disposition de mon cœur, qui me fait du moins goûter leurs vertus; et je regarde comme mes amis, ceux à qui je voudrois ressembler.

LE BON ROI.

Louis XII, roi de France, parvenu au trône par le chemin de l'adversité, y fit régner avec lui les vertus d'un bon roi. C'étoit un prince religieux, magnanime, économe, d'un accès facile, ami de la justice et de la vérité, plein de tendresse pour son peuple, et n'ayant point de plus forte passion que de le rendre heureux. Louis ne craignoit rien tant que de fouler ses sujets; si aucun roi ne fut plus tendrement ai-

mé. Ses yeux paternels ne pouvoient se lever, qu'ils ne rencontrassent un ami. Ses voyages étoient des triomphes : on s'empressoit de se trouver sur son passage ; les chemins étoient jonchés de fleurs, l'air retentissoit de cris d'allégresse, de murmures flatteurs, de vœux que l'on faisoit pour la conservation de ses jours. Les gens de la campagne accouroient de dix et de vingt lieues à la ronde, l'entouroient, le pressoient, faisoient toucher des linges à sa personne, à ses habits, à son cheval, et les remportoient chez eux comme les plus précieuses reliques. Ils ne l'appeloient point autrement que le *père du peuple*, titre préférable à tous ceux que l'héroïsme donne.

Voici un trait de sa bienfaisance et de ses sentimens paternels.

Un homme de la cour demandoit à Louis la confiscation des biens d'un riche bourgeois d'Orléans, qui s'étoit déclaré ouvertement contre ce prince, avant son avènement au trône. « Je n'étois pas son roi, répondit-il, lorsqu'il m'a offensé. En le devenant, je suis devenu son père. Je dois lui pardonner et le défendre. »

OBIDAH
ET L'HERMITE.

La vie de l'homme est le voyage d'un jour.

OBIDAH, fils d'Abensina, entreprit un voyage, et se tourna du côté de l'Indostan. Il jouissoit d'une santé ferme et vigoureuse ; il étoit animé par le desir et l'espérance ; il ne s'arrêtoit que de temps en temps pour écouter le ramage des oiseaux, pour respirer un air doux et frais, et se désaltérer au bord d'un ruisseau ; quelquefois il contemploit les chênes, ces monarques des montagnes ; d'autres fois il respiroit l'agréable odeur de la primevère, fille aînée du printemps ; tous ses sens étoient agréablement flattés ; tous soucis étoient bannis de son cœur.

Il continua sa route jusqu'au moment où le soleil fut au midi ; et la chaleur qui augmentoit à chaque instant, affoiblissant ses forces, il regarda autour de lui, afin de découvrir un chemin qu'il pût suivre, sans être incommodé par l'ardeur du jour. Il aperçut à sa droite un bocage, dont l'om-

bre ondoyante sembloit l'inviter à tourner ses pas de ce côté-là. Il y entra ; la fraîcheur et la verdure lui offrirent des charmes auxquels il ne put résister. Cependant il n'oublia pas qu'il avoit entrepris un voyage ; mais appercevant un petit sentier bordé de fleurs, qui paroissoit dans la même direction que le grand chemin, il prit la résolution de le suivre, d'allier ainsi le plaisir avec la peine, et de se procurer les avantages de la diligence, sans en trop éprouver les fatigues. Il continua donc de marcher pendant quelque temps, et avec une ardeur qui ne se ralentissoit point, excepté lorsqu'il étoit arrêté par le chant des oiseaux que la chaleur attiroit dans l'ombre, ou lorsqu'il s'amusoit à cueillir des fleurs qui étoient d'un côté du sentier, et des fruits que les branches des arbres lui offroient de l'autre. Enfin, le petit sentier commençant à s'écarter de la grande route, et à se perdre parmi les arbres et les buissons, qui étoient rafraîchis par des fontaines et des cascades, Obidah s'arrêta un instant. Il examina s'il ne risquoit pas de s'écarter trop de la grande route ; mais se rappelant que la chaleur étoit encore tr

ardente, il résolut de continuer par le petit sentier, pensant qu'il ne feroit pas un long détour, et que bientôt il retrouveroit le grand chemin. Il redoubla le pas, afin de regagner ce que les détours lui avoient fait perdre. L'espèce d'inquiétude où il étoit, le portoit à s'arrêter à chaque objet qui s'offroit à sa vue, et à goûter tous les différens plaisirs qui se présentoient à lui, et qui servoient à le distraire. Il faisoit parler les échos; il montoit sur les arbres, d'où il pouvoit découvrir de belles perspectives; il s'arrêtoit devant les cascades; il se plaisoit à former un cours aux ruisseaux qui couloient entre les arbres : il battit ainsi un long espace de terrein, en faisant mille tours et détours. Les heures s'écouloient dans ces amusemens, sans qu'il s'en aperçût. Il s'arrêta enfin; le jour étoit sur son déclin : il s'éleva tout-à-coup une tempête. Le danger où il se trouvoit lui fit sentir *que l'homme s'éloigne souvent du bonheur, lorsqu'il ne consulte que son bonheur actuel.* Il se repentit d'être entré dans le bocage, et d'avoir quitté la grande route. L'air s'obscurcit de plus en plus, et un coup de tonnerre le tira de sa méditation.

Il résolut de faire tout son possible pour sortir du lieu où il étoit, et pour retrouver le grand chemin. S'étant prosterné devant l'auteur de la nature, et ayant imploré son secours, il avança d'abord avec confiance, tenant son épée à la main pour écarter les bêtes du désert, effrayées par l'orage. Il entendoit à droite et à gauche les hurlemens plaintifs de la rage et de la terreur; il étoit au milieu de l'horreur des ténèbres et de la solitude; les vents impétueux mugissoient dans la forêt, et les torrens rouloient avec un bruit affreux; il marchoit d'un pas tremblant dans l'obscurité: il se sentit enfin accablé de fatigue, et il étoit sur le point de céder à son malheureux destin, lorsqu'il apperçut une lumière. Il s'avance du côté où elle paroissoit, et il découvre la retraite d'un hermite. Un bon vieillard le reçut avec empressement, et lui donna de la nourriture. Le repas étant achevé: Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici, lui dit l'hermite? Il y a près de trente ans que je suis dans cette retraite, et personne n'y étoit encore venu. Obidah lui raconta, sans déguisement, tout ce qui lui étoit arrivé.

Mon fils, lui dit l'hermite, n'oubliez jamais le danger que vous avez couru aujourd'hui par votre imprudence. Souvenez-vous que *la vie de l'homme est le voyage d'un jour.* Au matin de la jeunesse nous nous levons pleins de vigueur, nous sommes animés au travail par l'espérance, et nous marchons d'un pas ferme dans le sentier de la sagesse. Peu de temps après, notre zèle se ralentit, nous cherchons à faciliter nos devoirs, et à parvenir à notre but par des sentiers agréables. L'horreur que nous avions d'abord pour le crime, s'affoiblit, et nous nous hasardons à nous approcher de ce que nous avions résolu d'éloigner sans cesse de nous. Le cœur s'amollit par degrés, et nous cessons d'être sur nos gardes; nous portons nos regards sur les jardins du plaisir; ce n'est pas sans scrupule que nous en approchons, nous y entrons, mais en tremblant, et toujours dans l'espérance d'y passer sans perdre de vue le sentier de la vertu, que nous laissons pour un instant à notre droite, et dans lequel nous nous proposons de rentrer; mais une tentation succède à une autre, une facilité prépare la voie à une se-

de; bientôt nous ne goûtons plus le

bonheur attaché à l'innocence, et nous soulageons notre inquiétude par les plaisirs auxquels nous nous livrons. Nous perdons insensiblement le souvenir de nos premières résolutions, et nous oublions ce qui convient à des êtres raisonnables. Nous nous jetons dans le tumulte des affaires, nous donnons tête baissée dans les plaisirs des sens; nous promenons d'objets en objets notre inconstance, jusqu'à ce que les ténèbres de l'âge avancé nous surprennent, et que le mal-aise, l'inquiétude et l'angoisse s'emparent de nous. Alors la réflexion nous rappelle à nous-mêmes, nous tournons les yeux sur notre vie passée : ce spectacle nous cause de l'horreur, du trouble et des remords; nous regrettons, et quelquefois en vain, d'avoir quitté les sentiers de la sagesse. Heureux ceux, mon fils, qui apprendront de ton exemple à ne jamais désespérer, et qui se souviendront que, quoique le jour soit fini, et que les forces leur manquent, ils doivent faire un dernier effort; que la réforme des mœurs n'est pas impossible; que l'on peut revenir de ses égaremens, et que celui qui implore le secours du ciel, peut triompher des difficultés

qui paroissent insurmontables. Allez, mon fils, prendre du repos. Mettez-vous sous la protection de celui qui soutient tout. Demain recommencez votre route, et l'expérience vous rendra sage à l'avenir.

LES DOUCEURS DU TRAVAIL.

OMAR, l'hermite de la montagne d'Aubukabis, qui s'élève à l'orient de la Mecque, et qui domine sur toute la ville, trouva un jour, au lever du soleil, un homme seul et pensif, assis à quelques pas de sa cellule. Il le regarda long-temps avec attention, et s'apperçut que ses yeux étoient sombres et hagards, son corps foible et décharné. Cet homme sembloit aussi fixer attentivement le bon hermite. Tout-à-coup, comme s'il fût sorti d'un songe profond, la rougeur couvrit son visage, et il se prosterna vers la terre. Fils de l'affliction, lui dit Omar, qui es-tu ? et quel est le sujet de ta peine? Mon nom, répliqua l'étranger,

est Hassan. Je suis né dans cette ville. L'ange de l'adversité a étendu sa main sur moi, et il n'est pas en ton pouvoir de me délivrer du mal qui fait naître ta généreuse compassion. Ta délivrance, reprit Omar, n'appartient sans doute qu'à celui de qui nous devons recevoir avec humilité le bien et le mal. Cependant, ne me cache pas la source de ton infortune; car si je ne puis rejeter loin de toi le fardeau qui t'accable, je puis au moins t'aider à le supporter. Hassan fixa la vue sur la terre, et demeura quelque temps en silence. Poussant enfin un profond soupir, il leva les yeux vers Omar, et satisfit ainsi sa demande.

Il y a environ six ans que notre puissant seigneur, le calife Almalick, dont la mémoire soit à jamais bénie, vint, pour la première fois, adorer Dieu en secret dans son temple de la sainte cité. Après qu'il eut satisfait à ses premières dévotions, il resta quelques jours dans la ville, occupé à relever le foible, et à réprimer l'oppresseur. La veuve respiroit sous sa défense. L'enfance et la vieillesse marchoient appuyées sur sa généreuse bonté. Moi, qui ne craignois de malheur que la maladie,

et qui n'attendois de bien que le prix de mon travail journalier, je chantois en faisant mon ouvrage, lorsque Almalick entra dans ma demeure. Il tourna de tous côtés ses regards avec un sourire de satisfaction, s'appercevant que tout étoit simple, mais propre, et que j'étois content dans le sein de mon travail. Comme ses vêtemens étoient ceux d'un pélerin, je me hâtai de le recevoir avec les égards et les soins d'une tendre hospitalité; et ma gaîté étoit plutôt augmentée, que gênée par sa présence. Après qu'il eut pris quelque léger rafraîchissement, il me fit plusieurs questions; et quoique par mes réponses je m'efforçasse de l'exciter à la joie, je m'appercevois qu'il devenoit pensif, et qu'il me considéroit avec une attention profonde. Je soupçonnois qu'il pouvoit m'avoir vu autrefois, et qu'il cherchoit à me reconnoître : c'est pourquoi je lui demandai son pays et son nom. Hassan, me dit-il, j'ai fait naître ta curiosité, et elle sera satisfaite. Celui qui te parle maintenant est Almalick, l'ami du juste, dont la demeure est le trône de Medine, et dont la mission est d'en-haut. Ces paroles me frappèrent d'étonnement, quoique j'eusse

quelque doute de leur vérité. Mais Almalick dépouillant son manteau, découvrit à mes yeux les ornemens de l'empire, et mit l'anneau royal à son doigt. Alors je me jetai à ses genoux, et j'allois me prosterner devant lui; il me retint. Hassan, me dit-il, arrête, tu es plus grand que moi; car j'ai tiré de toi les leçons de la sagesse. Je répondis : Ne te moque pas de ton serviteur, qui n'est qu'un ver en ta présence. La vie et la mort sont dans tes mains. Le bonheur et le malheur sont les enfans de ta volonté. Hassan, répliqua-t-il, je ne puis disposer de la vie et du bonheur, qu'en m'abstenant de les arracher à ceux qui les possèdent; et toi, tu possèdes la félicité que je ne puis ni donner ni obtenir. Mon pouvoir sur les autres remplit mon sein de sollicitudes. Je puis réprimer la fraude et la violence, satisfaire les desirs dévorans de l'avarice et de l'ambition; mais pour ce qui est de la vertu, je suis impuissant. Si je pouvois la récompenser, je la récompenserois en toi. Tu vis content, sans ambition, et sans avarice : t'élever, ce seroit détruire la simplicité de ta vie, et altérer un bonheur que je n'ai le pouvoir ni d'accroître, ni de maintenir. Il se

leva, et me recommandant le secret, il partit.

Aussi-tôt que je fus revenu de la confusion et de l'étonnement où m'avoit plongé le calife, je commençai à regretter que ma conduite eût rendu vaine sa générosité, et j'accusai ma gaîté d'être cause de ce que j'allois rester dans la pauvreté et dans le travail. Je réfléchis alors à l'obscurité de mon état, où m'avoit laissé languir une indifférence blâmable pour les richesses. Je négligeai mon travail, parce que j'en méprisai le salaire. Je passois le jour dans l'inaction, formant des projets chimériques pour recouvrer le bien que j'avois perdu; et la nuit, au lieu de me plonger dans le sommeil doux et rafraîchissant, dont je ne sortois qu'avec des forces nouvelles, et une nouvelle gaîté, je ne rêvois qu'à de riches habits, à un équipage fastueux, à des jardins et à des palais; et je ne m'éveillois que pour regretter ces illusions, qui s'étoient évanouies. Ma santé enfin s'altéra par l'inquiétude de mon esprit; je vendis tous mes meubles pour subsister, ne me réservant qu'un matelas, sur lequel je demeurois souvent couché pendant tout l'intervalle d'une nuit à l'autre.

Dans la première lune de l'année suivante, le calife revint à la Mecque avec le même secret, et pour le même dessein. Il voulut voir encore cet homme qu'il avoit vu ne tirer son bonheur que de lui-même; mais il ne me trouva plus charmant par des chansons, la fatigue de mon travail, plein de vigueur et de contentement. Il me trouva au contraire pâle, défait, assis sur la terre, et buvant de l'opium, pour substituer les fantômes d'une imagination égarée, aux réalités de la grandeur. Il étoit entré avec l'air d'une joyeuse impatience; mais à peine eut-il jeté les yeux sur moi, qu'elle fut changée en surprise et en compassion. J'avois autrefois desiré une nouvelle occasion de parler au calife; cependant je fus confondu à sa présence; et me jetant à ses pieds, je mis mes mains sur ma tête, sans pouvoir proférer une seule parole. Hassan, me dit-il, que peux-tu avoir perdu, toi dont la richesse étoit le travail de tes mains? Qui peut t'avoir rendu triste, lorsque la source de ta joie étoit dans ton cœur? Quel malheur t'est-il arrivé? Parle, et si je puis te soulager, tu vas redevenir heureux. Je fus encouragé par ces mots à lui répondre,

et je le fis ainsi : Que mon maître pardonne la hardiesse de son esclave, qui aimeroit mieux devenir muet pour toujours que de lui déguiser la vérité. Je suis devenu malheureux par la perte de ce qui n'a jamais été en ma possession : tu as élevé en moi des desirs que je ne suis pas digne de te voir satisfaire. Mais pourquoi as-tu pensé que celui qui étoit heureux dans l'obscurité et dans l'indigence, ne seroit pas plus heureux dans l'opulence et dans les honneurs? Lorsque j'eus fini ce discours, Almalick resta quelques momens en suspens, et je continuai de me prosterner devant lui. Hassan, me dit-il, je m'apperçois, non avec indignation, mais avec regret, que je me suis mépris sur ton caractère. Je vois maintenant que l'ambition et l'avarice n'étoient qu'assoupies dans ton cœur, parce que leurs objets étoient trop éloignés pour les réveiller. Je ne puis te revêtir d'autorité, parce que je ne veux pas soumettre mon peuple à l'oppression, et que je ne voudrois pas être forcé de te punir pour des crimes que je t'aurois mis à portée de commettre. Mais puisque je t'ai enlevé ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de te rendre, je

satisferai du moins en partie les desirs que j'ai éveillés en toi, de crainte que ton cœur ne m'accuse d'injustice, et que tu continues de vivre toujours insupportable à toi-même.

Lève-toi donc, et me suis. Je me levai de la terre où j'étois à genoux, comme si j'avois eu les ailes d'un aigle. Je baisai les bords de son manteau dans une extase de reconnoissance et de joie; et quand je fus sorti de ma demeure, le cœur me battoit comme si je fusse sorti de la caverne d'un lion. Je suivis Almalick dans le caravanserail où il logeoit; et lorsqu'il eut acquitté son vœu, je volai sur ses pas à Médine, où il me donna un appartement dans son serrail. J'étois servi par ses propres esclaves, et je recevois chaque semaine de son trésor une somme qui excédoit mes plus ambitieuses espérances. Mais je sentis bientôt que les viandes qu'on présentoit sur ma table, n'étoient pas aussi savoureuses que celles que je mangeois assaisonnées par le seul appétit; que le sommeil n'étoit pas aussi doux que celui auquel j'étois invité par la lassitude, et que le temps ne couloit pas avec autant de charmes pour moi, que lorsque mon travail attendoit sa

récompense. Je me rappelois avec regret mes anciennes jouissances ; et tandis que je soupirois au milieu de ces superfluités qui ne pouvoient rassasier mes desirs, elles me furent tout-à-coup arrachées. Almalick, au milieu de la gloire de son règne, et dans la plus grande vigueur de son âge, mourut subitement dans son bain.

Son fils Albubekir qui le remplaça sur le trône, étoit animé contre moi par ceux qui me regardoient tout-à-la-fois avec envie et avec mépris. Il supprima soudain ma pension, et ordonna qu'on me chassât honteusement de son palais. Ce commandement fut exécuté avec une telle rigueur, que deux heures après la mort de mon ancien maître, je me trouvai dans les rues de Médine, exposé à la faim et à la dérision, au sortir de la mollesse et de la vanité. Omar, Omar, garde-toi de me reprocher mes murmures, si l'expérience ne t'a pas fait connoître l'humiliation de la disgrace. Pourquoi cette leçon a-t-elle été réservée pour moi dans le livre de la Providence ? J'ai fui de Médine à la Mecque, et je ne peux fuir de moi-même. Combien sont différens les trois états par lesquels j'ai passé ! et toutefois

leur souvenir est également plein d'amertume. Hassan ayant ainsi fini son histoire, joignit ses deux mains ensemble ; et levant les yeux vers le ciel, il laissa échapper un torrent de larmes.

Omar attendit que cet accès de douleur fût calmé ; et le prenant par la main, il lui dit : Mon fils, ne livre point ton ame à l'affliction ; il te reste encore plus de moyens de félicité, qu'il n'a été au pouvoir d'Almalick de t'en donner, et qu'Albubekir n'a pu t'en faire perdre. Le saint Prophète m'inspire les paroles que je vais te révéler.

Tu as goûté autrefois le bonheur au sein de la pauvreté et du travail ; tu peux l'y retrouver encore. Vois si tu as été heureux parmi les délices du palais d'Almalick ! Tu ne l'aurois pas été davantage par la possession de son empire. Crois-moi, mets ta confiance en celui qui seul peut satisfaire les desirs de ta raison. Fixe ton espoir sur cet héritage auprès duquel le monde entier n'est qu'une goutte de la mer, ou l'un des grains de sable répandus sur ses bords. Retourne, mon fils, retourne à ton travail ; ta nourriture sera encore savoureuse, et ton som-

meil gracieux. Ton contentement aura une stabilité qui ne dépendra point du caprice des hommes, et ta vie sera un encens pur devant le trône de l'Éternel.

Hassan, dans l'esprit duquel l'ange de l'instruction imprimoit le conseil d'Omar, se hâta d'aller se prosterner dans le temple du Prophète. La sérénité de la paix rayonna sur son ame, comme le doux éclat du matin sur le sommet de la montagne d'Aubukabis. Il retourna avec gaîté à son travail, et ses derniers jours furent encore plus heureux que les premiers.

LES DEUX LIARDS.

Un cœur vertueux ne sauroit être insensible à la vue d'une bonne action.

Une dame de qualité, dont la mort a causé de justes regrets, se trouva un jour dans une église de Poitiers, peu éloignée d'un soldat qui, placé devant elle, prioit d'une voix assez haute. Il l'édifioit; mais cette manière de prier dérangeoit la sienne: elle se lève, et va le toucher doucement à

l'épaule, pour l'avertir de prier plus bas. Cet homme, imaginant qu'un pauvre lui demande l'aumône, fait, sans tourner la tête ni cesser sa prière, un geste qui annonce qu'il ne veut, ou ne peut rien donner. La dame reconnoît sa méprise, et répète néanmoins le même mouvement. Le soldat, voulant faire retirer le prétendu pauvre, tire deux liards de sa poche; et les yeux toujours fixés à terre, sans changer d'attitude, il tend la main en arrière, pour qu'il prenne son aumône, et le laisse tranquille. La dame la prend, et retourne à sa place, qu'elle quitte un moment après, afin de n'être point distraite par le soldat qui continue de prier à sa manière. Enfin, elle revint chez elle, et se mit à table avec un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il y avoit plusieurs officiers du régiment de ce soldat. Elle leur raconta son aventure, et parut desirer de revoir celui qui lui avoit fait l'aumône. On le cherche; on le découvre; il arrive: c'étoit un vieux caporal, bon sujet, et très-pieux. La dame le reconnoît, et lui demande s'il se souvient d'avoir fait l'aumône de deux liards dans telle église, le jour même. *Oui*, *ma-*

dame, répond-il. — Eh bien! c'est à moi que vous l'avez faite, et voilà deux louis, que je vous donne pour vos deux liards.— Je vous supplie, madame, d'excuser ma méprise. Quant aux deux louis, je n'en ai pas besoin: le roi me nourrit, m'habille, me loge et je travaille; je vis content avec ma solde et les petits profits de mon travail. Ayez la bonté de faire cette charité à ceux à qui elle peut être nécessaire. — Mon ami, vous ne m'avez point offensée; vous m'avez édifiée et je vous admire; ce n'est point une aumône que je veux vous faire; je sais qu'un soldat n'en a pas besoin, et n'en reçoit point; je veux seulement vous donner une marque de ma satisfaction, et de mon estime pour votre façon de penser. Prenez, je vous prie, mes deux louis, et distribuez-les vous-même; puisque vous aimez les pauvres, je veux que vous ayez le plaisir de leur faire du bien. Cette scène attendrit tous les assistans.

LE TAILLEUR
ET LE TISSERAND.

Un tailleur de Londres, nommé Swith, très-pauvre et sans autre ressource qu'un ami aussi pauvre que lui, appelé Thoms, et tisserand de sa profession, partit pour les Indes Orientales, dans l'espérance d'y améliorer son sort. Il y fit fortune, et épousa une fille riche, qui avoit une sœur aussi opulente; l'une et l'autre voulurent suivre Swith dans sa patrie, lorsqu'il se crut à l'abri de tout évènement. Arrivé à Londres, il n'eut pas de peine à se rappeler sa première misère. Cette idée lui retrace l'image de Thoms. Il vole chez son ami, dont il n'est pas reconnu, et s'informe de lui-même s'il est à son aise, s'il a une maison, s'il est marié. Toutes ses réponses furent négatives; et à chacune, Swith fit paroître une joie si vive, que le tisserand crut avoir affaire à un insensé, ou à un homme opulent, qui insultoit à sa misère. Dans peu d'heures il fut détrompé; un carrosse s'arrête à sa porte; on lui dit

d'y monter : il y monte. On arrive dans une belle maison. Thoms y reconnoît Swith, qui avoit repris ses anciens habits, et qui lui dit : Mon ami, quand nous n'avions rien, nous nous consolions ; le premier de nous qui avoit un schelling, le partageoit avec l'autre ; cette maison est à toi, avec tout ce qu'elle contient : voilà la sœur de ma femme ; elle veut un honnête homme ; elle est riche ; je lui ai parlé de toi ; elle consent à te donner la main. Je t'appelois autrefois mon frère ; tu l'es actuellement. Oublions tout, excepté l'amitié qui nous lie, et qui ne finira qu'avec nous.

VARIÉTÉS.

Un étranger ayant vendu à une impératrice romaine de fausses pierreries, elle en demanda à son époux une justice éclatante. L'empereur, plein de clémence et de bonté, mais ne pouvant la calmer, condamna, pour la satisfaire, le jouaillier à être exposé dans l'arène. L'impératrice s'y rendit avec toute la cour, pour jouir de sa vengeance. Au

lieu d'une bête féroce, il ne sortit contre le malheureux qui s'attendoit à périr, qu'un agneau qui vint le caresser. L'impératrice outrée de se voir jouer, s'en plaignit amèrement à l'empereur : « Madame, répondit-il, j'ai puni le criminel suivant la loi du talion ; il vous a trompée, il a été trompé à son tour. »

M. D.... d'un mérite rare par ses vertus et ses talens militaires, étoit petit, mal fait, et d'une figure peu avantageuse. Ayant été nommé gouverneur du Canada, les Iroquois lui envoyèrent des députés pour renouveller leur alliance avec les François. Arrivés à Québec, ils furent introduits chez le gouverneur. Le chef de l'ambassade avoit préparé un discours, dans lequel il employoit tout ce que sa langue avoit de plus riche et de plus pompeux pour faire l'éloge de la force du corps, de la hauteur de la taille, et de la bonne mine du général : qualités que ces sauvages estiment de préférence. Surpris de voir toute autre chose que ce qu'il avoit imaginé, il sentit que sa harangue ne quadroit point au personnage. Sans se déconcerter, il s'en tira par cette apostrophe un peu agreste à la vérité,

mais qui n'est pas sans énergie : « Il faut que tu aies une grande ame, lui dit-il, puique le grand roi des François t'envoie ici avec un si petit corps ! »

Spencer, fameux poëte anglois, s'introduisit un jour dans la maison du lord Sidney, dont il n'étoit point connu, tenant à la main une copie d'un de ses poëmes. On porte la copie au lord. Il la prend, la lit, et frappé de la beauté des vers, ce seigneur fait paroître le transport le plus vif à la découverte d'un génie si neuf et si rare. Il lit passionnément quelques stances, et se tournant vers son intendant : Donnez, lui dit-il, 50 liv. sterlings à l'auteur de ces vers. — Il poursuit la lecture ; et plus frappé encore d'une nouvelle stance, s'écrie : Doublez la somme. — L'intendant étonné, différoit d'exécuter l'ordre de son maître. Sidney continue de lire ; la libéralité s'accroît avec son admiration : « Je donne, dit-il, 200 liv. ; et poussant son intendant par l'épaule : Vîte, vîte, et sur-le-champ ; car si je lis davantage, je serai tenté de donner tout mon bien. »

Un grand seigneur ignorant, voyant un jour Descartes qui faisoit bonne chère, lui

dit : Eh quoi ! les philosophes usent-ils de ces friandises ? « Et pourquoi non ? lui répondit-il. Vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorans ? »

Le prince d'Orange s'étant mis en marche pour une entreprise secrète, un colonel, trop curieux, osa lui faire des questions. Mais, lui dit le prince, si vous connoissiez mes desseins, ne les communiqueriez-vous à personne ? Non, assûrément, reprit le colonel. « Le ciel, répliqua le prince d'Orange, m'a aussi accordé le don de savoir garder un secret. »

LES FLATTEURS CONFONDUS.

ALONSOR, prince doué de tous les sentimens qui caractérisent la vertu, considérant la statue équestre d'un de ses ancêtres, et voyant sur le piédestal de cette statue, des figures en bronze qui représentoient un chat, une tourterelle, et un oiseau portant une couronne dans une cage d'or, entourée d'une inscription en anciens caractères, assembla son conseil pour lui en demander l'explication. A peine a-t-il entendu prononcer quelques mots, qu'il s'apperçoit qu'on le trompe par les allusions les plus flatteuses et les plus recherchées. Il impose silence, et fait appeler un philosophe célèbre pour le consulter sur ce sujet. Ce philosophe, retiré depuis long-temps dans sa cellule, vivoit loin du tumulte de la cour et des villes. Ses principales occupations étoient l'étude de la musique, des astres et des fleurs. Il chantoit des hymnes à la gloire de l'Être suprême : il l'admiroit dans la contemplation de ce globe lumineux dont il mesuroit

l'étendue ; il le servoit en portant au pied de ses autels des bouquets ornés d'œillets, de tulipes et d'immortelles. Au milieu de la félicité dont il jouit, on le trouble ; il reçoit les ordres du souverain et vient en rendre compte. Seigneur, dit-il, voici l'explication que je crois trouver dans ces caractères anciens. Le chat est l'emblême des courtisans souples et dangereux qui entouroient l'empereur ; la tourterelle, l'image de la fidélité de son peuple ; l'oiseau couronné dans la cage d'or, celle de l'esclavage du prince au milieu des richesses et de la royauté.... A peine eut-il prononcé, que les courtisans s'attendoient à une punition exemplaire ; mais le roi qui aimoit la vérité, et qui étoit naturellement bon, pardonna à ceux qui l'avoient trompé, et récompensa le philosophe, qui employa les bienfaits du roi à soulager les indigens et les malheureux.

PERSONNAGES.

M. DESVERTUS, père.
DESVERTUS, fils, âgé de dix ans.
JACQUES, frotteur.
JACQUOT, son fils, âgé de quinze ans.

La Scène est dans un salon de la maison de M. Desvertus.

L'HABIT SANS GALONS,

DRAME

EN UN ACTE ET EN PROSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESVERTUS, SON FILS, JACQUES.

M. DESVERTUS, *mettant des papiers sur la cheminée.*

Ah ! te voilà, mon pauvre Jacques ? Est-ce que tu n'es plus malade ?

JACQUES.

Pardonnez-moi, mon cher monsieur, la fièvre ne me quitte pas ; mais je sors de mon grabat pour venir vous remercier de vos bonnes charités. Sans vous, notre boulanger m'alloit refuser du pain, et à ma pauvre famille ; la bonté que vous avez eue de payer tout ce que nous lui devions...

M. DESVERTUS.

Ce n'est rien, mon cher Jacques... Et ta femme ?

JACQUES.

Elle est toujours malade, monsieur, et j'ai bien peur qu'elle n'en revienne pas.

M. DESVERTUS.

A-t-elle les secours nécessaires à son état ?

JACQUES.

Oui, monsieur, à-peu-près.

M. DESVERTUS.

Allons, j'y penserai.

JACQUES.

Ah ! monsieur, vous n'en avez déjà que trop fait ; sans vous, elle, moi et mes cinq enfans, nous serions déjà péris de misère. Le pain est si cher, moi toujours malade, et mon fils est si jeune, que le pauvre enfant, malgré la bonne envie qu'il a de bien faire, les forces lui manquent; il ne peut pas satisfaire toutes mes pratiques : j'en ai déjà perdu les trois quarts.

M. DESVERTUS.

Allons, j'y aurai attention, ne te chagrine pas ; dès aujourd'hui...

JACQUES.

Ce n'est pas, monsieur, pour cela que je viens, mais pour vous remercier de toutes vos bontés, et savoir si Jacquot vous con-

tente, et a bien soin de frotter ici comme il faut.

M. DESVERTUS.

Oui, oui, on en est content : va, tiens-toi tranquille, et ne songe qu'à te guérir.

JACQUES.

Mon fils va venir tout-à-l'heure frotter ici : je lui ai bien recommandé encore ce matin de faire sa besogne de son mieux. Adieu, mon charitable monsieur, je vais me remettre dans mon lit; car actuellement je tremble la fièvre.

M. DESVERTUS.

Va, mon enfant, et ne t'inquiète pas plus qu'il ne faut; le bon Dieu aide les malheureux, quand ils sont honnêtes gens comme toi. (*Jacques sort.*)

SCÈNE II.

M. DESVERTUS, SON FILS.

M. DESVERTUS.

Eh bien! mon fils, vous venez de voir et d'entendre un exemple assez frappant du malheur. Qu'en dites-vous?

DESVERTUS, *fils.*

Le pauvre Jacques! il m'a fait bien de la peine!

M. DESVERTUS.

Tant-mieux, mon fils ; c'est une preuve que vous avez l'ame compatissante ; conservez ce sentiment-là pour secourir les pauvres, aussi-tôt que vous serez en âge de le faire.

DESVERTUS, *fils.*

Mais, mon papa, ne puis-je pas déjà faire quelque chose pour eux ?

M. DESVERTUS.

Oui, sur l'argent de vos menus plaisirs.

DESVERTUS, *fils.*

Ah ! c'est bon. Mais, dites-moi un peu, il y a tant de gens si riches, si riches qu'ils paroissent ne savoir que faire de leur argent, comment souffrent-ils qu'il y ait tant de pauvres ?

M. DESVERTUS.

Mon cher ami, c'est qu'ils ont le cœur dur, et que le malheur des autres ne les touche point.

DESVERTUS, *fils.*

Oh bien ! ce sont de vilaines gens, n'est-il pas vrai ? car s'ils pensoient tout comme vous, je gage qu'il n'y auroit plus de pau-
-es.

M. DESVERTUS.

Tu as raison, mon ami; mais les hommes qui sont frères, et qui devroient vivre comme tels, ne pensent pas seulement qu'ils soient de la même espèce, quand la disproportion de la fortune fait de l'un à l'autre une différence un peu considérable.

DESVERTUS, *fils*.

En ce cas-là, on est bien malheureux d'être homme, quand on est pauvre; car il y a plus d'égalité entre les animaux.

M. DESVERTUS.

C'est qu'ils vivent plus dans l'ordre de la nature; et par leur propre existence, ont moins de facultés d'oublier, ou de mépriser les loix de cette bonne maîtresse.

DESVERTUS, *fils*.

Allons, mon papa, voilà qui est fini; si je desire jamais d'être riche, si je le deviens, ce sera pour être bon et utile aux autres hommes, qui ne sont pas moins hommes que moi. Vous verrez, vous verrez!

M. DESVERTUS.

Voilà le moyen, mon cher ami, d'imiter la divinité, autant qu'il est en vous, et vous me rendez d'avance le plus heureux père du monde, à penser ainsi. Oh ça!

comme je suis bien content de vous, que vous remplissez tous vos devoirs avec exactitude, je vais vous faire faire un habit neuf, où je ferai mettre un joli galon d'argent, pour qu'il soit plus honnête.

DESVERTUS, *fils*.

Oh ! mon papa, vous êtes bien bon, et je vous remercie; mais je pense à une chose, mon petit papa.

M. DESVERTUS.

A quoi ?

DESVERTUS, *fils*.

Vous ne portez jamais de galons sur vos habits, vous; et moi, je ne m'en soucie pas beaucoup; si vous vouliez, mon papa, au lieu d'acheter ce galon, me donner l'argent qu'il doit coûter.

M. DESVERTUS.

Pourquoi faire ? est-ce que vous n'avez plus rien des deux louis de vos étrennes ?

DESVERTUS, *fils*.

Non, mon papa.

M. DESVERTUS.

Qu'en avez-vous fait ?

DESVERTUS, *fils*.

J'en ai fait... j'en ai fait... Oh ! je ne saurois vous le dire à présent.

M. DESVERTUS.

Et pourquoi ?

DESVERTUS, *fils.*

Parce que..... Ah ! mon papa, n'ayez pas peur, j'en ai fait un bon usage ; mais, je vous en prie, puisque vous le voulez savoir, ne me le demandez que demain.

M. DESVERTUS.

Allons, soit, à demain ; et si, comme vous le dites, vous en avez fait un bon usage, je vous remettrai l'argent de votre galon. Je veux que vous ayez toujours de l'argent, en le sachant employer à propos.

DESVERTUS, *fils.*

Vous serez content, mon papa. (*A part.*) J'ai encore mes deux louis ; mais je sais bien maintenant ce que j'en ferai. (*Haut.*) Ah ! voilà Jacquot qui vient pour frotter.

M. DESVERTUS.

Allons, Jacquot, courage, mon ami ; je viens de rendre bon témoignage de toi à ton pauvre père : travaille, mon enfant, et Dieu ne t'abandonnera pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DESVERTUS fils, JACQUOT.

JACQUOT, *à M. Desvertus qui sort.*

Ah! monsieur, j'ai bonne envie. (*Il se met à frotter*). (*A Desvertus fils.*) Monsieur, ne restez pas dans la poussière.

DESVERTUS, *fils.*

Oh! je n'en ai pas peur. Eh bien! mon pauvre Jacquot, ta mère est donc malade?

JACQUOT.

Oui, mon cher monsieur, elle est bien mal.

DESVERTUS, *fils.*

Bien mal? Et tu as donc cinq petits frères à la maison? Je veux dire quatre; je me trompe.

JACQUOT.

Il y en a cinq; et moi c'est six. Mon père ne nous compte que cinq, parce que je suis en état de gagner ma vie, moi.

DESVERTUS, *fils.*

Oui, mais tu ne peux pas la gagner pour ton père, pour ta mère, et pour cinq petits frères?

JACQUOT.

Enfin, monsieur, je fais ce que je peux; dame! le bon Dieu fera le reste.

DESVERTUS, *fils*.

Tu as raison. Eh bien! prends que je sois le bon Dieu. Tiens, mets ces deux louis-là dans ta poche, pour les donner à ta mère.

JACQUOT.

Oh! monsieur, ... deux louis!... Oh! mon cher monsieur, je ne les prendrai pas.

DESVERTUS, *fils*.

Prends-les, et ne t'inquiette de rien: ce sont les deux louis de mes étrennes; et mon papa m'a dit qu'il vouloit que j'en fisse tout ce qu'il me plairoit..... Eh bien! prends donc.

JACQUOT.

Non, monsieur, vous êtes un jeune... Monsieur, ... et je ne dois pas.... Mon père et ma mère me gronderoient.

DESVERTUS, *fils*.

Tu leur diras que je te les ai donnés pour eux.

JACQUOT.

Cela est vrai; mais monsieur votre père le sauroit... Enfin, je ne peux pas les prendre sans lui en parler.

DESVERTUS, *fils*.

J'entends. Ah ! tu me traites comme un petit garçon, je le vois bien ; mais je suis bien-aise de te dire que mon papa ne me traite pas de même, et que je peux te donner ces deux louis-là, comme je pourrois les jeter par la fenêtre ; ainsi, vois comme j'en suis maître, et fais la différence..... Si tu ne les prends pas, je vais les y jeter ; ils feront du bien à quelque pauvre qui les ramassera.

JACQUOT.

Oh bien ! monsieur, je les prends ; mais...

DESVERTUS, *fils*.

Mais tu le diras à mon papa, n'est-ce pas ?

JACQUOT.

Sûrement !

DESVERTUS, *fils*.

Si tu le dis, si tu le dis, je t'assûre que je n'aurai plus tant d'amitié pour toi ; tu verras.

SCÈNE IV.

M. DESVERTUS, SON FILS, JACQUOT, *toujours frottant.*

M. DESVERTUS.

Mon fils, votre maître à écrire vous attend ; allez donc.

DESVERTUS, *fils.*

J'y vais, mon papa.

(*Il fait à Jacquot le signe du silence, et sort*).

SCÈNE V.

M. DESVERTUS, JACQUOT.

M. DESVERTUS, *va à la cheminée.*

Ah ! voilà des papiers que j'ai oubliés là, et que je cherchois par-tout.

JACQUOT, *en tremblant.*

Monsieur, voulez-vous bien que je vous remette.... ces deux louis-là.... que monsieur votre fils vient de me forcer de prendre..... quoique je n'en aie pas voulu ?....

M. DESVERTUS.

Mon fils t'a forcé de prendre ces deux louis ! et par quelle raison ?

JACQUOT.

Parce que ma mère est malade, et mon

père aussi, et que nous sommes six enfans; car il m'a demandé tout cela.

M. DESVERTUS.

Eh bien! mon enfant, s'il te les a donnés après toutes ces questions-là, les raisons de mon fils sont bonnes, et je suis bien-aise qu'il fasse un aussi bon emploi de son argent: garde ces deux louis, et donne-les à ton père ou à ta mère. Va, je suis charmé de ce que tu me dis-là, plus que les deux louis ne valent.

JACQUOT.

Ah! monsieur, vous le voulez? au moins vous direz à mon père que c'est vous qui avez voulu que je les prenne.

M. DESVERTUS.

Oui! mon enfant; va, sois tranquille.

JACQUOT.

Que ma mère vous donnera de bénédictions, et à monsieur votre fils!

M. DESVERTUS.

Écoute! si mon fils, d'un moment à l'autre, te donnoit encore de l'argent, prends-le toujours, je te l'ordonne.

JACQUOT.

Mais! monsieur, il m'a défendu de vous

le dire, ou bien qu'il m'en voudroit, et qu'il n'auroit plus de bonne amitié pour moi du tout.

M. DESVERTUS.

Tant-mieux; je suis encore enchanté qu'il t'ait dit cela : c'est une preuve qu'il ne met point d'orgueil dans sa bonne action: en ce cas, je te défends de lui dire que tu m'en as parlé; entends-tu ?

JACQUOT.

Oui ! monsieur.

M. DESVERTUS.

S'il te donne encore, prends toujours, je le veux; et pour ne te pas brouiller avec lui, je paroîtrai ne rien savoir.

JACQUOT.

Oui ! monsieur! (*Il se remet à frotter.*)

M. DESVERTUS, *à part, en arrangeant ses papiers devant la cheminée.*

Mon fils m'acquitte, par la seule bonte de son ame, de ce que je voulois faire aujourd'hui pour ces pauvres gens. Quel plaisir pour un père ! et que je serois content si l'idée de ne point vouloir de galons sur son habit venoit...

SCÈNE VI.

M. DESVERTUS, SON FILS, JACQUOT, *frottant toujours pendant la scène.*

DESVERTUS, *fils.*

Mon papa, voilà le tailleur.

M. DESVERTUS.

Qu'il attende un moment; et vous, mon fils, venez ici. Dites-moi! vous me remettez à demain pour apprendre l'emploi que vous avez fait de votre argent, n'est-il pas vrai?

DESVERTUS, *fils.*

Oui! mon papa! puisque vous le voulez absolument savoir.

M. DESVERTUS.

Et moi je vous avois aussi remis à demain pour vous donner l'argent du galon dont vous ne voulez pas sur votre habit.

DESVERTUS, *fils.*

Vous me l'avez promis comme çà.

M. DESVERTUS

Oh bien! moi! j'ai plus de confiance en vous: tenez, voilà vingt écus, à quoi se monte le galon que je voulois vous faire acheter. Je ne vous regarde plus comme un enfant. Vous me direz, quand vous vou-

drez, l'usage que vous en ferez, comme de vos deux louis; je ne vous gêne plus là-dessus.

DESVERTUS, *fils.*

Ah! mon papa! si j'en avois fait un mauvais usage, je vous l'aurois déjà dit. Vous êtes si bon, que vous m'auriez pardonné!

M. DESVERTUS.

Allons! voilà qui est entendu. (*Il se remet à ses papiers tout debout.*)

DESVERTUS *fils*, *approche de Jacquot, et lui glisse les vingt écus, qu'il a de la peine à lui faire prendre, mais qu'il prend à la fin.*

(*Bas à Jacquot.*) Prends donc.... Mais prends donc.

(*A son père.*) Eh bien! mon papa! descendrai-je dire au tailleur que vous allez venir, ou voulez-vous qu'il monte ici?

M. DESVERTUS.

Non! laissons finir Jacquot.

(*Desvertus fils se met à regarder par la fenêtre ouverte.*)

JACQUOT, *donne un dernier coup de brosse aux meubles.*

Monsieur! j'ai tout fini. (*Bas à M. Desvertus.*) Voilà ce qu'il vient encore de me donner.

M. DESVERTUS, *à Jacquot.*

Vingt écus ?

JACQUOT.

Oui ! monsieur.

M. DESVERTUS, *bas à Jacquot.*

C'est mon compte ; tant-mieux : donne-les à *ton* père de la part de mon fils, et *dis* que c'est avec ma permission. (*Haut.*) Allons, mon cher ami, voilà qui est bien. Va-t'en, et travaille pour ton père et ta mère, ils ont travaillé pour toi.

JACQUOT

Ah ! monsieur ! je ne m'épargne pas ..... et si les forces vouloient fournir.... Enfin, le bon Dieu par-dessus tout. Vous voyez bien qu'il ne nous abandonne pas. (*Il sort.*)

M. DESVERTUS.

Oui ! Adieu, mon enfant.

SCÈNE VII.

M. DESVERTUS, SON FILS.

M. DESVERTUS.

Eh bien ! mon fils ! je ne peux donc absolument savoir que demain l'emploi que vous avez fait de vos deux louis, malgré la curiosité que j'en ai ?

DESVERTUS, *fils.*

Non ! mon papa, je vous en prie..... Si vous vouliez cependant le savoir maintenant....

M. DESVERTUS

Si je le voulois, je vous y forcerois à l'instant, sans employer mon autorité.

DESVERTUS, *fils.*

Et comment ? mon papa.

M. DESVERTUS.

Comment ? où sont les vingt écus que je viens de vous donner tout-à-l'heure ?

DESVERTUS, *fils.*

Ils sont.... ils sont avec mes deux louis... Eh bien ! mon papa, c'est vrai.... Vous avez vu que je les ai donnés à Jacquot, ou il vous l'a dit.... Ah ! mon papa, vous pensez trop bien, pour ne pas trouver bon l'emploi que je viens de faire de tout cet argent. Je soutiens une famille dans la misère. Un habit galonné peut-il jamais me donner autant de plaisir que j'en ai ?

M. DESVERTUS.

Tu as raison, mon cher fils ! continue à penser de même, et je t'aimerai toujours.

EXEMPLES
DE MODESTIE.

La modestie est une vertu, qui semble jeter un voile sur les plus belles actions, et qui n'étant attentive qu'à le couvrir, sert, malgré elle, à les relever davantage, et à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'empereur en Orient, refusa le panégyrique que l'on vouloit prononcer à sa louange; et il s'en rendit encore plus digne, par les motifs de son refus. Faites, dit-il, le panégyrique des anciens capitaines, afin que ce qu'ils ont fait, nous apprenne ce que nous devons faire : car c'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, et sur-tout d'un prince. Ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le flatter, afin d'en tirer quelque récompense. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, et loué après ma mort.

Le sénat et le peuple romain, pleins d'estime et de reconnoissance pour les bienfaits de Marc-Aurèle, vouloient lui ériger des

temples et des autels ; mais le monarque philosophe refusa constamment ces honneurs. » La vertu seule, dit-il, égale les hommes aux dieux. Un roi juste a l'univers pour son temple, et les gens de bien en sont les prêtres et les ministres. »

Gassendi, un des plus illustres philosophes que la France ait eus, étoit toujours doux, poli, complaisant ; et malgré l'érudition prodigieuse qu'il possédoit, il avoit assez de mérite pour être modeste. Il étoit parti de Paris pour faire un voyage en Provence, et avoit pour compagnon de voyage un conseiller au grand-conseil, nommé Maridal, très-versé dans les sciences. Ils allèrent ensemble à Lyon et à Grenoble, et logèrent toujours dans les mêmes endroits, sans que le conseiller connût autrement notre philosophe que par sa qualité de prevôt de l'église de Digne, dont il venoit d'être revêtu. Un jour M. Maridal étant à Grenoble, rencontra dans la rue un de ses amis qui, après les civilités ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre visite à un grand et célèbre philosophe, lequel avoit autrefois demeuré dans cette ville, et qu'on appeloit Gassendi. A ce nom, M. Maridal

pria son ami de souffrir qu'il l'accompagnât. J'en ai entendu parler avec tant d'éloges, lui dit-il, et il y a si long-temps que je désire de le connoître, que je ne laisserai pas échapper cette occasion. Mais quelle fut sa surprise, lorsque cet ami lui fit reprendre le chemin de son auberge, et qu'il le conduisit chez le prevôt de l'église de Digne, qui n'étoit autre que Gassendi ! Il ne pouvoit revenir de son étonnement, et ne se lassoit point d'admirer la modestie de ce grand homme qui, pendant tout son voyage, n'avoit pas dit un mot qui eût pu le faire connoître.

Lorsque le marquis d'Effiat accompagna à Londres la princesse Henriette-Marie, épouse de Charles Ier, il desira de voir milord Bacon, qui, étant alors malade, reçut cette visite au lit, les rideaux étant fermés; sur quoi le marquis lui dit : Vous ressemblez aux anges; nous les croyons d'une espèce supérieure à la nôtre : nous entendons souvent parler d'eux, et nous n'avons jamais la consolation de les voir. «Monsieur, lui répondit le malade, si votre bonté me fait comparer aux anges, mes infirmités me font sentir que je suis homme. »

Cochin, avocat au parlement, s'est rendu aussi célèbre par l'intégrité de ses mœurs, que par une éloquence vraie et mâle. Ce grand homme étoit d'autant plus estimable, qu'il étoit sincèrement humble, et avoit une piété solide. Une dame de qualité, dont il venoit de plaider la cause, lui dit en pleine grand'chambre : « Vous êtes, monsieur, si supérieur aux autres hommes, que si c'étoit le temps du paganisme, je vous adorerois comme le dieu de l'éloquence. — Dans la vérité du christianisme, reprit l'orateur, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire. »

Dènis, tyran de Syracuse, ayant appelé à sa cour Platon, ce philosophe se rendit à ses sollicitations, dans l'espérance de contribuer au bonheur des Syracusains ; mais l'adulation s'opposa aux progrès de la philosophie ; et Platon s'en retourna en Grèce, avec le chagrin de n'avoir pu faire un homme d'un tyran, et la joie de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui en faisoient un monstre. A son retour, il passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de distinction. Il mangeoit à leur table, passoit avec eux les

journées entières, et vivoit d'une manière très-simple et fort unie, sans jamais leur parler ni de Socrate, ni de l'académie, et sans leur faire connoître de lui autre chose, sinon qu'il s'appeloit Platon. Ces étrangers s'estimoient heureux d'avoir rencontré un homme si doux, si affable, et d'une si bonne société; mais, comme il ne parloit que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce philosophe, dont la réputation faisoit tant de bruit. Les jeux finis, ils allèrent avec lui à Athènes, où il les logea. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils pressèrent leur hôte de les mener voir ce fameux philosophe, qui portoit le même nom que lui, et qui étoit disciple de Socrate. Le philosophe leur répondit en souriant : *Le voici.* Les étrangers surpris, se firent de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme, à travers les voiles de la simplicité et de la modestie dont il se couvroit, et l'en admirèrent encore davantage.

EXEMPLES
DE MODÉRATION.

TCHANGKING, étant président du grand tribunal des crimes à Pékin, il lui survint un soir tout-à-coup une affaire pressante, dont il falloit faire le lendemain son rapport à l'empereur. Il fit venir un écrivain, se mit à son bureau, et dressa les écritures nécessaires; ce qui les mena jusqu'après minuit. Ces écritures étant achevées, le président pensoit à prendre un peu de repos, lorsque l'écrivain renversa par hasard une chandelle qui étoit sur le bureau. Le feu prit au papier, en brûla une partie, et le suif gâta le reste. L'écrivain se jeta à genoux, se croyant perdu. » C'est un malheur, dit doucement ce magistrat; levez-vous, et recommençons. »

L'exemple de modération que donna un jour un roi de France (1) envers un de ses domestiques, est encore bien plus remarquable. Un de ses valets-de-chambre laissa tomber une goutte de cire enflammée sur une jambe où il avoit mal : « Vous devriez vous

(1) Louis IX.

souvenir, lui dit-il, que mon grand-père vous donna autrefois votre congé pour beaucoup moins. » Cefut tout ce que la douleur lui arracha.

Le maréchal de Turenne savoit donner, au milieu de la société, et dans son domestique, des exemples de douceur et de modération. Son carrosse s'étoit trouvé un jour arrêté dans les rues de Paris. Un jeune homme de condition qui ne le connoissoit pas, et dont le carrosse étoit à la suite du sien, descend tout bouillant de colère, et vient, la canne haute, faire avancer le cocher du vicomte de Turenne. Il jure, il tempête. Le vicomte regardoit tranquillement cette scène, lorsqu'un marchand, étant sorti de sa boutique, un bâton à la main, se mit à crier : « Comment ! on maltraite ainsi les gens de M. de Turenne ! » Le jeune seigneur, à ce nom, se crut perdu, et vint à la portière du carrosse de Turenne, lui demander pardon. Il le croyoit bien en colère. Mais le vicomte s'étant mis à sourire : « Effectivement, monsieur, lui dit-il, vous entendez fort bien à châtier mes gens ; quand ils feront des sottises, ce qui leur arrive souvent, je vous les enverrai. »

La physionomie peu avantageuse de Turenne, et la simplicité de son extérieur, donnèrent lieu à quelques méprises singulières. Un jour qu'il étoit venu au spectacle, il s'étoit placé sur le devant d'une première loge. Deux jeunes gens du prétendu bon ton entrèrent un moment après dans cette même loge ; et s'imaginant que la figure du vicomte ne pouvoit que déparer le spectacle, ils lui proposèrent de leur céder le premier banc. Turenne ne jugeant pas à propos de pousser la complaisance aussi loin, resta tranquillement à sa place. L'un d'eux, pour se venger de ce refus, eut l'insolence de jeter sur le théâtre le chapeau et les gants que Turenne avoit posés sur le bord de la loge. Cette impertinence excita dans le parterre des clameurs d'indignation, auxquelles ces jeunes étourdis ne comprirent rien d'abord ; mais un jeune homme de qualité, qui étoit sur le théâtre, ayant ramassé le chapeau et les gants de Turenne, les lui remit avec cette politesse et ce respect que s'attirent le mérite et la naissance. Confus alors de leur sottise, nos étourdis voulurent se sauver ; mais le vicomte les retint, et leur dit avec beaucoup

de douceur : « Restez, restez ; en nous arrangeant, il y aura assez de place pour nous tous. »

Une autrefois se promenant seul sur les boulevards de Paris, sans suite, et sans aucune marque de distinction, il passa près d'une compagnie d'artisans qui s'amusoient à jouer à la boule. Une contestation s'étant élevée entr'eux au sujet d'un coup qui paroissoit difficile à décider, ils appelèrent, sans façon, M. de Turenne, et lui demandèrent de juger le coup. Le vicomte, qui s'amusoit apparemment de ces méprises, n'eut garde de se faire connoître. Il prit sa canne, mesura les distances, et jugea en faveur de l'un d'eux. Celui qu'il avoit condamné, se fâcha, lui dit même quelques injures. Turenne, sans faire paroître la moindre émotion, et croyant avoir pu se tromper, se mettoit bonnement en devoir de mesurer une seconde fois, lorsqu'il fut abordé par quelques officiers qui le cherchoient. Le terme de *monseigneur* qu'ils lui adressèrent, ouvrit les yeux aux joueurs. L'artisan qui l'avoit injurié, se jeta à ses genoux pour lui demander par- « Mon ami, lui dit simplement Tu-

renne en le quittant, vous avez eu tort de croire que je voulusse vous tromper. »

Saladin, sultan d'Egypte, fut un des plus grands conquérans du douzième siècle. La douceur, l'humanité, la bienfaisance, la religion, la justice, la libéralité, formoient son caractère particulier. Ses sujets qui connoissoient sa bonté, ne craignoient pas de l'importuner, à toutes les heures, de leurs querelles particulières. Un jour ce prince, après avoir travaillé tout le matin avec ses émirs et son ministre, s'étoit écarté de la foule pour prendre quelque repos. Un esclave vint, dans cet instant, lui demander audience. Saladin lui dit de revenir le lendemain. Mon affaire, répondit l'esclave, ne souffre aucun délai, et lui jeta son mémoire presque sur le visage. Le sultan ramassa ce papier sans s'émouvoir, le lut, trouva la demande juste, et accorda ce qu'on sollicitoit; ensuite, se tournant vers ses officiers qui paroissoient surpris de tant de bonté : Cet homme, leur dit-il, ne m'a point offensé; je lui ai rendu justice, et j'ai fait mon devoir.

Une autre fois, deux soldats de sa garde se disputant à quelques pas de lui, un d'eux

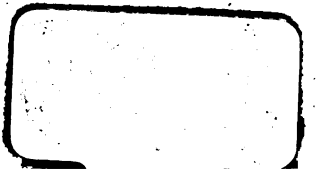
jette sa pantoufle contre l'autre. Celui-ci ayant esquivé le coup, la pantoufle alla frapper le sultan. Mais ce prince, feignant de ne s'en être pas apperçu, se tourna d'un autre côté, comme pour parler à un de ses généraux, afin de n'être pas forcé de punir l'auteur de cette action.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

De la première partie.

JEANNOT et COLIN.	pages 1
Ménalque.	8
Myrtil et Daphné.	12
Le besoin d'aimer et d'être aimé.	15
Les crimes punis l'un par l'autre.	19
Alibée.	20
L'homme bienfaisant, même après sa mort.	29
La probité récompensée.	34
Le bon fils.	46
Les Troglodites.	50
Heureux le père d'un si bon fils !	63
La Saignée.	67
La mauvaise mère et le bon fils.	86
Le courage de l'amitié.	99
Le fils ingrat.	109
Le bon fils.	121
Courage et bienfaisance d'un paysan.	123
L'ami fidèle.	125
Le vieux sauvage.	126
La dette de l'humanité.	128
La bergère bienfaisante.	131
La piété filiale.	147
Trait de justice.	148
L'amitié fraternelle.	151
Les revenans.	155
Éducation singulière d'un moineau.	174
Le cadet généreux.	183
L'hospitalité.	189
La mort de l'homme vertueux.	208

Qu'il est beau de faire des heureux! pag. 218
Le bonheur dans la médiocrité. 221
Le respect des loix. 225
Point d'amitié sans la vertu. 229
Le bon roi. 230
Obidah et l'hermite. 232
Les douceurs du travail. 238
Les deux liards. 248
Le tailleur et le tisserand. 251
Variétés. 252
Les flatteurs confondus. 256
L'habit sans galons. 258
Exemples de modestie. 276
Exemples de modération. 281

Fin de la Table de la première partie.